

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

H. 7 - McCoy
Pl. xxx

H. 84

R

N

E
I

PA

Che

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE

EN LA

NOUVELLE FRANCE,

és Années 1644. & 1645.

ENVOYEE AV R. PERE

Prouvincial de la Compagnie de
IESVS en la Prouince de France.

*Par le P. BARTHELEMY VIMONT de
la mesme Compagnie, Superieur de la
Residence de Kebec.*



A PARIS,

Chez } SEBASTIEN CRAMOISY,
Imprimeur ordinaire du Roy, } rue S. Iac-
& de la Reyne Regente. } ques, aux
} } Cicognes,
ET }
GABRIEL CRAMOISY. }

M. DC. XLVI.

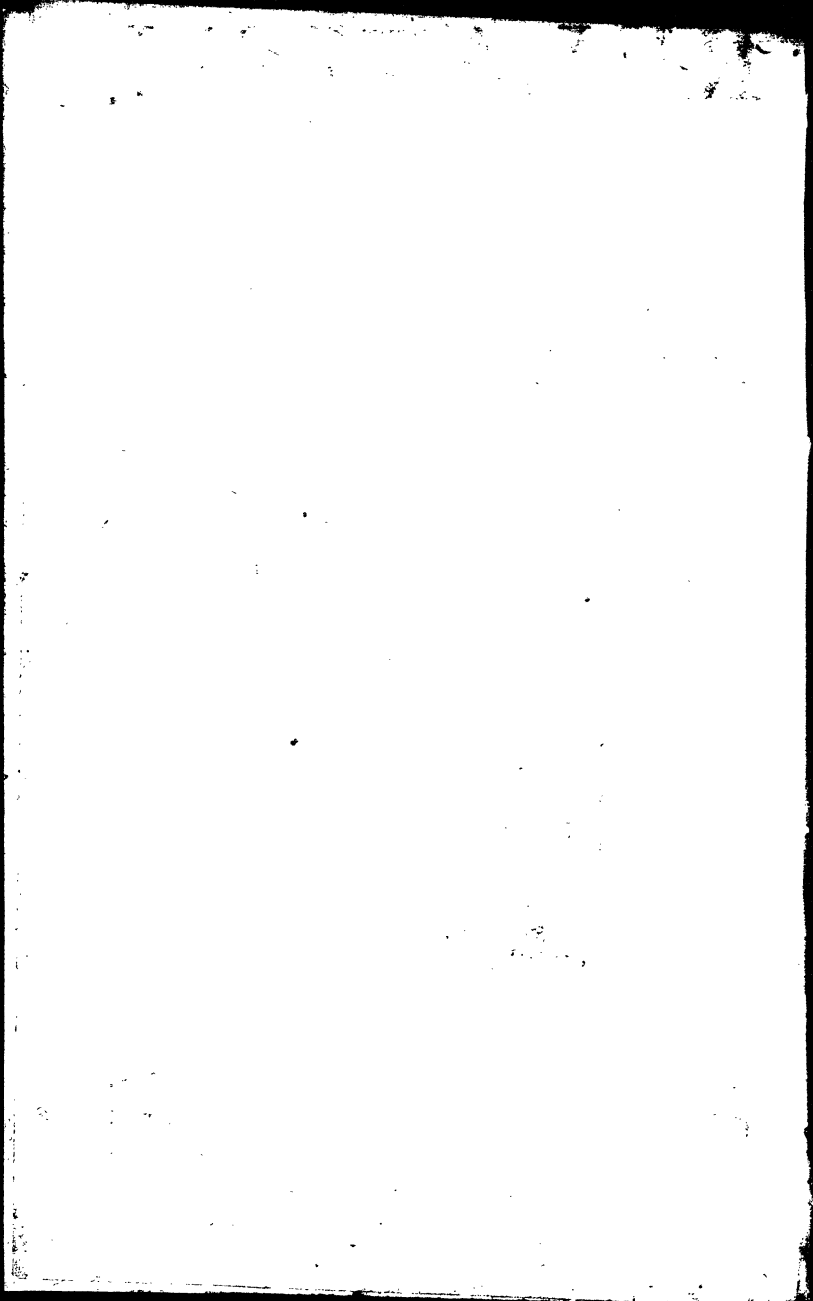




TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.


 ELATION de ce qui s'est passé en la nouvelle France, es an- nées 1644. & 1645. page 2	
Chapitre I. De l'estat general de la mis- sion.	2
Chap. II. De quelques bonnes actions, & de quelques bons sentimens des Sau- uages Chrestiens.	7
Chap. III. Continuation du mesme su- jet.	15
Chap. IV. Suite du mesme sujet.	25
Chap. V. De quelques actions plus re- marquables.	32
Chap. VI. De l'hyuernement d'un Pere avec les Sauvages.	48
Chap. VII. De quelques surprises faites par les Hiroquois.	62
Chap. VIII. De quelques prisonniers Hi- roquois.	68

Table des Chapitres.

- Chap. IX. *Traité de la Paix entre les François, Hiroquois & autres nations.* 82
- Chap. X. *Suite du Traité de la Paix.* 102
- Chap. XI. *De la dernière assemblée tenue pour la Paix.* 115
- Chap. XII. *De ce qui s'est passé à Missicou.* 124
- Lettre du P. Hierosme Lalemant, écrite des Hurons au R. P. Provincial de la Compagnie de IESVS.* 136

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France és années mil six cens quarante quatre & quarante-cinq, enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, par le P. Barthelemy Vimont de la mesme Compagnie, & Supérieur de la Residence de Kebec:* & ce pendant le temps & espace de sept années consecutives, avec deffenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donnée à Paris le vnzième Decembre 1645.

Par le Roy en son Conseil,

CRAMOISY.

Permission du P. Prouincial.

NOVS ESTIENNE BINET Prouincial de la Compagnie de I E S V S en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sébastien Cramoisy Marehand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris le 26. Mars 1638.

ESTIENNE BINET.

RELATION

co-
vs
de
oi-
di-
ons
26.

ON

1875

I

N

1875

a
L
fi
v
te
V
p
d
e



RELATION

de ce qui s'est passé en la
NOUVELLE FRANCE;
ES ANNEES 1644. & 1645.



ON REVEREND PERE,

Voila nostre Relation que
l'enuoye encore cette Année
à vostre Reuerence. Le R. P. Hierosme
Lallemand nostre Superieur estant arriué
si tard, qu'il ne luy a pas esté possible d'y
vacquer: ie croy que les nouvelles de cer-
te Année donneront de la consolation à
Vostre Reuerence, & à tous ceux qui
prennent quelque part dans les affaires
de l'establissement du Royaume de Dieu
en ces contrées; il plaira à V. R. nous ay-

A

2 *Relation de la Nouvelle France,*
der à remercier la diuine Bonté, & à
obtenir les graces nécessaires pour nous
rendre dignes de ses faueurs

De V. R.

De Quebec, ce
2. d'Octobre, 1645.

Tres-humble & tres-
obeissant seruiteur,
en N. Seigneur,

BARTHELEMY VIMONT.

De l'Estat general de la Mission.

CHAPITRE PREMIER.

DIeu soit beny dans le temps & dans
l'Eternité, le sang respandu pour
IESVS-CHRIST dans les pays des Iro-
quois, meslé avec les prieres & les vœux
de tant d'ames sainctes, qui s'interessent
pour l'amplification de son Royaume en
ce nouueau Monde nous a enfin produit
la Paix avec ces Barbares. Le P. Isaac Io-
ques & le P. François Bressani à son re-
tour ont embrassé comme amis ceux qui

ont déchiré leurs corps, arrachés leurs ongles & couppez leurs doigts, en vn mot ceux qui les ont traitez en tygres, ce coup est venu du Ciel, nous verrons tantost cōme la chose s'est passée. Voilavne grande porte ouuerte aux Croix & à l'Euangile, dans plusieurs Nations fort peuplées pourueu qu'on y puisse entretenir des ouitiers Euangeliques. Pendant que Monsieur le Cheualier de Montmagni nostre Gouverneur traittoit cette Paix avec sa prudence ordinaire, le pays possedoit vn autre bon-heur dont il n'a eu connoissance qu'à la venuë des vaisseaux. Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle France voulant procurer la conuersion des Sauvages, & amplifier la Colonie Françoise, luy ont remis entre les mains le trafic de la Pelterie, que Sa Majesté leur auoit accordé, n'ignorant pas que la force des François sera l'apuy des nouvelles Eglises qu'on tasche d'engendrer à I E S V S C H R I S T dans cette extremité du Monde. Or comme cette Colonie est encor en son Enfance, Messieurs de Montreal zelé pour la Conuersion de ces peuples, ont aussi fait paroistre l'excez de leur amour & de leur charité enuers la Colo-

4 *Relation de la Nouvelle France,*
nie Françoise. La Reyne dont les bontez
ne sont point limitées par les bornes de
l'Europe, s'est nettement déclarée la Me-
re & la Protectrice de ses sujets Fran-
çois & Sauvages de ces contrées. Toutes
ces benedictions sont d'autant plus dou-
ces qu'il y a d'amertumes dans vn país
tout remply d'horreur & de barbarie, car
il faut auoüer que ces peuples sont extre-
mement esloignez de la courtoisie Fran-
çoise, & qu'il faut des Heros, des Hercu-
les, & des Geans pour combattre des
Monstres, des Hydres, & des Demons.
Les Sauvages qui se trouuent ordinaire-
ment dans toutes nos habitations, depuis
Tadouac iusques à Monstreal, ont esté
cultiuez avec vn grand soin, & avec beau-
coup de peines en diuers endroits. Les
Vrsulines & les Hospitalieres se sont ac-
quittées de leurs fonctions avec des ioyes
& des contentemens dignes de leurs cou-
rages; celles-cy ont esté affligées par de
longues maladies de leurs Sœurs, & les
premieres ont trouué vn nouuel employ
pour l'instruction des Sauvages. Les fem-
mes Chrestiennes demanderent à vn Pe-
re de nostre Compagnie s'il n'y auroit pas
de moyen que quelqu'vne de ces bonnes

Me
fait
bie
de
acc
tra
plu
pet
le s
des
son
par
diu
de
se p
auc
le d
de
che
sen
fer
de
do
ren
de
est
qui

Meres vint demeurer avec elles pour les faire prier Dieu, cela n'estant pas dans la bien-seance, elles leurs enuoyerent l'une de leurs Seminaristes, qui s'est fort bien acquittée de son petit deuoir.

Les Peres de nostre Compagnie ont trauaillé avec succez. Les Sauvages de plusieurs petites Nations se sont petit à petit approchés, & le bruit de l'Euangile se va respendant iusques dans le fonds des plus épaisfes forests, où la Barbarie fait son repaire. Nous ne parlerons point en particulier des diuerses residences ny des diuerses Missions de nostre Compagnie, de peur d'vser de redites, les choses qui se passent de nouueau ont tant de rapport avec celles qui ont desia esté escrites, que le danger du degoust nous rendra succints de plus en plus: si bien que nous ne toucherons en cette Relation que quelques sentimens, & quelques actions des plus feruens Chrestiens, sans specifier s'ils sont de Montreal, de Sainct Ioseph, ou de Tadoussac; Et en suite nous verrons les Ceremonies qui se sont faites dans le traité de la Paix avec les Iroquois. Comme nous estions dans cette aymable occupation, qui depuis long-temps auoit plustost esté

6 *Relation de la Nouvelle France,*

l'objet de nos souhaits que de nos attentes, Dieu nous voulut donner la ioye toute entiere : Car le Reuerend P. Hierosme Lallemant qui est venu prendre la charge de toute nostre Mission, avec vne bonne troupe de Hurons, parmy lesquels il y auoit vne trentaine de braues Chrestiens qui ont tenu les premiers rangs dans les harangues & dans les affaires qu'on a cõclu avec les Iroquois. Que le Dieu d'Israël soit beny à iamais pource qu'il nous a cõblé de ses plus grandes misericordes il sçait abaïsser & releuer quand il luy plaist, mais au bout du compte ce nouuel éclat est vn rayon de la Montagne de Thabor où on ne parle que des excès de I E S V S-CHRIST, il ne faut pas sufer nos traux, le salut des hommes s'est operé en la Croix, on ne sçauoit le procurer par autre voye, C'est par ce chemin seul qu'on ameine les ames à Dieu, & qui n'y veut point entrer, n'a que faire de paroistre parmy les Sauuages.

D

I
foi
Iro
pe
me
ch
Ils
me
iou
co
no
Ils
for
ten
d'e
sur
Al
cu

*De quelques bonnes actions & de quelques
bons sentimens des Sauvages
Chrestiens.*

C H A P I T R E I I.

IVseray de redites si ie fais mention des
prieres que font les Chrestiens tous les
soirs & tous les matins. Leur chasse & les
Iroquois les ont estoignez de l'Eglise
pendant tout l'hyuer ; mais ny les hom-
mes ny les Demons ne les ont pû empes-
cher de rendre à Dieu leur petit deuoir.
Ils emportent avec eux dans les bois vn
memoire ou vn petit Cathalogue des
iours de Feste, qu'ils gardent avec beau-
coup de respect pour des hommes naiz &
nourris dans les forests comme des bestes.
Ils s'assemblent tous dans vne Cabane,
font leurs prieres publiquement, ils chan-
tent quelque Cantique Spirituel, & l'vn
d'eux tiendra par fois quelques discours
sur quelques points de nostre creance, ces
Assemblées n'empeschent pas que cha-
cun ne prie encores en sa Cabane à son ré-

8 *Relation de la Nouvelle France,*

ueil & à son coucher, s'ils sont proches de l'Eglise, la cloche les appelle tous les iours à la Messe, & les fait venir sur le soir aux prieres & à l'instruction. Cela va son train en sorte neantmoins que les vns marchent bien plus viste que les autres.

Retournant de leur longues chasses ils se confessent ordinairement deux fois deuant que de se Communier, ils disent pour raison que leur memoire est courte, qu'ils n'ont point de papier ny d'ancre comme nous pour marquer leurs fautes, & que, s'ils en obmettent quelques vnes par oubly à la premiere Confession, qu'ils s'en pourront souuenir à la seconde, quelques-vns se seruent des grains de leurs Chappelets pour memoire locale. Vne bonne femme douée d'une aussi grande simplicité qu'elle a peu de memoire, abondant vn Pere luy dit avec vne ingenuité toute aymable: voilà tous mes pechez, elle monstroit enuiron vne dizaine de son Chapelet, ils sont tous sur ces grains, disoit-elle, & les maniant les vns apres les autres comme si elle eust fait sa priere; elle s'accusoit comme coupable de beaucoup de choses innocentes.

Vne autre enuoye son mary pour s'ex-

cuse
ble
blié
croy
mai
le m
ayan
inno

Cor
s'ap
qu'o
fer d
& ie
rem
uoir
leurs
bôn
tesm
ché

V
d'au
ques
Cela
tre c
uer l
luy d
ne e

cusier si elle ne venoit point à la sainte Table comme elle auoit promis, elle a oublié, disoit son mary, vn gros peché: & ie croy qu'il auoit charge de le dire au Pere; mais cette bonne femme estant venue elle mesme, le Pere la fit Communier, ayant reconnu la crainte & la simplicité innocente du mary & de la femme.

Vn ieune homme ayant ordre de se Communier, car pour l'ordinaire ils ne s'aprochent point de ce diuin Sacrement qu'on ne leur permette, se vint aussi excuser disant, qu'il vouloit preparer son cœur & ieusner plusieurs fois, & s'attrister longtemps de ses pechez deuant que de recevoir son Seigneur. Quelques-vns prient leurs Confesseurs de leur enioindre de bonnes Penitences, de les faire ieusner, tésmoignans de grands regrets d'auoir fâché Dieu comme ils parlent.

Vn Capitaine ayant trouué le moyen d'auoir du vin, en donna à boire à quelques-vns de ses amys, l'vn d'eux s'enyura: Cela nous estant rapporté nous criôs contre ce desordre. Ce Capitaine vint trouver le Pere qui a soin de la residence, & luy dit: C'est moy qui ay comis le peché, ne criez point ie vous prie contre ce pau-

ure Homme, c'est moy qui en dois faire la Penitence. Le Dimanche suiuant tout le monde estant allé à la Messe, ce Capitaine se mit à genouïl deuant l'Autel, & leuant sa voix, s'écria, toy qui as tout fait ie t'ay fasché ayes pitié de moy, ne prends point de meschantes pensées pour mon peché, ie le deteste, ie suis bien marry de l'auoir commis; là dessus il iette vn collier de deux ou trois mille grains de Porcelaine sur le marchepied de l'Autel, voila pour reparer ma faute & secourir les pauures. Voila pour empescher que personne ne me suiue dans vn si mauuais exemple. Je suis triste iusques au fond de mon cœur d'auoir fasché Dieu. Le Pere qui estoit desia vestu pour commencer la Messe, se tourna vers le peuple & expliqua aux François qui se trouuerent present, ce que disoit ce bon Neophyte, cela les ediffia tous & en toucha quelques-vns. On luy rendit vne partie de son present & on employa l'autre pour le secours de quelques necessiteux.

La faute qui suit me semble plus coupable, mais aussi semble-elle plus fortement réparée. Quelques Sauvages Chrestiens ayant trouué ce Printemps vn vais-

seau
 prece
 avec
 appr
 roien
 pié le
 porte
 & les
 fange
 pour
 dans
 qu'on
 qu'il
 Pere
 daua
 atou
 parde
 d'ent
 moir
 rece
 pour
 dans
 Ora
 que
 perm
 ques
 tres
 leur

seau Basque au dessus de Tadoussac, acheterent du vin & quelques-vns en burent avec excez. Le Pere qui a soin d'eux ayât appris ce desordre leur dit, qu'ils n'entroient point à l'Eglise, qu'ils n'eussent expié leur offense. Ils se tindrent tous à la porte vniour de Feste, que les François & les Sauvages y entroient le lieu estant fangeux : car il pleuvoit actuellement pour lors. Ils se mirent à deux genoux dans la fange, le Pere donnant charge qu'on apportast quelques planches de peur qu'ils ne salissent leurs habits : Non, mon Pere, disent-ils, nous en meritons bien dauantage, nous auons fasché celuy qui a tout fait. Ils demandent publiquement pardon à Dieu, se reconnoissant indignes d'entrer dans son Eglise; ils prièrent neantmoins qu'on eust pitié d'eux, & qu'on les receut en la compagnie des autres, priez pour nous, disoient-ils, à ceux qui estoient dans l'Eglise, on fit en effet vne petite Oraison publique, puis le Pere leur dit que Dieu estant plein de bonté, leur permettoit l'entrée en sa Maison. Quelques-vns entrent aussi-tost, mais d'autres se faschans contre eux-mesmes de leur faute, se mirent dans l'eau fangeuse

12 *Relation de la Nouvelle France;*

qui estoit hors l'Eglise, & s'écrierent, nous n'entrerons pas mon Pere, nous auons trop fasché Dieu, il n'importe que nous soyons dans la fange, & que la pluye tombe sur nous, nous sommes indignes d'estre en la compagnie de ceux qui ayment Dieu. Le Pere fut surpris & attendit voyant cette ferueur, il les laissa faire, si bien qu'ils passerent tout le temps de la Messe dans cette action d'humilité & de Penitence. Ces deuotions sont bonnes dans vne Eglise naissante; afin que les Payens connoissent que les pechez des Chrestiens ne prouiennent pas de leur doctrine, mais de leur foiblesse.

Ce n'est pas tout, le Capitaine de cette escoüade voulant subir la mesme ignominie que ses gens, disant qu'encor qu'il ne se fust pas eniuré, que neantmoins il auoit bû, & qu'il estoit coupable. La conclusion fut, que quelques-vns entrans dans l'Eglise ietterent sur le marche pied de l'Autel quelques aumosnes qui seruirent pour donner à manger aux plus pauvres.

Après cette Penitence l'vn de ces bons Neophytes venant visiter le Pere en particulier, luy disoit avec vn oppressement de poitrine, falloit-il que i'offensasse Dieu

si lou
mon
beau
ma r
prit.
à mo
coup
sher
Ie n
nime
le, &
mes
visag
me,
non
car e
pech
pres
ie vo
à Di
V
l'aisse
elle
trom
te, q
bliqu
que
le son

si lourdemēt, ie n'auois pas encor souillé mon Baptesme, ie ne m'estois pas encore beaucoup escarté du chemin, le Diable ma trompé, la boisson m'a renuersé l'esprit. Ie n'ay point de bien quand ie pense à mon peché, il pouffoit ces paroles entrecouppées de sanglots qu'il raschoit de cacher, mais la tristesse le decouuroit.

Ie ne sçay, disoit vn autre, si ce qui m'anime est bon quand ie suis en la Chappelle, & que ie pense à mes pechez, les larmes me viennent aux yeux, ie sens mon visage tout mouillé, & ie dis en moy-mesme, C'est mon cœur qui doit pleurer & non pas mes yeux, cela est-il bon, disoit-il, car cela m'arriue assez souuent pour les pechez que i'ay commis deuant mon Baptesme: Ie sens ces mesmes regrets quand ie voy que mes gens n'obeyssent pas bien à Dieu.

Vne femme veufue fort pauvre & delaisnée, se maria à la façon des Sauvages, elle se laissa cajoler par vn Payen qui la trompa, elle eut vn tel regret de sa faute, qu'apres en auoir demandé pardon publiquement en l'Eglise, elle disoit au Pere que sentant les douleurs de sa grossesse elle souhaittoit la mort pour expier son cri-

14 *Relation de la Nouvelle France,*
me : ie prie Dieu tous les iours, faisoit-elle, qu'il me chastie : quand ie voy des femmes qui se mocquent de moy ; quand ie les entend se gauffer de mon peché ie dis à part moy, i'ay bien meritè cela, ie ne r'ponds rien, ie demeure toute confuse, c'est la raison que ie souffre toute ma vie, i'auois belle peur qu'on me chassast pour tousiours de la maison des Prieres. Comme elle alloit quelques-fois aux Vrselines elle esloignoit son enfant de la grille, de peur qu'on ne le vist; mais ce pauvre petit s'estant vn iour produit soy-mesme par ses cris, la Religieuse qui luy parloit luy demanda innocemment si c'estoit son enfant & si elle s'estoit remariée, la pauvre femme rougit & confessa son peché avec tant de douleur & de pudeur, que cette bonne Mere en resta edifiée au dernier point; Elle luy disoit qu'elle auoit esté fortement tentée de tuer son enfant & de se faire mourir soy-mesme, mais qu'elle n'auoit pas voulu offenser Dieu, & qu'il valloit mieux qu'elle beust la honte de son peché que d'en commettre vn autre.

V
N
tite
les
Sau
me
que
parl
leur
Hon
poir
dre
que
nou
mais
ce g
toit
actio
bran
d'inc
fut l
foie
nou

Continuation du mesme ſuiet.

VN bon Neophyte ayāt penetré bien auant dans les terres du costé du Nord, rencontra le Capitaine d'vne petite Nation qui n'a aucun commerce avec les François, sinon par l'entre-mise des Sauvages qui nous sont voisins; Cēt homme qui estoit allé en ce pays-là pour trafiquer se fit de Marchand Predicateur, il parle de Dieu à ces nouveaux hostes; il leur fait entendre que son Fils s'est fait Homme, & qu'il est venu iusques à ce point d'amour pour ses freres que de perdre la vie sur vne Croix: Et comme il vit que ces Auditeurs prenoient gouſt à cette nouvelle Doctrine, il les prie de mettre la main avec luy pour dresser dans les terres ce grand Memorial de nostre Salut, aussi-toſt dit aussi-toſt fait, ils se mettent en action, ils abattent vn grand arbre, & l'ébranchent avec plus d'affection que d'industrie, ils esleuent vne grande Croix sur les riués d'vn beau fleuve où ils s'esbloient rencontrez. Je me seruy, disoit ce nouveau Charpentier, de quelque os de

Cerf que i'appointy comme des cloux pour atacher le trauers de cette Croix que nous plantasmes en vn lieu fort éminent & fort aisé à decouurir de bien loin : le leur dis que ce bois leur porteroit bonheur, que les Demons le craignoient, que c'est là qu'ils se doiuent assembler, & que c'est en ce lieu que ie les viendrois trouuer le Printemps prochain. Je sentoys, disoit ce bon Chrestien, vn plaisir & vne ioye dedans mon cœur trauaillant à ce saint Ourtage. Je disois à I E S V S tu es bon, secoures ces pauures peuples, tu es mort pour eux, ouures leurs yeux, fais qu'ils te connoissent & qu'ils croient en toy. Cette ame est bien choisie, elle a des sentimens qui ne sont pas du commun.

Mademoiselle d'Alibour demandoit certain iour à vn bon Neophyte quelles pensées il auoit eü voyant les Iroquois arriuez aux trois Riuieres pour traiter de la Paix, à cette demande il prit son Tapabott, ioignit les mains esleuant les yeux au Ciel, il parut grandement touché ! he-las disoit-il, en mon cœur parlant à celuy qui a tout fait, ces gens ne te connoissent pas, la paix leur apportera de grâds biens, car ils seront instruits & nous ferons avec eux

eux
tant
den
del
fan
me
ce
rau
l'an
gra
C
add
gra
me
y fa
que
telle
ma
fait
sou
ma
den
fan
iou
d'v
ren
faff
pen

eux dans le Ciel. Je ne me reſouys pas tant de me voir deliuré de la main & de la dent de ces peuples fort cruels, comme de les voir en la diſpoſition d'eſtre faits enfans de Dieu, nous ne ſerons plus qu'une meſme choſe avec eux; voila, faiſoit-il, ce que ie penſois. Monsieur d'Alibouſt fut rauy voyant des ſentimens ſi épurez dans l'ame d'un Barbare. Il faut auouër que la grace fait d'eſtranges metamorphoſes.

Ce meſme homme eſtoit eſtrangement addonné à petuner, cette paſſion eſt ſi grande qu'il ſe trouue des François meſmes qui vendēt iuſques à leurs habits pour y ſatisfaire. Ce nouueau Chreſtien voyant que cette fumée luy eſtoit inutile ſ'en eſt tellement abſtenu qu'on diroit qu'il n'a iamais aymé cette herbe. Il ne ſ'eſt pas fait ſeulement violence en ce point: mais ſouuent il a paſſé les iours entiers ſans rien manger du tout, pour garder le Commandement de l'Egliſe, qui ordonne à ſes Enfans l'abſtinance de viande en certains iours; pour l'ordinaire il ſe contente d'un peu de pain & d'eau, ou de pois pour rendre cette obeyſſance, quoy qu'on luy faſſe entendre que la neceſſité l'en diſpenſe.

Vn Capitaine Chrestien parlant à vn Payen qui l'estoit venu visiter & qui entreprenoit vn grand voyage, luy dit, d'y moy ie te prie nettement quelle est ta pensée touchant la priere : Il y a longtemps que ie t'ay dit que ie priois du fond du cœur : ie t'ay pressé autre-fois de prendre nostre Creance, & tu ne m'as pas respondu; si tu me donnois quantité de viures & de robbes ie ne m'en resiouyrois pas, mais si tu me disois, ie croy en Dieu, mon cœur seroit espanouïy. Pour moy ie ne suis pas capable de te donner conseil, va t'en neantmoins avec cette pensée de moy, que ie perdrois plustost toutes choses & la vie que la Foy.

Vn impie debatant contre vn Pere sur la verité de nostre Doctrine, & apres plusieurs paroles s'écriant que nos prieres faisoient mourir les Sauuages, vn Chrestien qui estoit là present ne se pouuant plus taire esleua sa voix tout en colere, ne parle plus en ces termes, dit-il à cét homme infidelle, c'est vostre impieté qui gaste tout, c'est vostre incredulité qui nous tuë, vous retenez les Demons avec vous. Mon Pere, adioustoit-il, j'ay tousiours eu cette pensée, que la malice & l'infide-

lité e
ay so
ose n
C
de n
de se
stoie
qu'v
uint
leur
uez l
nost
Nati
té d'
bien
cont
ie vo
ble,
cont
C
les o
Cade
que v
cont
en la
que d
en m
me;

lité de ces gens-là nous perdoient, ie leur ay souuent dit, & il s'en trouue encor qui ose nous faire ce reproche.

Ce mesme Chrestien qui est Attikameg de nation, se trouuant dans l'assemblée de ses Compatriotes, dont la plus part n'estoient pas encore baptizez, & voyant qu'un Pere ies vouloit prescher, il le preuint pour les disposer à receuoir ce qu'on leur diroit. Mes parés, leur dit-il, vous sçauuez bien qu'encor que ie sois estoigné de nostre pays ie ne laisse pas d'estre de vostre Nation; mais prenez garde que la parenté d'icy bas est bien courte: nous serons bien-tost separez les vns des autres, rencontrons-nous au Ciel. Escoutez le Pere; ie vous assure que ce qu'il dit est veritable; il vous enseignera le moyen d'estre content & bien-heureux à tout jamais.

Cét homme qui ne se produit que dans les occasions, parlant à quelques ieunes Cadets, leur disoit, ie vous ayme parce que vous croyez en Dieu, mon plus grand contentement est de vous voir constant en la Foy. I'ay fait plusieurs folies deuant que d'estre baptisé, ne me considerez pas en ma ieunesse, mais apres mon baptesme, ie n'ay plus qu'une femme & ie pu-

blie hautement que ie n'en veux pas d'autre; ne tombez pas dans les defauts que i'ay commis deuant que de reconnoistre Dieu; vous estes mes neueux, mais ma plus forte parenté est dans la Foy. Vn tel, qu'il nommoit, quoy qu'il soit d'une nation ennemie de la nostre ne me semble plus estranger: le le tiens pour mon parent, parce qu'il croit fortement en Dieu.

Vne femme s'accusoit vn iour de ce qu'elle sentoit vne alienation contre son pere, celuy qui l'escoutoit luy en demandant la raison, elle respondit: Il n'ayme point la Foy, il ne vent pas croire en Dieu, il me semble que quelqu'un me dit en mon cœur, ce n'est point-la ton pere, il n'y a plus que Dieu qui soit ton Pere, i'ay rasché de me forcer, mais ie ne scaurois aimer celuy qui n'ayme pas Dieu.

Il faut auoüer que Dieu a ses esleus par tout, & que la Foy a de puissans effects dans les ames les plus sauuages. Vn ieune homme grand chasseur & grand coureur s'estant fort long-temps esloigné du lieu où il auoit esté instruit, a passé l'hyuer en tres-mauuaise compagnie; mais sa constance & sa fermeté en la Foy, l'ont fait marcher droit où les autres ont bronché.

Il n'a pas manqué vn soir ny vn matin de faire ses prieres à genouil, & en public tant qu'il a esté en fanté, sa femme prioit avec luy. Il estoit parmy des Payens, & avec des hommes demy Apostats. Ils se gaussoient de luy, ils l'excitoient à chanter des chansons superstitieuses, dont ils se seruent pour auoir recours au Démon. Ils luy reprochoient qu'il ne trouueriot aucune bonne chasse. Ce bon ieune homme n'a iamais bronché en la crance, ny du cœur, ny de la parole, ny d'aucun geste, l'exemple de ceux qui tombent, les railleries de ceux qui le gaussoient n'ont iamais pû l'esbranler. Je luy demandois si du moins son cœur n'estoit point quelques-fois secoué, point du tout respondit-il: ie sentoie assez souuent de la tristesse & de la douleur de mes pechez; mais il me semble que i'auois vne telle force dans mon cœur pour la priere & pour la Foy, que i'estois plus touché de compassion pour ces pauvres gens, à cause de leur incredulité & de leur badinees, que ie n'en auois d'aersion pour les mespris qu'ils faisoient de moy: Aussi est-il vray que ce ieune homme est fils de l'vn des plus genereux Chrestiens de la royaume de S. Ioseph.

Sa femme accoucha dans ce grand esloignement, l'enfant disoit-il, ne paroistoit quasi pas estre viuant; on me dit qu'il estoit mort, que s'en estoit fait; ie me mis à genoux & le presentay à Dieu, le suppliant qu'il fist en sorte pour le moins qu'il pût estre baptisé: Dieu exauça ma priere; car tout soudainement l'enfant reprit vie; ainsi l'estoient de tous ceux qui estoient dans la Cabane.

Il se trouua dans cette Compagnie quelques Chrestiens, que l'exemple de la parole de ce bon Neophyte animèrent, il les soustint & les fit persueuer en la Foy. Et mesme il est croyable que ces demy-Apostats qui par apres firent Penitence, y furent attirez par la vertu & par la constance de ce braue soldat de I E S U S C H R I S T. Sur tout il consola vn pauvre malade fort perseuté de ces impies; ils lo gaussoient & exhortoient à auoir recours au Demon, le bon malade dit qu'il aimoit mieux mourir. Le Pere racontant vn iour l'histoire de Iob en presence de ce bon Neophyte, il se mit à rire; entendant les reproches que luy faisoit la femme: voilà iustement, fit-il, tout ce qu'on me croit estre hyuer. Tu mourras, me disoit-on, si tu prie Dieu, et

ne que
son qu
Sauua
cux. S
re del
sâce d

Le
action
baptis
que i'a
mette

L'esto
sins de
ma pe
rire,
ment

disoit
tu, te
nouue
cela.

comm
autre-
sus l'v

tu n'a
tu n'e
quent
quitte
gausse

no guoriras jamais si tu ne châte vne chan-
son qui estoit pour implorer le Demo. Les
Sauuages disent fort peu ce qui se passe en
eux. Si on n'eut racoté par occasiō l'histoi-
re de Iob, nous n'aurions pas eu la connoi-
sance de la generosité de ce braue Athlete.

Le fermeray ce Chapitre par quelques
actions d'vn ieune garçon nouvellement
baptisé. Au commencement, disoit-il,
que i'ay oüy parler de la priere, j'ay voulu
mettre en pratique ce qu'on me prechoit.
I'estois avec des Algonquins proches voi-
sins des Hurons, voulant dont le soir faire
ma petite priere, tout le monde se prit à
rire, plusieurs se gaussoient tout haute-
ment de moy; Tu n'as point d'esprit, me
disoit-on, à qui parle-tu, où est-il? Je vois-
tu, te laisse-tu amuser par ces estrangors
nouueaux venus! Le ne disois mot à tout
cela. Le lendemain voulant manger, ie
commençay à prier Dieu, ils se miret vne
autre-fois à rire à gorge déployée; la-des-
sus l'vn de mes parens me dit, mon neveu,
tu n'a pas d'esprit, tu ne t'estonne de rien,
tu n'entends pas ces gens-là qui se moc-
quent de toy. Je ne voulu pas pourtant
quitter ma priere; ils continuerent leurs
gaufferies: est-il fou, disoient-ils? ie ne

24 *Relation de la Nouvelle France,*

perdis pas courage pour cela, ie ne me contentay pas de croire tout seul: ien'efforçay de gagnet vne miennne petite soeur, ie la tiray à part & luy dis, ma soeur, que dirois-tu, si on t'enseignoit à prier Dieu, elle me respondit, ie ne veux pas prier car ie mourrois; le moyen de parler à celuy qu'on ne voit pas. Le Pere qui m'instruisoit m'auoit donné vne petite sonnette, ma soeur la voyant me la demande, ie luy dis que ie la luy donnerois si elle vouloit prier: non dit-elle, ie ne prieray point, car ie mourrois, & si tu prends la sonnette ne mourras-tu point? non ie n'en mourray pas, fit-elle, alors ie luy repliquay, si tu ne meurs pas pour prendre vne sonnette qui vient de la main des François: pourquoy mourrois-tu receuant d'eux la priere qui est bien meilleure? elle ne repartit rien pour lors; enfin ie luy donnay ma sonnette pour la gagner, mais en ce même temps ie la quittay pour venir çà bas.

Ce ieune Neophyte rendant compte de sa conscience à celuy qui le dirigeoit, luy disoit quelques-fois, en verité, mon ame n'a point d'esprit: elle sort quelques-fois de son chemin sans rien dire, ie ne la fers pas partir; & puis m'auisant tout à coup

~~de~~ qu'elle s'égaré ie la rameno. Quelques fois il est si fort touché du rapport qu'on luy fait de quelques Histoires sacrées, que les larmes luy tombent des yeux. Enfin il ne scauroit souffrir vne chose qu'il pense estre grievee qu'il ne s'en décharge au plus tost par la Confession.

Suite du mesme sujet.

CHAPITRE IV.

Nous auons eu peu de malades cetter année & encor moins de morts. La maladie auroit bien tost tout égorgé si elle le perseueroit dans la fureur où nous l'auons veüe.

Vne bonne femme vraiment Chrestienne fut prise d'un mal assez violent, si tost qu'elle en sentit l'effort, elle dit à l'vne de ses compatriotes, ie vous prie de me faire voir le Pere, ie voudrois bien me confesser & me disposer à la mort pendant que ie suis encore en mon bon sens. Le Pere l'alla visiter, & voyant qu'elle n'estoit loin de la Chappelle, il luy fire conduire pour luy donner le saint Viatique.

20 *Relation de la Nouvelle France,*
Un malade parmy les Sauvages est bien-
tost levé & bien-tost couché: Cette pau-
vre créature s'estant confessée, dit au Pe-
re, ie n'en puis plus les forces me man-
quent: ie ne suis pas triste pour me voir
proche de la mort, mon corps est abbatu,
mais mon ame est contente, il me semble
que ie m'en vais au Ciel, rien ne me trou-
ble, la mort ne me fais point de peur. Je
souffre beaucoup mais cela se passera bien-
tost, j'ay tousiours dans l'esprit les dernie-
res paroles que mon fils me dit en mou-
rant, il m'appella & me dit, ma Mere, ie
m'en vay au Ciel, croyez fortement en
Dieu, ne quittez iamais la Foy, ne perdez
point l'Esperance que vous avez en celuy
qui a tout fait, pour moy ie meurs dans la
creance de mon Baptesme, nous nous ver-
rons au Ciel si vous perseuerez dans la
Foy: j'ay tousiours ces paroles grauées
dans mon cœur depuis la mort de mon fils,
i'espere que ie le verray bien-tost: car en
verité il croyoit fortement en Dieu. Elle
se confessa & reçeut le Viatique dans un
grand oppressement de poitrine. Ce qui
l'empeschoit pas de dire de fois à autre
Iesus ma regle & mon Capitaine, ie
croys vostre parole: vous estes dās mon

ceur, quoy que vous ne paroissiez pas, ie le croy; oüy en verité, ie le croy: determinez de moy comme il vous plaira; ie vous verray, ie vous verray. Estant reconduite en sa Cabane le Pere luy porta quelque temps apres l'Extreme-Onction, elle ne donna iamais aucun indice ny de tristesse ny de crainte, vous eussiez dit qu'elle estoit assuree du lieu où elle alloit. En effet si nous procedons avec amour & avec simplicité deuant Dieu, nous passerons de la mort à la vie comme on passe de l'Hyuer dans le Printemps.

Vn bon Chrestien la voyant fort oppressée luy dit, Charité, c'est ainsi qu'elle se nommoit, ne t'afflige point, j'ay toujours eu cette pensèe de toy que tu croyois fortement en Dieu, si cela est ne t'arreste point: car tu iras bien-tost au Ciel, sois constante en la Foy iusques au dernier soupir. Mi entian, respondit-elle, Kanont nireponerauzi. Je suis dans cette disposition, ie ne croiray plus à demy, ie croy tout de bon: c'est pourquoy ie ne suis point triste; ie m'en vay au Ciel, ie le croy, elle mourut dans cette ferueur.

Quelqu'un des Peres ayant rencontré vne femme qui portoit du bois à vn mala-

Relation de la Nouvelle France,
de , luy dit apres avoir loué sa charité,
quand vous faites quelque bonne action
enuers vostre prochain, il faut que vous
disiez en vostre cœur, ie m'en vay porter
du bois à mon Sauueur Iesus. le m'en
vay faire du feu, ie vay luy donner à man-
ger, ie luy vay soigner & penser, car il a dit
que ce qu'on feroit au moindre des siens
qu'il le recompenseroit, comme s'il estoit
fait à sa propre personne. Cette pauvre
femme respondit, mon Pere ie pensois
actuellement à ce que vous dites, & com-
me Dieu m'afflige moy-mesme, & qu'il
m'a osté la plus-part de mes enfans, & que
les autres sont malades, ie dis en mon
cœur, il n'importe encore qu'il m'éprou-
ue, Aiantch nigatepouet, ie croiray
dauantage, c'est à luy à déterminer du
tout.

Vne femme estant venue de Tadou-
sac à S. Joseph, en partie pour se confes-
ser & communier, fist paroistre vne gran-
de innocence; depuis que ie suis baptisée,
disoit-elle, j'ay tasché d'aimer Iesus, j'ay
souuent la pensée de ne le jamais fascher;
en verité j'ayme la priere. Je dis à pare-
my dans mon cœur, ceux qui sont bapti-
sés ne font plus de mal, ie n'en veux point

faire, sur tout, ie ne me mets point en colere quoy qu'on me fasse, ma fille est mariee à vn Payen qui est tres-colere, il l'a voulu precipiter de son canot dans la riuere: ie voulus entrer en colere contre luy, mais ie dy dans mon cœur, ie fâcheray celuy qui a tout fait. Le m^e retins, ie ne dis mot, i'estois seulement honteuse & confuse, voyant comme il traitoit ma fille, mais ie ne me mis point en colere.

Vn Capitaine voyant embarquer quelques personnes de ses gens, leur dit tout haut en peu de paroles à leur depart, prenez vn escrit des Peres comme vous estes Chrestiens, & ne le dementez point, priez Dieu tous les soirs & tous les matins, ne vous mettez point en colere, vous femmes obeissez à vos maris, sur tout, qu'on sçache que vous aymez la priere, & que vous ne pouuez commettre aucun mal.

Vn bon Neophyte de la nation des Attikameg, racontoit ses petites deuotions avec vne simplicité toute aimable; quand ie songe que Dieu est par tout ie ressens vn grand plaisir, quand ie porte les yeux au Ciel, quand ie regarde les arbres, les oiseaux, les riuieres, les animaux: il me semble que mon cœur est tout-plein de

ioye, connoissant que toutes ces choses viennent du Tout-puissant. Il m'est aisé que ie suis comme vn homme riche, que ie possède beaucoup, connoissant ce que i'auois ignoté si long temps, ie dy dans mon cœur, ie l'admire, ie l'ayme, & puis ie me trouue tout content & tout ioyeux.

Ce bon homme adioustoit qu'estant allé bien auant dans les terres; il rencontra quelques Sauvages qui n'auoient jamais veu de François, & qui n'auoient jamais ouy parler de Dieu. Or comme nous faisons nos prieres tous les soirs & tous les matins, ils nous escoutoient: car nous parlions tout haut, ils s'estonnoient & admiroient ce que nous disions. Ils furent surpris voyant vne petite Image qu'on nous auoit donnée. Je me rencontray, disoit-il, vne autre-fois avec des Payens qui se mocquoient de la priere, ils nous dirent que nous priaissions & qu'eux se seruiroient de leurs tambours & de leurs chants, & qu'on verroit laquelle des deux bandes trouueroit plustost de la chasse, nous dismes que nous ne croyons pas en Dieu pour manger & pour vivre en terre, nous ne laissasmes pas de prier Dieu qu'il nous aidast. Ces miserables penserét mou-

rir de faim, & nous ne manquâmes point de viures. Quand j'allois à la chasse ie me mettois à genouil au milieu de mon chemin sur la neige, & ie disois à Dieu tu as fait les animaux, tu en dispose, si tu m'en veux donner ie croiray en toy, si tu ne m'en donne point ie ne laisseray pas de croire. Pendant que ie cheminois il me venoit en l'esprit, où estois-tu il y a cent ans? d'où es-tu prouenu, tu n'estois point & te voila, en verité cela est admirable, ayme donc celuy qui a tout fait, ie l'ayme me semble, disoit-il.

Vn de nos Peres demandant à vn petit Sauvage âgé de cinq ans, où estoit son pere, l'enfant le monstra de la main; mais son pere luy dit: Mon fils regarde le Ciel, voila où est ton Pere, c'est Dieu qui est ton vray Pere, & poursuivant il adiousta, ie te donne tous les iours à celuy qui a tout fait, & ie le prie de te faire Religieux afin que tu le sçache prier: car ma plus grande tristesse en ce monde est, que ie ne sçay pas bien comme il le faut prier; ie pense quasi tousiours à luy, & l'ayme ce me semble, mais ie ne sçay pas beaucoup de choses qu'il luy faut dire:

De quelques actions plus remarquables.

C H A P I T R E V.

L'Esprit de IESVS-CHRIST est vn Esprit pur, vn esprit qui destruit la nature & qui fait viure la grace; vn esprit qui prend ses delices & son repos non dans la panne & dans le satin, mais dans vne ame entrichie d'vne amoureuse crainte. Vn ieune homme Sauvage assez disgracié de la nature, car il est rude en paroles, & ses recreations paroissent des coleres & des rebus, estant plusieurs fois sollicité secrettement par vne femme Payenne, il ne luy fit qu'vne seule response: Tu n'as point d'esprit, tu viens trop tard, ie suis baptisé, ie prie Dieu, ie ne scaurois plus commettre ces crimes. Vn ieune garçon prié par vne fille se mit encor mieux à couuert, car sans raisonner avec le serpent il s'enfuit comme le chaste Ioseph. Vne femme veufue assez ieune inuitée par vn ieune homme fut saisie de crainte & d'espouuante, s'estonnant qu'vn homme qui auoit tant ouÿ parler de l'Enfer, y voulut descen

descendre pour vn plaisir si passager.

Vn bon Chrestien qui receut le nom d'Ignace en son Baptesme, tomba malade d'vne fievre violente cét esté dernier: Il prie aussi-tost qu'on fasse venir le Pere pour se Confesser, & voyant qu'il tarδοit trop se fait porter à la Chappelle, par vn desir qu'il auoit de soulager son ame deuant que de penser son corps. De là on le porte dans vne petite Cabane d'écorces separée des autres qui luy seruit d'infirmierie. Le Pere le visite souuent, le console, le veille la nuit, l'assiste selon son petit pouuoir de ce qu'il a dans la mission de Tadoussac, où il n'y a que ce qu'on y porte. Les Sauuages à son exemple luy rendent les mesmes deuoirs de charité: vn entr'autre le consolant luy tenoit ce discours: vous endurez beaucoup mon frere, luy dit-il, prenez courage & souffrez paisiblement vostre mal, i'ay esté malade iusques à la mort cét hyuer, ie n'ay iamais demandé la santé à Dieu, ie l'ay tousiours prié de faire sa volonté en moy, & m'en suis tres-bien trouué, me voilà encor sain & gaillard & dans la resolution de le seruir le reste de mes iouts: faites-en de mesme, & vous serez content; puis se mit à

genotil, fit sa petite priere pour le malade & s'en retourna. Vn autre, d'abort qu'il entra dans la Cabane voyant le malade dans de grandes conuulsions, luy demanda où estoit son plus grand mal, le malade luy faisant signe que c'estoit à l'estomach, il mouilla son poux de sa saliuë, marqua quelques signes de Croix sur cette partie prononçant ces paroles: Seigneur, ie ne fais pas cecy en vain, i'ay appris que vous auez infiniment soëffert estant attaché à la Croix: ie vous supplie qu'en consideration de ces souffrances vous soulagiez celles de ce pauvre malade. Vn autre Chretien voyant le malade en danger de mourir demanda aux assistans s'il s'estoit confessé, & combien de fois depuis sa maladie, oüy, luy dit-on, il s'est acquitté souuent de ce deuoir, il n'y a donc plus rien à craindre, respondit-il; s'il perd le corps il sauuera l'ame qui vaut cent mille fois mieux que le corps. Ignace tesmoignoit que telles visites luy estoient agreables, il prioit ses gens de l'entretenir de semblables discours. Comme il commençoit desja à se mieux porter & qu'il eut quitté son infirmerie d'écorce pour se loger avec les autres, il luy arriva vne chose bien estran-

ge.
me
se le
à ge
le C
suis
veu
Cab
vien
conu
& q
poin
vien
il les
matie
deux
à gen
Caba
leur c
fallut
re que
coure
Ignac
men
minu
il, Ies
yeux,
avec c

ge. Il fut saisi de ie ne scay quel entousiasme dans le plus profond siléce de la nuit, il se leue subitemét sur son seant, puis se met à genouil, leue les mains & les yeux vers le Ciel, en s'écriant, ie viens du Ciel, ie suis guarý, I E S V S m'a donné la vie, ie l'ay veu de mes yeux. A ce bruit ceux de la Cabane & du voisinage s'éueillent, on vient voir ce que c'est, on demande au conualescent ce qu'il veut dire par trois & quatre fois, à toutes ces demandes point d'autre responce que ces paroles, ie viens du Ciel, ie suis guarý, i'ay veu I E S V S; il les dit & reedit toute la nuit iusques au matin qu'il prit vn peu de repos, apres deux ou trois heures de sommeil il se met à genouil detechef & prie quelqu'vn de sa Cabane d'appeller tous les Sauvages pour leur dire vn mot de la part de Dieu. Il ne fallut que cette parole pour leur faire croire que cét homme estoit ressuscité, ils y coururent tous pour le voir & l'ouir parler. Ignace voyant vne si belle assemblée commença son discours comme il auoit fait à minuit. le viens du Ciel, mes amis, leur dit-il, I E S V S m'a donné la vie ie l'ay veu de mes yeux, il m'a fait voir des choses estranges avec cōmandemét de vous en faire le rap-

port. Il ma monstre vn grand Liure où sont escrits d'vn costé les vices qu'il a en horreur, comme l'yurognerie, le peché de la chair, la communication avec le Diabie & plusieurs autres qu'il nomma, & de l'autre costé du liure, il m'a fait voir ceux qui d'entre-vous sont les plus sujets à ces pechez, chacun est escrit dans ce liure qui plus, qui moins, vous vn tel (le nommant par son nom) vous y estiez beaucoup escrit, vostre Massinahigan, c'est à dire vostre escriture, est grand, il y a quelque chose qui ne va pas bien dans vostre affaire, vous n'allez pas droit, vous n'avez pas soin de corriger la ieunesse quand elle fait mal. Vn tel qui est baprisé ne croit que du bout des levres, la foy qu'il a s'arreste à la gorge & ne passe pas iusques au cœur, il n'y a point d'apparence qu'il la garde longtemps. Vn tel n'est pas beaucoup escrit dans ce liure; il est homme de bien & sa femme aussi, tous deux vont droit au Ciel. Vn tel qui a quitté sa femme prend le chemin de l'Enfer, & est en danger d'y aller s'il ne s'amende, car son papier est bien long, & il y a bien de l'escriture pour luy. Jamais vous ne vistes des gens plus attentifs ny vn plus profond silence. Cét hom-

me
m'a
vne
té,
qui
plai
de I
C'e
qu
bap
mes
sa n
qui
parl
mai
qui
dans
ges
qui
en c
ô qu
autre
dis &
& se
dit d
il, c
stre n
fert

me de l'autre monde poursuit ; I E S V S
m'a fait voir, disoit-il, à sa main droite
vne chose qui n'a point son pareil en beau-
té, c'est vne lumiere en comparaison de
qui le Soleil n'est que tenebres, vn lieu de
plaisirs & de contentemēt, enfin le séjour
de Dieu mesme & de tous les Bié-heueux.
C'est là où i'ay veu les enfans de nos gens,
qui sont morts incontinent apres leur
baptesine, mais i'y ay veu fort peu d'hom-
mes & de femmes Sauvages baptisez. A
sa main gauche il m'a découuert vn feu
qui m'a fait trembler de peur, dont nous
parle souuent le Pere qui nous enseigne;
mais qui est tel qui n'y a point de paroles
qui en puisse exprimer la rigueur. C'est
dans ce feu que i'ay veu brusler les Sauua-
ges qui ne croyent point en Dieu, & ceux
qui croyans en luy ne luy ont point obey
en cette vie : i'y ay aussi veu des François,
ô que le nombre est grand des vns & des
autres. I E S V S estoit au milieu du Para-
dis & de l'Enfer, il m'a monstré ses mains
& ses pieds percez de gros cloux, puis m'a
dit deux ou trois mots. Ignace, me disoit-
il, ce que vous auez endure pendant vo-
stre maladie n'est rié, c'est moy qui ay souf-
fert pendant à la Croix pour vous, moy

38 *Relation de la Nouvelle France,*
qui suis vostre Createur & vostre Roy.
Quand ie vous enuoye quelque affliction,
la faim, la soif, la maladie, la pauureté,
souffrez cela patiemment pour moy & à
mon exemple.

En fuitte de cela Ignace fit vne petite
Instruction à son auditoire; Il faut mes
freres, leur dit-il, nous assembler tous les
soirs dans vne grande Cabane pour chan-
ter les loüanges de Dieu, & nous exhorter
les vns les autres à le seruir fidellement.
Il faut tous les matins apres vos prieres en
particulier que vous sortiez de vos Caba-
nes & que vous vous promeniez en disant
vos Chapelets, & que vous imitiez le
Pere qui se retire dans le bois tous les ma-
tins pour prier Dieu. N'oubliez point la
benediction & l'action de graces en vos
repas; soyez soigneux de corriger vos en-
fans, & de faire plus d'estat de la foy que
Dieu vous a donnée que de vos vies, ainsi
finit le Sermon, & chacun se retira chez
soy en vn profond silence.

Quoy qu'il en soit de cete visiõ, soit qu'el-
le passe pour veritable, soit qu'il n'y ait
que de l'imagination: il est tousiours vray
de dire qu'elle a produit de bons fruits
dans les esprits; de tous ceux qui en ont

oüy
espo
pou
dou
soir
dre
Ch
ord
soir
auc
les a
nan
par
d'v
me
vn
d'ép
ble
mei
com
ble
viu
ptif
rou
geu
fut
uag
les
tou

ouïy le rapport. Les meschans en ont esté
espouuantez & les bons consolez ; Le vis
pour lors les pauures Sauvages de Ta-
douffac bien changez , dit le Pere qui a
soin de cette Mission. Ieles ay veus fon-
dre à la foule Chrestiens & Payens dans la
Chappelle pour y faire des prieres extra-
ordinaires ; ie les ay veus se promener le
soir & le matin disant leurs Chapelets
avec vne deuotion toute particuliere ; ie
les ay ouïy parler à Dieu la nuit, se prome-
nant à l'entour de la Chappelle , avec des
paroles animées de deuotion , & sortant
d'vn cœur qui sembloit estre veritable-
ment contrit. Ha mon Pere ! me disoit
vn des plus zelez , qu'Ignace m'a donné
d'épouuante par son discours, il me sem-
ble que ie m'éueille d'vn profond som-
meil , j'ay esté aueugle iusques icy & ie
commence à ouuir les yeux , il me sem-
ble que i'estois mort , & ie commence à
viure auourd'huy , & quoy que ie sois ba-
ptisé il y a desia deux estez , il m'est aduis
routes fois que ie ne l'ay pas encore re-
ceü en Chrestien. Vne chose si nouvelle
fut incontinent diuulgüée parmy les Sau-
uages de Silleri & des trois riuieres, dont
les mieux disposez en furent viuement
touchez.

Les Chrestiens de la mesme Mission firent vne faute assez pardonnable dont ils firent vne penitence publique incontinent apres à la porte de l'Eglise ; mais ayant appris du Pere qui les enseigne quelques exemples de ceux qui font penitence pour leurs pechez dont quelques-vns ieusnent au pain & à l'eau , d'autres se flagellent quelques fois , quelques-vns font de grandes aumosnes & de longues prieres, & d'autres meurent de regret & de douleur de leurs fautes, estimerent que la penitence qu'on leur auoit donnée à faire estoit trop petite, & que la satisfaction qu'ils auoient faite publiquement n'estoit point égale à leur delit. Ils se resolurent tous d'vn commun consentement d'en faire vne plus grande, & de se flageller à l'imitation de ces saints Penitens dont ils auoient ouï parler. Ils font sur le champ vne grande discipline de cordes assez grosses pleine de gros nœuds qu'ils lient au bout d'vn baston pour seruir de poignée, ils la gardent toute la nuit, & le lendemain matin s'estans assemblez au son de la voix du Pere qui les appelle à la Messe : vn des plus considerables entre les Chrestiens pria tout le monde indifferemment de se

tro
qu
po
po
fer
che
léf
ce
peu
ie v
& q
à fa
tes
reg
font
est r
habi
que
qui
que
bien
font
dans
d'eu
quic
te m
stanc
de T

trouuer à l'Eglise, aussi bien les infidelles que les baptisez, pour ouïr vn mot d'importance qu'il auoit à leur dire. Il y auoit pour lors à Tadoussac 6. ou 7. nations différentes qui se trouuerent dedans ou proche de la Chappelle : alors cét homme zélé se leua au milieu de l'assemblée & tint ce discours. Je crains fort, dit-il, que le peuple de Tadoussac ne soit point sauué; ie voy que c'est vn peuple trop meschant, & que iusques icy apres tât de fautes qu'il a fait, il n'a donné aucun ou fort peu de tesmoignages de son amandemét, Tenez, regardez, voila comme la terre est faite, disoit-il, monstrant sa main fermée, la terre est ronde cōme mon poin: elle est par tout habitée à ce qu'on nous dit, & n'y a presque point de lieux où il n'y ait des fidelles qui croyent fortement en Dieu. Il n'y a que ce bout du monde, où l'on trouue bien peu de Chrestiens, & encor ceux qui font profession de l'estre sont si foibles dans la foy, que le Demon a bon marché d'eux quand il les attaque. Les François qui croyent en Dieu sont comme vne forte muraille, le Diable trouue de la resistance quand il s'en approche: mais ceux de Tadoussac sont comme ce meschant

42 *Relation de la Nouvelle France,*
drapperté (c'estoitvn vieil drap qui ser-
noit de courtine à l'Eglise faite de quel-
que autre chose meilleure) nous sommes
disoit-il comme ce drap troué, le Démon
passe tout au trauers de nos cœurs, com-
me mon doigt fait au trauers de ce trou.
Ce malin esprit fait de nous ce qu'il veut,
pour moy ie crains fort qu'il ne m'arreste
en chemin & qu'il ne m'attrappe au mi-
lieu de ma course. Que si iamais ie vay au
Ciel, le Pere qui nous enseigne y sera si
haut qu'à peine le pourray-je voir ; car
que faisons nous pour y aller. Or sus, ie
desire monstrier plus de courage dorefna-
uant, ie veux satisfaire pour mes fautes
& marcher droit le reste de mes iours : là-
dessus il tire cette grande discipline qu'il
cachoit dessous sa robe la monstrant à
toute l'assemblée, & esleuant le ton de sa
voix, ce n'est pas-là le feu d'Enfer que
j'ay merité, disoit-il, ce n'est qu'une pe-
tite paille en comparaison de ce qu'on
souffre là-bas dans la demeure des De-
mons. Quand on mettroit mon corps en
sang avec ce fouet & qu'on deschireroit
ma chair de coups, ie ne croirois pas pour-
tant auoir payé mes debtes & satisfait à la
iustice de Dieu; mais ie sçay qu'il est in-

fiamment bon & qu'il fait misericorde à ceux qui luy demandent pardon de cœur. Tenez, dit-il, au Capitaine, voila la discipline que ie vous mets entre les mains & mes espaules nuës que ie vous presente, frappez & ne m'épargnez point. Le Capitaine obeyt sur l'heure à sa parole, & luy descharge sur le dos vne gresse de coups, ce penitent demande humblement pardon a Dieu de ses fautes pendant qu'on le flagelle, & se iette par terre pour la baiser, & se relevant invite tous les Chrétiens à suivre son exemple, il crie, venez tant que vous estes de coupables, venez vous presenter deuant l'Autel, venez satis-faire à la iustice de Dieu. On ne disputa point qui passeroit le premier, les plus proches furent les premiers, chacun s'approcha fil à fil pour faire sa penitence, chacun determina de ce qu'il vouloit donner & de ce qu'il vouloit recevoir; les vns demandoient qu'on leur donnast vingt coups, les autres dix, les autres plus, les autres moins. Le Pere qui estoit sur le point de celebret la Messe fut surpris à la veüe de cette nouvelle deuotion, qu'il n'attendoit pas d'un peuple qui ne sçait encore ce que c'est que de

44 *Relation de la Nouvelle France,*
souffrir pour Dieu. Il ne la voulut pas in-
terrompre sur l'heure de peur de s'oppo-
ser aux mouuemens du saint Esprit; mais
seulement il prit garde qu'elle ne passast
les termes de la prudence & quil n'y
eut point d'excez. La penitence fut si
generale, que les innocens y voulurent
auoir part aussi bien que les coupables,
les enfans mesmes ny furent point espar-
gnez, les peres & les meres les faisoient ap-
procher de l'Autel, les depouilloient de
leurs petites robbes, & prioient celuy
qui tenoit le fouët en main de les cha-
stier à discretion selon leur aage & leurs
forces; allegant que ce chastiment estoit
desia deu à leur desobeysance. Ces pau-
ures victimes s'y en alloient de bon cœur
se mettoient à genouil deuant l'Autel,
ioignoient les mains & receuoient sans
branler & sans ietter vne petite larme,
les coups de fouët qu'on deschargeoit
doucement sur leurs chairs innocentes.
Il se trouua mesme des meres qui cha-
stierent de leurs Chappelets à guise de
discipline leurs petits enfans qui pen-
doient encore à la mamelle. Vn bon
vieillard Chrestien qui venoit de l'habi-
tation de saint Ioseph, & ne faisoit que

d'arr
prop
si fo
estoi
nite
sant
pres
stant
Le l
cand
celu
payé
fer l
le de
plus
Ces
Ies
mon
que
fuis
moc
dit-i
dis c
pou
prob
fait,
la C

d'arriuer à Tadoussac, se trouua fort à propos à cette sainte Ceremonie, il en fut si fort touché qu'il cria tout haut qu'il estoit pecheur & qu'il vouloit faire penitence avec les autres; il s'auance en disant ces paroles, se prosterne en terre, presente ses espaules nuës, & reçoit à l'instant ce qu'il demandoit avec ferueur. Le lendemain il s'en retourne dans son canot à Sillery d'où il estoit party. Enfin celuy qui attendit le dernier fut le mieux payé: ce fut tout à dessein qu'il laissa passer les autres deuant luy, & qu'il choisit le dernier rang, afin de faire sa penitence plus à son aise & avec plus de confusion. C'est à moy, dit ce braue champion de IESVS-CHRIST, c'est à moy à payer à mon tour, ie suis le plus meschant, il faut que ie sois plus chastié que les autres, ie suis le plus criminel ie veux estre le plus mocqué. Frappez sur moy hardiment, dit-il à celuy qui tenoit la discipline, tandis que ie me pourmeneray dans l'Eglise pour boire la confusion & pour estre l'opprobre du monde; aussi-tost dit aussi-tost fait, il se promene le mieux qu'il peut par la Chappelle, & l'autre le suit tousiours

46 *Relation de la Nouvelle France;*
frappant & flagellant ; à chaque coup
qu'on luy donnoit il disoit des paroles
qui faisoient quasi fondre en larmes toute
l'assistance. Il vous supplie, Seigneur,
que ce que ie sens maintenant sur ma
chair par les coups de fouët que ie sens,
effacent les pechez que j'ay escry mal à
propos sur vostre liure. Seigneur, ayez
pitié de ce pauvre homme, disoit-il vne
autrefois, qui a merité l'Enfer, & qui
vous demande pardon. Il vous abandon-
ne mon corps & mon ame & vous pro-
met de vous estre plus fidelle à l'aduenir
moyennant vostre grace. Cette flagella-
tion eust esté trop longue si le Pere n'y
eust mis fin, qui les consola les voyant
dans cet estat de penitence, & les asseu-
ra du pardon de leurs fautes si leurs
cœurs respondoient à leurs parolles &
à leurs actions; ils les aduertit qu'ils n'eus-
sent plus à faire de penitence publique
sans le conseil de leurs Confesseurs. La
conclusion fut qu'il failloit mieux viure,
& monstret plus de courage à combattre
le vice d'oresnauant, & là-dessus on pen-
dit la discipline à vn clou de la Chap-
pelle, pour auertir qu'elle estoit-là, pour

chast
quel
Qu
allez
uez
nera
tour
autre
Ils n
presé
la M
men
stien

chastier publiquement ceux qui feroient quelque scandale public.

Quatre ou cinq ieunes gens s'en estoient allez à la chasse & ne s'estoient pas trouuez à cette publique satisfaction & generale, ils ne furent pas si-tost de retour qu'on les inuita de faire comme les autres, puis qu'ils estoient coupables. Ils ne se firent pas tirer l'oreille, ils se presenterent tous au commencement de la Messe, & satisfirent au contentement & à l'edification de tous les Chre-
tiens.



*De l'hyuernement d'un Pere avec les
Sauuages.*

CHAPITRE VI.

VNe bonne escoliade de Sauuages Chrestiens se disposans pour leur grande chasse & pour faire leur prouision de chairs d'Elan, me prierent de leur donner vn Pere de nostre Compagnie qui les accompagnast, ils apportoient pour raison que les Iroquois les poursuiuans par tout, ils estoient contrains de s'esloigner de plusieurs iournées de la maison de prieres, & que dans leur sejour de plusieurs mois, ils souhaittoient ardemment d'auoir quelqu'un avec eux qui leur pût administrer les Sacremens & leur enseigner le chemin du Ciel. Le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé, il fut bien-tost équipé, tout son bagage estoit renfermé dans vne petite caisse ou dans vn petit coffret qui ne contenoit que les ornemens necessaires pour dite la sainte Messe; le voila chargé de tous ses meubles & d'une

d'vn
car
ples
voya
pour
ne lu
que
gros
deux
vn pe
en pe
rende
A
accou
c'est
venu
de de
ricé &
que c
leur C
decla
jets c
soins
pou
sa con
auoie
gnon
fruire

d'une bonne resolution de bien souffrir, car quiconque s'embarque avec ces peuples ne sera jamais logé dans tout son voyage qu'à l'enseigne de la Croix; il eut pour compagnon vn ieune François qui ne luy pouuoit donner autre consolation que de le seruir à l'Autel; comme le gros des Sauvages auoient pris le deuant, deux ieunes hommes l'enleuerent dans vn petit batteau d'écorce, & le porterent en peu de iours où ils s'estoient donné le rendez-vous.

Aussi-tost que ce canot parut chacun accourt sur les riués du grand fleuue, c'est à qui resmoignera plus de ioye de la venue du Pere, on le caresse non à la mode de la Cour, mais à la mode de la sincerité & de la franchise. Noël Negabamat que ces bons Neophytes ont choisi pour leur Capitaine, harangua publiquement, declarant d'une voix haute & forte les sujets qui auoient amené le Pere, les besoins qu'ils en auoient, les biens qu'ils pouuoient recueillir de sa presence & de sa conuersation, les obligations qu'ils luy auoient de s'estre voulu rendre compagnon de leus grands trauaux pour les instruire: bref il exhortoit tous ses gés avec

50 *Relation de la Nouvelle France*,
vne grande ferueur de rendre toute sorte
d'obeyssance & de respect aux volontez
de leur Pere.

Tous ceux qui deuoient marcher de
compagnie estans rassemblés on leue le
camp, on met toutes les maisons en rou-
leaux, c'est à dire qu'on plie les écorces
qui composent les bastimens, on quitte
les bords de la grande riuere où le pais
des poissons, pour entrer dans la region
des Elans, des cerfs, des castors & des au-
tres animaux, ausquels ils alloient decla-
rer la guerre. Je ne parleray point de leur
façon de camper ny de leurs armes ny de
leurs chariots de bagages qui ne sont au-
tres que leurs dos ou des traîneaux de bois
fort legers, quand la terre est couuerte
de neige. Je ne parleray non plus de di-
uerfes sortes de bestes qu'ils rencontrent
dans leurs grandes forests, ny leurs coustu-
mes ou de leurs façons de faire, tout cela
est décrit dans les Relations precedentes,
ie traceray seulement vn petit crayon de
la pieté & de la deuotion que ces bons
Neophytes exercent dans leurs grandes
bois.

On ne manquoit iamais tous les soirs
& tous les matins de faire les prieres et

pub
fet.
lett
tite
uei
uen
don
cou
s'en
E
ben
ban
en t
gag
autr
leu
là n
rien
cœc
heu
E
que
pou
fore
effe
toit
te in
deu

és Années 1644. & 1645. 51

public dans vne cabane destinée à cet effet. Les peres & les meres y amenoient leurs enfans auxquels on donnoit vne petite instruction qui les consolloit merueilleusement. Quelques-vns plus feruens déroboient de leur sommeil pour le donner à Dieu, se leuant plustost ou se couchant plus tard que les autres pour s'entretenir avec luy dans leurs prieres.

Les hommes demandoient au Pere sa benediction deuant que de sortir de la cabane pour aller à leur chasse, les femmes en faisoient autant deuant que de s'engager dans leur travail, & les vns & les autres remercioient nostre Seigneur à leur retour de les auoir assiste, & ceux-là mesme qui retoutnoient sans auoir rien pris benissoient Dieu d'aussi bon-cœur, comme s'ils eussent fait vn tres-heureux rencontre.

Lors qu'il n'y auoit plus de chasse en quelques endroits & qu'ils decabanoient pour porter plus auant dans ces grandes forests leurs pavillons d'écorces, le Pere estoit vn Crucifix, tout le monde se mettoit à genoux, & iettans les yeux sur cette image de vie, ils chantoient avec vne deuotion toute simple & toute rauissan-

te, les Litanies des attributs de Dieu, ils prioient leur Sauueur d'estre leur guide & leur conducteur, & leur force dans les fatigues qu'ils alloient prendre avec amour & satisfaction de leurs pechez, cela fait chacun se mettoit en chemin portans ou traifnans tout l'attiral de leur camp. Sur le midy le Capitaine faisoit faire alte pour prendre vn petit de repos & pour reparer ses forces dans vne hostellerie couuerte de la voûte du Ciel, abbrîée de deux ou trois millions d'arbres, où les sieges ne sont que de la neige, où la boisson ne couste qu'à prendre dans vn ruisseau apres qu'on en a fendu la glace, ou bien à puiser dans vne chaudiere en laquelle on fait fondre de la neige, où pour tout partage & pour tous mets vous n'auez qu'vn morceau de boucan sans pain, quasi aussi dur que du bois & aussi insipide que de la filace. Apres tout la ioye & le contentement s'y rencontre, & ces bonnes gens sont mille fois plus satisfaits que ces bouches delicates qui ont plus d'amertumes de l'excez d'vn grain de sel, que de plaisir de la delicateffe des mets les plus friands. Enfin on sort de ces hosteleries sans mettre la main à la bource,

tou
fiec

qua
on

qu'd

cho

quit

on r

con

se le

deu

ctio

L

si to

uoy

le v

seur

urag

I

gar

phy

nioi

mir

ne d

tes d

I

tiou

tout y est dans la franchise du premier siecle.

Mais pour reprendre nostre route quand le Soleil approche de son declin on s'arreste au lieu le plus auantageux qu'on rencontre pour camper , la place choisie , chacun met bas son fardeau , on quitte sa traïsne , & se mettant à genoux on remercie Dieu de ses bontez & d'auoit conserué toute labande , & puis on dresse le bastiment où on doit loger , qui en deux ou trois heures est mis en sa perfection.

Le Pere a celebré la sainte Messe quasi tous les iours , & si quelqu'vn preuoyoit qu'il n'y peust assister si matin , il le venoit prier de retarder vn petit , l'asseurant qu'il se presseroit dans son ouurage.

Les Festes & les Dimanches estoient gardées tres-sainctement , ces bons Neophytes se confessoient & se communioient avec vne ioye incomparable , admirans l'excez des bontez de celuy qui ne dedaignoit pas la bassesse de leurs huttes & de leurs cabanes.

Les Sauvages ont vne deuotion particuliere à la nuit qui fut éclairée de la

naissance du Fils de Dieu, il n'y eut pas vn d'eux qui ne voulut ieûner le iour qui la precede. Ils bastirent vne petite Chappelle de branches de Cedre & de sapin en l'honneur de la creiche du petit IESVS; ils voulurent faire quelques penitences pour se mieux disposer à le recevoir dans leurs cœurs en ce iour sacré, & ceux-là mesme qui estoient esloignez de plus de deux iournées se trouuerent à point nommé pour chanter des Cantiques en l'honneur de l'Enfant nouveau né, & pour s'approcher de la table où il a voulu estre le mets adorable: ny l'incommodité de la neige, ny la rigueur des froids ne pût estouffer l'ardeur de leur deuotion, cette petite Chappelle leur sembloit vn petit Paradis.

Ils prièrent le Pere de faire pour leur consolation & pour leur instruction dans leurs Chappelles volantes, tout ce que nous faisons dans nos Eglises fixes & arrestées, leur donnant des cendres benistees le premier iour de Carefme; ils auoient le cœur & la bouche pleins de tres-bons sentimens de pieté; ils reçoivent les Ceremonies dans vne si grande droiture & dans vne si grande simplicité,

comme
mond
toient
victoi
phes
dans l
Aya
grand
Nou
ils vo
cedre
man
S
floit
sous
qui p
de g
apres
grac
men
n'au
spe
me
Ils
la pl
tenc
la C
robl

comme des gens qui croient que tout le monde en gouste les bons effets Ils porteroient des rameaux comme des palmes de victoire tout remplis de ioye des triomphes de IESVS-CHRIST en son entrée dans la ville de Ierusalem.

Ayant veu celebrer à Kebec la feste du grand saint Ioseph, patron de toute la Nouvelle France, avec des feux de ioye, ils voulurent luy rendre cét honneur, le cedre ny les autres bois ne leurs pouuoient manquer dans ces grandes forests.

Sçachans que IESVS-CHRIST s'estoit premierement donné aux hommes sous les especes de pain & de vin le iour qui precedoit sa mort, ils tesmoignerent de grands sentimens de son amour, & apres luy auoir rendu mille actions de graces ils luy demanderent tres-humblement pardon tous ensemble de ce qu'ils n'auoient pas rendu tous les devoirs de respect & d'honneur à cette adorable victime & à ce diuin Sacrifice.

Ils firent vne action le Vendredy Saint la plus genereuse qu'on pouuoit quasi attendre d'un Sauvage, apres auoir adoré la Croix qu'ils firent reposer sur vne belle robe de castor estenduë en forme de ta-

56 *Relation de la Nouvelle France,*
pis, se souuenans que cét aimable Sau-
ueur auoit prié pour ceux qui le mettoient
en Croix; ils luy adresserent cette pe-
tite Oraison du profond de leur cœur,
parlans pour ceux qui les brulent, qui
les rostissent & qui les mangent. Seigneur,
pardonnez à ceux qui nous poursuivent
avec tant de fureur, qui nous font mou-
rir avec tant de rages, ouurez leurs yeux
ils ne voyent goutte, faites qu'ils vous
connoissent & qu'ils vous ayment, &
alors estans vos amis ils seront les nostres
& nous serons tous vos enfans: ie ne dou-
te point que tous ces bons sentimens
n'ayent beaucoup contribué à la paix
dont ils iouissent maintenant. L'hyuer se
passa dans ces courses assez innocentes &
dans ces exercices de pieté. Si-tost que la
chaleur du Printemps commença d'a-
mollir les neiges, ils retournerent vers
les riués du grand fleuue où ils auoient
laissé leurs canots & leurs chaloupes. La
premiere action qu'ils firent sortans de ces
forests, fut de charpenter comme ils pû-
rent vne grande Croix, les Capitaines y
mirent la main les beaux premiers, & la
voulerent eux-mesmes porter sur leurs
espaules iusques en vn lieu fort eminent

où ils la planterent : si tost qu'elle fut arborée, ils adorèrent en ce bois sacré ce-
luy qui l'auoit sanctifié par sa mort, & le
presenterent à son Pere en action de gra-
ces de ce qu'il les auoit tous conseruez
pendant l'hyuer. Ils alloient parfois fle-
chir le genouil deuant ce diuin estendart
faisans leurs petites prieres en ces termes;
Seigneur, nous desirons témoigner par
ce bois que nous auons erigé en vostre
honneur, que vous estes le Maistre de ces
grandes forests, que vous regnez sur la
mer & sur la terre par le merite de vostre
Croix, & que par vos souffrances vous
auez payé nos debtes & effacé nos of-
fenses.

Voilà des subiets d'une grande consola-
tion au milieu de la Barbarie, mais certes
il faut achepter ces plaisirs de l'esprit avec
de grandes fatigues du corps, coucher
sur la belle terre tapissée de quelques
branches de sapin, n'auoir entre la teste
de la neige qu'une écorce épaisse d'un te-
ton, viure autant parmy les chiens que
parmy les hommes: car tout est pesle mé-
lé dans leurs cabanes, ieûner pat fois les
Dimanches plus rigoureusement que le
vendredy saint, n'auoir pour boisson

que celle qui est commune aux animaux les plus delaissez de la terre, ne manger pour l'ordinaire que des viandes qui ne font pas tant viure qu'elles empeschent de mourir, n'auoir pour cuisinier que la saleté, compagne inseparable de leur extreme pauureté, souffrir les gaufferies & les mépris de ceux qui ne sont pas baptisez, & des enfans qui ne voyant en vn François aucune perfection de Sauvages & ne pouuant encor reconnoistre les vertus d'un genereux Chrestien, méprise au dernier point ceux qui ne sont pas bons mulets de charge. La Philosophie & la Theologie n'ont point de cours dans ces grands arbres, les jambes des cerfs & les forces des bœufs tiennent les premiers rangs parmy ces peuples.

Tout cela avec quelques Baptesmes que le Pere a fait au milieu des bois, affaibonné de la pieté des bons Neophytes d'oit ie viens de parler, a donné du contentement à vn homme amateur des souffrances, mais la fumée a esté sa plus grande Croix, ce demy Element ou ce mixte imparfait qui retient l'ardeur du feu, la malignité d'un air empesté desseicha si bien les yeux de ce pauure Pere qu'il en deuint

aucug
qu'vn
stingu
lant
quelq
beau
il trest
appre
porto
tierem
uoit p
de cét
de ses
leur q
rent e
point
sur le
ste de
se mi
voul
cor a
luy de
Pere
prece
vne a
sultat
leurs
bon I

aveugle, au commencement il ne voyoit qu'une confusion d'objets, sans rien distinguer en particulier, si bien que voulant sortir hors de la Cabane il passoit quelques-fois au travers du feu placé au beau milieu de ces tanieres: d'autre-fois il tressuchoit aux pieds de quelques-vns, apprestant à rire à ceux-là mesme qui luy portoient compassion. Enfin il perdit entièrement la veüe, en sorte qu'il ne se pouvoit plus conduire. Les Sauvages surpris de cét accident voyant qu'outre la perte de ses yeux, il souffroit vne si estrange douleur qu'il en perdoit les forces, consulterent entre-eux s'ils ne l'envelopperoient point comme vn paquet, pour l'attacher sur leurs traînées & le tirer comme le reste de leur bagage: Le Pere les entendant se mit à rire & les assura que s'ils luy vouloient donner vn guide qu'il auoit encor assez de vigueur pour les suiure, ils luy donnent vn enfant auquel le pauvre Pere obéissoit comme vn escolier à son precepteur. Ce n'est pas tout, ils firent vne assemblée sur sa maladie, dont le resultat fut que s'il se vouloit assuiettir à leurs remedes qu'il pourroit guerir; ce bon Pere ne respirant que l'abandon leur

obeit veritablement à l'aveugle, là-def-
sus vne femme estant choisie pour faire
cette cure, se leua de sa place & luy dit
fors la Cabane, mon Pere ouure les yeux,
regarde le Ciel, ce pauvre aveugle obeyt
sans replique, estant donc en la posture
qu'on le demandoit, cette belle oculiste
armée d'un morceau de canif ou de fer
tout rouillé, luy racle les yeux, en sorte
qu'elle en fit tomber vne petiteumeur,
iamais ce pauvre Pere ne souffrit tant, la
main de cette operatrice n'estoit pas si le-
gere qu'une plume, & elle n'auoit non
plus de dexterité que de science.

Enfin le malade estant desesperé de ces
braues Medecins, qui auoient plus de
bonne volonté que d'experience & que
d'industrie; s'adresse à celuy qui luy
auoit donné les yeux, & le prie de les
luy rendre vne autre fois si c'est pour sa
gloire; il conuie les Sauvages de faire la
mesme demande en cas que sa veuë leur
pût estre profitable, ils s'assemblent tous
au lieu destiné pour faire leurs prie-
res, ils prennent la sainte Vierge pour
leur Aduocate, le malade sçachant par
cœur l'une des Messes qui se disent en
son honneur, la commença, comme

s'il et
vne
lumi
gemo
men
Dieu
sans
sion
rayo
veux
si par
lieu
ce re
ny de
sieur
plain
ioye
uage

s'il eust voulu dire vne Messe seiche, avec vne grande confiance que le Pere des lumieres luy donneroit quelque soulagement dans son mal. Or soit que le moment de sa guerison fust venu, ou que Dieu voulut exaucer les prieres des enfans en faueur de leur Pere par l'intercession de leur Mere, quoy que s'en soit, vn rayon brillant dessilla tout à coup les yeux de ce pauvre aueugle, & luy rendit si parfaitement l'vsage de la veüe au milieu de la Messe, qu'il n'a ressenteny depuis ce temps-là ny douleur ny incommodité, ny des neiges ny de la fumée, & apres plusieurs mois de souffrances il est reueñu plain de santé en nostre maison, bien ioyeux d'auoir esté quelque temps Sauvage pour l'amour de I E S V S- C H R I S T.

De quelques surprises faites par les Iroquois.

CHAPITRE VII.

I'Aymerois quasi autant este assiegé par des Lutins que par des Iroquois, les vns ne sont gueres plus visibles que les autres, quand ils sont esloignez on les croit à nos portes, & lors qu'ils se iettent sur leur proye on s' imagine qu'ils sont en leur pays. Ceux qui ont habité dans les forests de Richelieu & de Montreal ont esté releuez & renfermez plus estroittement qu'aucun Religieux, ny aucunes Religieuses dans les plus petits Monasteres de la France. Il est vray que ces Croates n'ont point paru cette année à Montreal, on n'auoit pas toutes-fois d'assurance qu'ils en fussent beaucoup esloignez, Pour Richelieu, voicy comme ils s'en sont approchez.

Le 14. Septembre de l'an passé vn soldat traueillant par diuertissement à la portée d'vn mousquet du Fort, en vn petit champ

qu'il dispoſoit pour y planter du bled d'inde, quatre ou cinq Iroquois fortant d'une embuſcade ſe iettent ſur luy ſans luy faire aucun mal. Ce ieune homme ayant mieux mourir par le fer que par le feu, ſe lie ſi fortement à vne ſouche & à quelques racines, que iamais ils ne purent l'en tirer, enragez de voir ſa reſiſtance luy deſchargent ie ne ſçay combien de coups de haches d'armes ſur la teſte, & voyans qu'ils eſtoient découverts du Fort, & qu'on tiroit deſſus eux, ils quittent ce pauvre homme penſant l'auoir maſſacré, luy prenant courage voulut ſ'auancer vers le Fort; mais deux Iroquois l'apperceuant tournerent viſage, luy donnent encor deux grands coups d'eſpée au trauers du corps, & ſi la crainte d'eſtre ſurpris par les François ne les eut ſaiſi, ils luy euroient coupé & enléué la peau de la teſte avec ſa cheuelure qui eſt l'un des grands trophées des Sauvages. On penſoit que cét homme eſtoit mort, le Chirurgien accourut & arreſta ſon ſang fort à propos, ſ'expoſant aux embuſcades des ennemis qui tiroient dedans le bois: la premiere action que fit ce bon ieune homme eſtant remis

parmy les François, ce fut de demander vn Pere pour se confesser, cela fait il fit son testament en faueur des pauures, auxquels il donnoit tout son petit meuble. Or iacoit qu'il eut deux coups à la teste, deux au bras & quatre dans le corps qu'on iugeoit tous mortels, il guerit neantmoins fauorisé de Dieu.

Quelque temps apres cette surprise on entendit dans vne Isle voisine des cris de ioye & d'allegresse redoublez par dix ou douze fois pour marque du nombre des Hurons que les Iroquois auoient pris ou massacrez vn peu plus haut que Richelieu, ceux qui resterent de cette defaite se vindrent refugier vers les François. Il y eut entre autres vn Huron nommé Henry Aonkerati qui nous asseura qu'il s'estoit eschappé des mains & des liens de ses ennemis, & que deux autres fois en cette mesme année Dieu l'auoit conserué dans la deroute de ses gens.

Le septiesme de Nouembre vn ieune homme qui commandoit aux ouriers du Fort, estant sorty seul pour tirer sur quelque gibier quasi à la porte de nos François, fut enuironné des ennemis cachez dans des broffailles, fut mis à

mort

mor
pou
cheu
me
& q
quo
l'aur
on c
resp
mais
beau
dōn
on le
de c
des fa
seu
plus
des
Rom
te ha
me,
saint
char
s'il es
I
estan
me c
fetur

mort tres-mal heureusement. Ils le dépouillerent tout nud & luy enleuerent la chevelure avec la peau de la teste. Comme l'on vit que ce ieune homme tarδοit, & qu'on eut apperceu deux canots Iroquois sur la grande Riuere: on creut qu'ils l'auroient surpris & emmené vif avec eux; on crie, on l'appelle par son nom, point de responce; on tire le canon sur les coureurs: mais en vain, trois iours apres les Corbeaux croaçans à l'entour de son corps dōnerent aduis du lieu où il estoit, on y va, on le trouue estēdu sur la terre, transpercé de coups d'espée, trempé dans son sang, & desia vn petit endommagé du bec des oiseaux: la guerre des Sauvages n'est non plus la guerre des François, que la guerre des Parthes n'estoit point la guerre des Romains. Les Peres qui estoient en cette habitation enterrerent ce pauvre homme, & offrirēt à Dieu plusieurs fois le saint Sacrifice de la Messe, suppleans à la charité qu'auroient eu pour luy ses parens s'il estoit mort en son pays.

Le douzième de Decembre la terre estant couuertē d'vn pied de neige, comme on ne pensoit quasi plus à ces chasseurs d'hommes, & que le froid se faisoit

sentir, sept soldats sortirent pour aller querir du bois de chauffage, ayant chargé leur traifneau & le tirant sur la neige, vne bande de ces Lutins se ietta sur eux à l'improuiste, les plus lestes & les moins embarassez se deprirent du cordage qu'ils auoient enlassé dans leur corps pour traifner leur charge, & se sauuerent à la course dans leur retranchement: Celuy qui estoit le plus fortement lié au traifneau fut attrapé. Ces barbares luy donnerent de grands coups de leurs masses armées d'un fer tranchant, & l'ayant renuersé par terre luy couperent vne partie de la peau de la teste qu'ils emporterent avec le poil, la sentinelle ayant donné aduis, on décharge des fusils sur eux, ce qui les contraignit de se retirer, croyant que ce pauvre homme estoit mort, en effet il n'auoit plus de mouuement: mais comme on eut mis le feu au canon pour le décharger sur les ennemys, il s'éueilla & commença à se traifner, on courre vers luy on le trouue blessé à la teste de 7. ou 8. grands coups de hache d'armes que tout le monde croyoit estre mortels: vous eussiez dit que les yeux n'estoient plus en leur place & le sang qui le trempoit de tout costé

le ro
vne
poil
parle
ses se
mou
cà &
fait p
soin
fut tr
& vn
que
cont
ce re
cloist
petite
deurs
ment
ces pa
don d
plaisir

le rendoit horriblement affreux ; ayant vne partie de la teste decouuerte de son poil & de sa peau , on l'appelle, on luy parle , il n'auoit plus de connoissance tous ses sens estoiet perdus, il n'auoit plus qu'vn mouuement animal qui le faisoit traifner çà & là sans raison , le Chirurgien l'ayant fait porter dans le Fort , en eut vn si bon soin qu'il est maintenant en pleine santé: il fut trois iours sans aucune connoissance, & vn fort long-temps en danger à cause que le crasne estoit enfoncé & que les contusions estoient fort grandes. Depuis ce temps-là les François auoient pour cloistrevne pallissade de pieux d'vne bien petite estenduë ; mais enfin les Ambassadeurs Iroquois arriuant au eommencement de Iuillet , rompirent la closture de ces pauures reclus , qui n'ayant pas tous le don d Oraison ne prenoient pas trop de plaisir en vn si petit monasteré.

De quelques prisonniers Iroquois.

C H A P I T R E V I I I.

LA Relation de l'an passé portoit que les Hurons ayans pris prisonniers trois Iroquois, en auoient donné vn aux Algonquins & mené les deux autres en leur pays. Les Algonquins firent present à Monsieur le Gouverneur de celly qui leur estoit escheu. Il estoit demy mort & demy bruslé : mais le soin qu'on en prit le remit en santé.

Ce Printemps quelques Sauvages en amenerent deux autres, ausquels ils ne firent aucun mal, sçachans bien que les François ne se plaisent point à la cruauté; voicy comme la chose se passa. Sept Algonquins allant à la chasse des Iroquois firent traîner leurs canots sur la glace iusques à Richelieu pour prendre la riuere qui vient du pays des Iroquois, & qui est plutost dégelée que le grand fleuve, estant entrez dans vn grand lac d'où sort cette riuere : ils abordent vne Ile

pour y chercher leur proye ; l'un d'eux estant aux aguets , entend tirer vn coup d'arquebuse , il en donne la nouvelle à ses Camarades , le maistre de ces chasseurs commande qu'on prenne sa refection ; mangeons, dit-il Camarades, pour la dernière fois : car quoy qu'il arriue il faut plutost mourir que de fuyr , ayant bien disné vn nommé Makons s'estant écarté pour decourir l'ennemy , vit deux canots qui sembloient titer droit à eux, ce sont rapporta-il des guerriers , tant mieux , repliqua vn Chrestien nommé Bernard homme de bien & courageux, il ya plus d'honneur de vaincre des gens armez que des courreurs de bestes. Diescaret qui conduisoit cette petite escouade se va mettre iustement où ces deux canots venoient aborder , le premier qui portoit cinq hommes approchant & ne pensant point à cét embuscade se veit salüé de six coups d'arquebuses , qui furent si adroitement deschargez qu'ils renuerserent six hommes , & le septième se sauua à la nage tirant vers l'autre canot qui venoit derrière. Ce canot ayant pris ce fuyart ne perdit point cœur , il se destourne de sa route pour aller aborder l'Isle par vn autre

70 *Relation de la Nouvelle France,*
endroit & combattre à terre ; mais nos
Algonquins leur vont couper chemin
par dedans le bois , ils estoient huit sol-
dats dans ce second batteau bien delibe-
rez de venger la mort de leurs gens ; mais
vn coup d'arquebuse renuerfant l'vn de
ces guerriers, fit aussi renuerfer le canot
dans l'eau , comme ils auoient pied , ils
reprennent courage , ils se presentent
pour aborder la terre , nos Algonquins
leur vont à la rencontre, ils se batent vai-
llamment de part & d'autre ; mais Dieu
donnant l'auantage à nos gens, ils renuer-
ferent quatre Iroquois dans l'eau & les
massacrerent à mesme temps : lès trois au-
tres redoutans les vainqueurs tournerent
visage : mais Bernard poursuuit le plus
grand , & luy donnant vn petit coup d'es-
pee dans les reins , luy crie , *Camatade*
rends-toy , autrement tu es mort. L'au-
tre qui estoit plus ieune fut bien-tost at-
trapé , & le troisieme se sauua : voila com-
me sept hommes en tuerent vnze & en
amenerent deux prisonniers. Le Com-
bat cesse les victorieux vont chercher les
corps morts : ils enléuent la cheuelure de
leurs testes , & puis s'embarquent pour
leur retour. Le plus ieune de ces deux

priso
s'en p
Cam
loix
son
ieur
être
nace
croy
vn p
trois
fant
ter ,
bien
peut
non
trait
on r
ne le
pren
a leu
d'art
nez
me
Sau
bien
nier
Chr

prisonniers estant lié trop estroittement
 s'en plaignit; vn Algonquin luy respondit,
 Camarade, il semble que tu ignore les
 loix de la guerre, il les sçait bien, repart
 son Compagnon, il a veu pleurer plu-
 sieurs de vos gens, pris & brullez dans no-
 stre pays, il ne craint point ny vos me-
 naces ny vos tourmens. L'Algonquin
 croyant qu'il parloit insolemment pour
 vn prisonnier, luy deschargea deux ou
 trois coups: mais le prisonnier ne rabaif-
 sant rien de son courage se mit à chan-
 ter, disant: que ses parens trouueroient
 bien le moyen de vanger sa mort. Il y a
 peut-estre cinquante ans qu'aucun pri-
 sonnier Sauvage n'a esté si doucement
 traité, on ne les battit point dauantage,
 on ne leur arracha point les ongles, on
 ne leur couppa aucun doigt, qui sont les
 premieres caresses que les Sauvages font
 a leurs prisonniers. Vn iour deuant que
 d'arriuer à sainct Ioseph où ils furent ame-
 nez, Dieskaret enuoya vn ieune hom-
 me donner aduis au Pere qui a soin des
 Sauvages de ce lieu, qu'il arriueroit
 bien-tost, & qu'il ameneroit des prison-
 niers à Monsieur le Gouverneur, & aux
 Chrestiens Sauvages ses amis: on les en

tendit plutost qu'on ne les vit, car ils s'en venoient chantans dans leurs canots, chacun accourt sur le bord du grand fleuve, les prisonniers estoient debout dansans à leur mode au bruit des auitons & au son de la voix des vainqueurs. Les cheuelures de ceux qui auoient esté tuez au combat, attachez au bout de certains bastons, voltigeoient en l'air au gré du vent comme des flouettes, approchant de nos riuës il se fit vne salue d'arquebuzades de part & d'autre avec aïsez d'adresse. Iean Baptiste Etinechkaouet les voyât tous prests de mettre pied à terre, fit faire halte, & releuant sa voix adressa ce peu de paroles au Capitaine qui amenoit ces captifs. Nous prenons plaisir de te voir, tu t'es vaillamment comporté, chacun se resioit de ta venue, tu ne pouuois rien apporter de plus agreable à nos yeux que ces dépouilles de nos ennemis dont tu t'es enrichy. Tu sçais bien que nous procedons maintenant d'vne autre façon que nous ne faisons iadis, nous auons tette par terre toutes nos vieilles coutumes: C'est pourquoy nous te receurons en paix sans faire tort aux prisonniers, sans les frapper ny endommager en

quel
ne s
pon
stre
n'off
joüi
fais
des
uelu
Aige
qui
peti
leur
dou
prop
ret l
uoie
uers
don
de l
esc
gnet
desc
dem
faits
not
lang

quelque façon que ce soit. Ce Capitaine se leuant debout en son canot, respondit en peu de mots : Je suis dans vostre pensée, j'ay donné ma parole qu'on n'offenseroit point les prisonniers, resjouissons nous paisiblement, chantons faisons festin, dançons, voilà disoit-il, des sujets d'allegresses, monstrant les chevelures & les prisonniers assis parmy les Algonquins dans leurs canots. Le Pere qui auoit charge des Sauvages fit aussi sa petite harangue, loüant les guerriers de leur courage & les congratulant de leur douceur, leur remonstrant que c'estoit le propre des chiens & des loups de deuorer leur proye : mais que les hommes deuoient estre humains, notamment enuers leurs semblables ; qu'au reste il auoit donné aduis à Monsieur le Gouverneur de leur arriüée, & qu'il auoit enuoyé vne escoliade de soldats pour les bien veingner, & là-dessus les soldats firent vne descharge de leurs armes qui plût grandement aux Sauvages. Ces complimens faits, les prisonniers descendirent des canots, comme ils n'entendoient point la langue Algonquine, ils auoient belle

peur qu'on ne les salüast à l'entrée des Cabanes à grands coups de baston , avec des coups de foyets & de cordes , avec des taillades de cousteaux , avec des tisons ardens selon leur coustume. Il n'y a pas long-temps que les Sauvages venans de la guerre & amenans des prisonniers, les filles & les femmes voyant les canots se iettoient à l'eau toute nuës pour attraper ce qu'elles pourroient des dépoüilles de l'ennemy. Ces insolences sont bannies de la residence de saint Ioseph. Il n'y eut qu'un ieune homme , encor n'estoit-il pas entierement nud , qui se lançant dans la riuere & faisant le plongeon passa sous le canot du Capitaine , lequel pour recompense luy donna l'une des arquebuses qu'il auoit enleué sur les Iroquois, tous les autres ne branlerent point , les prisonniers furent receus paisiblement comme dans leurs maisons. Les ieunes filles vindrent demander congé au Pere de dancer & de se rejoüyr , ce qu'il leur fut aisément accordé ; on planta les estendars , c'est à dire les testes volantes sur les cabanes , & tout le monde fit festin & se resioüit à sa mode.

Le d
auoir
cher q
sur ce
diabol
recon
nouue
elle n'
auoir p
elle luy
carefle
terme
voulan
mangé
sans. P
esse ,
et ces
mais a
qu'à la
es enn
rouue
z la ve
aure
e, fin
nal.
En
ant p

Je diray en passant que ce n'est pas peu auoir gagné sur les Sauvages, d'empescher qu'ils ne deschargeassent leur colere sur ceux qui les traittent avec vne fureur diabolique quand ils les tiennent. Il se rencontra vne vieille à qui la veuë de ces nouveaux hostes faisoit bien mal au cœur: elle n'osa neantmois les toucher sans en auoir permission, s'adressant au Pere, elle luy dit; mon Pere permettez moy de caresser vn petit les prisonniers, c'est vn terme ironique; dont ils se seruent les voulant tourmenter; ils ont tué, bruslé, mangé mon pere, mon mary & mes enfans. Permettez mon Pere que ie les caresse, le Pere luy ayant reparty qu'en effet ces Iroquois l'auoient bien offensée; mais aussi qu'elle auoit fasché Dieu, & qu'à la mesme mesure qu'elle mesureroit ses ennemis Dieu la mesureroit, qu'elle trouueroit le pardon si elle pardonnoit, & la vengeance si elle se vengeoit. Cette pauvre femme ne repartit autre chose, sinon ie ne leur feray donc point de mal.

En ce mesme temps le Pere demandant par rencontre à vne autre femme si

76 *Relation de la Nouvelle France,*
elle aymoit Nostre Seigneur, cette femme
qui est d'un naturel extrêmement vindicatif, & qui autre-fois estoit comme enragée contre les Iroquois, respondit d'un bon accent: l'ayme Dieu plus que ie ne hai les Iroquois: c'est ce seul amour que ie luy porte qui n'empesche de leur faire ressentir les torts qu'ils m'ont faits. Je suis restée seule d'une grosse famille, ie suis pauvre & abandonnée; ils m'ont mis en cet estat, ayant rosty & mangé tous mes parens & tous mes amys, en effet, mon cœur veut hayr ces gens-là, disoit-elle; mais il a plus d'amour pour Dieu qu'il n'a de hayne & d'auersion pour eux. C'est pourquoy ie ne leur veus aucun mal. Reurons s'il vous plaist en discours.

Le second iour apres l'arriuée de ses prisonniers, Monsieur le Gouverneur se transportant à la residence de S. Ioseph bien accompagné, entra dans nostre petite maison, où se trouuerent aussi les vainqueurs, les vaincus & les autres Sauvages. Dieskareth parla en cette sorte; c'est à vous à qui j'adresse ma parole, vous qui n'estes qu'une mesme chose, vous qui n'a

uez qu'un mesme secret, vous qui vous vous parlez à l'oreille : C'est au Capitaine des François, c'est à vous qui depuis trois ans estes deuenus François, c'est à toy Negabamat, c'est à toy Etinechkaouat, à qui j'adresse ma voix, vous n'estes qu'un mesme conseil, escoutez-moy (il nommoit les deux Capitaines qui sont à saint Ioseph) encor que ie n'aye point d'esprit, souffrez que ie vous parle, apres ce preambule il expliqua le dessein qu'il auoit eu allant à la guerre, & le bon rencontre que le Ciel luy auoit fait faire, & pour conclusion il dit: j'ay veu, j'ay tué, j'ay pris, j'ay amené, les voila presents, j'entre dans vos pensées, elles sont bonnes, ie penetre dans vos cœurs, vous qui n'avez qu'une mesme demeure, qui n'avez qu'un mesme aduis, soyez les Dieux de la terre, mettez la paix par tout, donnez le repos à tout le pays; puis mettant la main sur les testes des prisonniers qui estoient liez deuant Monsieur le Gouverneur: les voila tous entiers sans estre offensez, ie vous les liure, disposez-en selon vos pensées.

Bernard se leuant parla en ces termes;

78 *Relation de la Nouvelle France,*
ie confirme tout ce qu'a dit celuy qui
vient de haranguer, & pour prouuer que
sa parole est veritable, & que luy & moy
vous donnons ces prisonniers : ie vay iet-
ter au feu leurs liens & le cousteau qui
les coupera & toute ma colere : disant
cela, il tire vn cousteau coupe les liens,
& iettant tout dans le feu, ie n'ay plus,
dit-il de passion que pour la paix, & ayant
fait leuer debout les prisonniers, les pre-
senta à Monsieur de Montmagny nostre
Gouuerneur : lequel leur fit respondre
par son interprete qu'il honoroit leur
vaillance & leur courage, qu'il les auoit
tousiours aimez, notamment ceux qui
estoient deuenus ses freres & ses parens
par le Baptesme, qu'au reste il ne vouloit
pas que son action de graces pour le pre-
sent qu'ils luy faisoient fut vne parole
toute nuë, qu'il la vouloit reuestir de rob-
bes & armer de poudre & de plomb, par-
lant conformément à leur façon de se-
noncer, & là dessus, il leur fit de beaux
presens. Les Iroquois qui iusqu' alors
auoient gardé le silence incertains du suc-
cez de ce conseil & des harangues qui
n'entendoient pas cōmencerent à chan-

ger de posture & de visage , l'un d'eux, homme grand & bien-fait se presente deuant Monsieur le Gouverneur , s'écriant; voila qui va bien , mon corps est deliuré de la mort , ie suis retiré du feu. Onontio tu m'as donné la vie , ie t'en remercie , ie ne m'oublieray iamais de ce bien-fait, tout mon pays en sera reconnoissant, la terre va estre toute belle, la riuere sera toute calme & toute vnüe , & la paix nous fera tous amys. Je n'ay plus d'ombre deuant mes yeux. Les ames de mes ancestres massacrez par les Alguonquins sont disparuës , ie les ay sous mes pieds. Onontio il faut auoüer que tu es bon & que nous sommes meschans ; mais nostre colere est partie ; ie n'ay plus de vigueur que pour la ioye & pour la paix , & disant cela il se mit à dancier d'une façon vn peu differente de celle de nos Sauvages. Il chantoit, il se remuoit, il estendoit les bras, il les esleuoit en haut comme apostrophant le Ciel, il se mettoit à genoüil, & dançoit en cette posture , leuant les yeux & les bras vers le Ciel , puis se leuant tout à coup prend vne hache, il entre comme en furie , & en se destournant

80 *Relation de la Nouvelle France*,
ietta sa hache au feu , disant : voilà ma
colere à bas , adieu la guerre , ie pose les
armes , ie suis vostre amy pour iamais. S'il
y a dans ces peuples des actions barbares ,
il y a des pensées dignes de l'esprit des
Grecs & des Romains.

La Ceremonie faite , chacun se retira
en son quartier , les prisonniers demeu-
rerent en liberté : en sorte neantmoins
que quelques soldats François les veil-
loient , ce que nos Sauvages mesmes ne
pouuoient supporter , disant , qu'il ne
failloit pas craindre qu'ils se sauassent
& qu'on les tiendroit pour des **●**ltrons
en leur pays , d'auoir eu peur de ceux qui
leurs auoient donné la vie. I'ay souuent
remarqué que les Sauvages naturelle-
ment volages & inconstans sont tres-fer-
uens dans quelques coustumes de leur
pays.

Cecy se passa le dix-huitiesme de May,
bien-tost apres Monsieur le Gouverneur
renuoyant ces Iroquois aux trois riuie-
res , ordonna au sieur de Chanflour d'é-
quiper le prisonnier Iroquois qu'on auoit
tenu tout l'hyuer , & de l'enuoyer en son
pay● porter les nouvelles de ce qui se
passoit

passoit icy, avec ordre de dire aux Capitaines des Iroquois que Onontio se representant de la courtoisie qu'il auoit receu d'eux, lors qu'ils luy ramenerent deux prisonniers François, non seulement il l'auoit retiré de la main des Alguonquins; mais qu'il luy auoit donné la liberté comme il auoit desia fait à vn Sokokiois leur amy & allié, qu'au reste il auoit encor deux prisonniers pleins de santé, & qu'il estoit tout prest de les rendre apres les auoir entendu parler sur ce sujet, que l'occasion d'applanir la terre & de faire vne paix vniuerselle entre toutes les Nations, estoit toute belle, qu'ils en feroient comme bon leur sembleroit. Le Chapitre suiuant nous fera voir le succez de ce voyage.

*Traitté de la paix entre les François,
Iroquois & autres Nations.*

C H A P I T R E X I.

LE cinquième iour de Iuillet, le prisonnier Iroquois mis en liberté & renuoyé en son pays, comme j'ay dit au Chapitre precedent, parut aux trois Riuieres accompagné de deux hommes de consideration parmy ces peuples deleguez pour venir traiter de paix avec Onontio (c'est ainsi qu'ils nôment Monsieur le Gouverneur, & tous les François & tous les Sauvages nos alliez.

Vn ieune homme nomme Guillaume Cousture qui auoit esté pris avec le Pere Isaac Ioques, & qui depuis ce temps-là estoit resté dans le pays des Iroquois les accompagnoit; si-toôt qu'il fut reconnu chacun se ietta à son col, on le regardoit comme vn homme resuscité qui donne de la ioye à tous ceux qui le croyoient mort, ou du moins en danger de passer le reste de ses iours dans vne tres-amere &

tres-barbare captiuité. Ayant mis pied à terre, il nous informa du dessein de ces trois Sauvages, avec lesquels il auoit esté renuoyé, le plus remarquable des trois nommé Kioctiaeton, voyant les François & les Sauvages accourir sur le bord de la riuere, se leua debout sur l'auant de la Chaloupe qui l'auoit amené depuis Richelieu iusques aux trois Riuieres. Il estoit quasi tout cœuvert de Pourcelaine, faisant signe de la main qu'on l'escoutast, ils'écria, mes Freres, j'ay quitté mon pais pour vous venir voir, me voila enfin arriué sur vos terres, on m'a dit à mon depart que ie venois chercher la mort, & que ie ne verrois iamais plus ma patrie; mais ie me suis volontairement exposé pour le bien de la paix : ie viens donc entrer dans les desseins des François, des Hurons & des Algonquins, ie viens pour vous communiquer les pensées de tout mon pays, & cela dit, la Chaloupe tire vn coup de pierrier, & le Fort respond d'vn coup de canon pour marque de réjouissance.

Ces Ambassadeurs auans mis pied à terre, furent conduits en la chambre du

84 *Relation de la Nouvelle France,*
sieur de Chanflour, lequel leur fit fort bon accueil; on leur presenta quelques petits rafraischissemens, & apres auoir mangé & petuné, Kiotfaeton qui portoit tousiours la parole, dit à tous les François qui l'environnoient, ie trouue bien de la douceur dans vos maisons, depuis que i'ay mis le pied dás vostre pays ie n'ay veu que de la resioüissance, ie voy bien que celuy qui est au Ciel veut conclure vne affaire bien importante, les hommes ont des esprits & des pensées trop différentes pour tomber d'accord, c'est le Ciel qui reünira tout. Ce mesme iour on enuoya vn canot à Monsieur le Gouverneur pour l'informer de la venuë de ces nouveaux hostes.

Cependant & eux & les prisonniers qui n'estoient pas encor rendus auoient toute liberté de s'aller promener où ils vouloient. Les Alguonquans & les Montagnais les inuitoient à leur festins, & petit à petit ils s'accoustumoient à conuerser ensemble. Le sieur de Chanflour les ayant bien traittez, certain iour leur dit qu'ils estoient parmy nous comme dans leur pays, qu'il n'y auoit rien à craindre

pour eux, qu'ils estoient dans leur maison. Kioctacon repartit à ce compliment avec vne pointe assez aigüe & assez gentile: Je te prie, dit-il à l'Interprete, de dire à ce Capitaine qui nous parle qu'il vse d'une grande menterie en nostre endroit, du moins est-il asseuré que ce qu'il dit n'est pas veritable: & là-dessus il fit vne petite pause pour laisser former l'estonnement. Puis il adiousta; ce Capitaine me dit que ie suis icy comme dans mon pays, cela est bien esloigné de la verité; car ie ne serois ny honoré ny caressé dans mon pays, & ie voy icy que tout le monde m'honore & me caresse, il dit que ie suis comme dans ma maison; c'est vne espece de menterie; car ie suis mal-traité dans ma maison; & ie fais icy tous les iours bonne chere: ie suis continuellement dans les festins, ie ne suis donc pas icy comme dans mon pays, ny comme dans ma maison; il fit quantité d'autres reparties qui resmoignoient assez qu'il auoit de l'esprit.

Enfin Monsieur le Gouverneur estât arriué de Quebec aux trois Riuieres, apres auoir consideré les Ambassadeurs, leur

86 *Relation de la Nouvelle France,*
donna audience le deuzième Juillet. Cela se fit dans la cour du Fort où l'on fit estendre de grandes voiles contre l'ardeur du Soleil; voicy comme le lieu estoit disposé, d'un costé estoit Monsieur le Gouverneur, accompagné de ses gens, & du Reuerend Pere Vimont Supérieur de la Mission. Les Iroquois estoient assis à ses pieds sur vne grande écorce de prusse, ils auoient tesmoigné deuant l'assemblée qu'ils se vouloient mettre de son costé pour marque de l'affection qu'ils portoient aux François.

A l'opposé estoient les Algonquins, les Montagnais & les Attikamegues, les deux costez estoient fermez de quelques François & de quelques Hurons. Au milieu il y auoit vne grande place vn peu plus longue que large, où les Iroquois firent planter deux perches, & tirer vne corde de l'vn à l'autre pour y pendre & attacher les paroles qu'ils nous deuoient porter, c'est à dire, les presens qu'ils nous vouloient faire, lesquels consistoient en dix-sept colliers de porcelaine, dont vne partie estoit sur leurs corps; l'autre partie estoit renfer-

mée dans vn petit sac placé tout auprès d'eux, tout le monde estant assemblé & chacun ayant pris place, Kiorfaeton qui estoit d'vne haute stature se leua & regardant le Soleil, & puis tournant ses yeux sur toute la Compagnie, il prit vn collier de porcelaine en sa main, commençant sa harangue d'vne voix forte: Onontio preste l'oreille, ie suis la bouche de tout mon pays, tu escoute tous les Iroquois entendant ma parole, mon-cœur n'a rien de mauuais, ie n'ay que de bonnes chansons en bouche, nous auons des tas de chansons de guerre en nostre pays, nous les auons toutes iettées par terre, nous n'auons plus que des chants de resjouissance, & là-dessus il se mit à chanter, ses compatriotes respondirent, ils se pourmenoit dans cette grande place comme dessus vn théâtre, il faisoit mille gestes, il regardoit le Ciel, il enuisageoit le Soleil, il frottoit ses bras comme s'il en eut voulu faire sortir la vigueur qui les anime en guerre, apres auoir bien chanté, il dit que le present qu'il tenoit en main, remercioit Monsieur le Gouverneur de ce qu'il auoit sauué la vie à Tokhrahens-

hieron, le retirant l'Automne passé du feu & de la dent des Alguonquins, mais il se plaignit gentiment de ce qu'on l'auoit renuoyé tout seul dans son pays, si son canot se fut renuersé, si les vents l'eussent fait submerger, s'il eut esté noyé, vous eussiez long temps attendu le retour de ce pauvre homme abyssmé, & vous nous auriez accusez d'yne faute que vous-mesmes auriez faite: Cela dit, il attacha son collier au lieu destiné.

En tirant vn autre il l'attacha au bras de Guillaume Cousture, en disant tout haut, c'est ce Collier qui vous ramene ce prisonnier: je ne luy ay pas voulu dire estant encor dans le pays, va t'en mon Neveu, prends vn Canot & t'en retourne à Quebec, mon esprit n'auoit pas esté en repos, j'auois toujours pensé & repensé à par moy, nes'est-il pas perdu, en verité je n'auois pas eu d'esprit si i'eusse procedé en cette sorte. Celuy que vous auez renuoyé a eu toutes les peines du monde en son voyage, il commença à les exprimer; mais si pathetiquement qu'il n'y a tabarin en France si naïf que ce Barbare. Il prenoit vn baston, le mettoit sur

fa teste comme vn paquet, puis le portoit d'vn bout de la place à l'autre, representant ce qu'auoit fait ce prisonnier dans les faultz & dans le courant d'eau, ausquels estant arriué, il auoit transporté son bagage piece à piece, il alloit & reuenoit representant les voyages, les tours & retours du prisonnier, il cherchoit contre vne pierre, il reculoit plus qu'il n'auancoit dans son canot, ne le pouuant soutenir seul contre les courans d'eau, il perdoit courage, & puis reprenoit ses forces, bref, ie n'ay rien veu de mieux exprimé que cette action, encor (disoit-il) si vous l'eussiez aidé à passer les faultz & les mauuais chemins, & puis en vous arrestant & petunant si vous l'eussiez regardé de loin vous nous auriez consolé, mais ie ne scay où estoit vostre pensée, de renuoyer ainsi vn homme tout seul dans tant de dangers, ie n'ay pas fait le mesme: Allons mon nepueu, dit-il, à celuy que vous voyez deuant vos yeux, suis-moy, ie te veux rendre dans ton pays au peril de ma vie, voila ce que disoit le second collier qu'il attacha aupres de l'autre.

La troisieme tesmoignoit qu'ils auoient

90 *Relation de la Nouvelle France,*
adiouste quelque chose du leur, aux pre-
sens que Monsieur le Gouverneur auoit
donné au captif, qu'il auoit renuoyé en
leur pays, & que ces presens auoient
esté distribuez aux Nations qui leur sont
alliées pour arrester leurs haches pour
faire tomber des mains de ceux qui s'em-
barquoient pour venir à la guerre, leurs
armes & leurs aurons. Il nomma toutes
ces Nations.

Le 4. présent estoit pour nous assurez
que la pensée de leurs gens tuez en guerre
ne les touchoit plus, qu'ils mettoient leurs
armes sous leurs pieds. J'ay passé, disoit-
il, auprès du lieu où les Algonquins nous
ont massacrez ce Printemps. J'ay veu la
placé du combat où ils ont puny les deux
prisonniers qui sont icy, j'ay passé viste, ie
n'ay point voulu voir le sang respandu de
mes gens, leurs corps sont encor sur la
placé, j'ay destourné mes yeux de peur
d'irriter ma colere, puis frappant la ter-
re & prestant l'oreille, j'ay ouï la voix de
mes Ancestres massacrez par les Algon-
quins, lesquels voyans que mon cœur
estoit capable de se venger, m'ont crié
d'une voix amoureuse, mon petit fils

mon petit fils, soyez bon, n'entrez point en fureur, ne pensez plus à moy: car il n'y a plus de moyen de nous retirer de la mort, pensez aux viuans, cela est d'importance, retirez ceux qui viuent encor du glaiue & du feu qui les poursuit, vn homme viuant vaut mieux que plusieurs trespassés; ayant ouï ces voix, j'ay passé outre & m'en suis venu à vous pour deliurer ceux que vous tenez encor.

Le cinquiesme fut donné pour nettoyer la riuere, pour chasser les cahots ennemys qui pourroient troubler la nauigation. Il faisoit mille gestes comme s'il eust amassé les vagues, & donnoit vn calme depuis Quebec iusques au pays des Iroquois.

Le sixième pour applanir les saults & les cheutes d'eau où les grands courrans qui se treuent sur les riuieres sur lesquels il faut nauiger pour aller en leur pays. J'ay pensé perir, disoit-il, dans des bouillons d'eau, voila pour les appaiser, & avec ses mains & ses bras il enrissoit & arrestoit les torrens.

Le septième estoit pour donner vne grande bonace au grand Lac de Saint

92 *Relation de la Nouvelle France,*
Louys, qu'il faut trauffer; voilà, disoit-il, pour le rendre vny comme vne glace, pour appaiser les vents & temperer la colere des eaux, & puis ayant par ses gestes rendu le chemin favorable, il attacha vn collier de porcelaine au bras d'un François, & le tira tout droit au trauers de la place pour marque que nos canots iroient fans peine en leur pays.

Le huitième faisoit tout le chemin qu'il faut faire par terre, vous eussiez dit qu'il abbattoit des arbres, qu'il couppoit des branches, qu'il repouffoit des bois, qu'il mettoit de la terre es lieux plus profonds. Voila, disoit-il, le chemin tout net, tout pety, tout droit, il se baissoit vers la terre, regardant s'il n'y auoit plus d'épines, ou de bois, s'il n'y auoit point de bute qu'on pût heurter en marchant. C'en est fait, on verra la fumee de nos bourgades depuis Quebec iusques au fonds de nostre pays, tous les obstacles sont ostez.

Le neuvième estoit pour nous enseigner que nous trouuerions du feu tout prest dans leurs maisons, que nous n'aurions pas la peine d'aller querir du bois, que

nous en trouuerions de tout fait , & que ce feu ne s'esteindroit iamais ny iour ny nuit , que nous en verrions la clarté iufques dans nos foyers.

Le dixième fut donné pour nous lier tous ensemble tres-estroitement , il prit vn François enlaça son bras dans le sien , & vn Alguonquin de l'autre , & s'estant ainsi lié avec eux , voila le noeud qui nous attache inseparablement , rien ne nous pourra des-vnir. Ce colier estoit extraordinairement beau , quand la foudre tomberoit sur nous elle ne pourroit nous separer , car si elle coupe ce bras qui vous attache à nous , nous nous saisirons incontinent par l'autre , & là-dessus il se retournoit & saisissoit le François & l'Alguonquin par leur deux autres bras , les tenant si ferme qu'il paroissoit ne vouloir iamais quitter.

L'vnzième inuitoit à manger avec eux. Nostre pays est remply de poisson , de venaison , de chasse , tout y est plein de cerfs , d'Elans , de castors , quittez , disoit-il , quittez ces puans pourceaux qui courent icy parmy vos habitations , qui ne mangent que des saletez , & venez manger de bonnes viandes avec nous , le chemin est frayé ,

94 *Relation de la Nouvelle France*,
il n'y a plus de danger, il faisoit les gestes
conformement à son discours.

Il esleua le douzième collier pour dis-
siper tous les nuages de l'air, afin qu'on
vist tout à découuert que nos cœurs & les
leurs ne fussent point cachez, que le So-
leil & la verité donnassent iour par tout.

Le treizième fut pour faire ressouvenir
les Hurons de leur bonne volonté; il ya
cinq iours, disoit-il, c'est à dire cinq an-
nées, que vous auiez vn sac remply de
pot de layne & d'autres presens tous prepa-
rez pour venir chercher la paix, qui vous a
destourné de cette pensée? Ce sac se ren-
uersera, les presens tomberont ils se casse-
ront, ils se dissiperont & vous perdrez cou-
rage.

Le quatorzième fut pour presser les Hu-
rons qu'ils se hastassent de parler, qu'ils ne
fussent point honteux comme des fem-
mes, & que prenans resolution d'aller aux
Iroquois, qu'ils passassent par le pays des
Algonquins & des François.

Le quinzième fut pour témoigner qu'ils
auoient tousiours eu enuie de ramener le
Pere le Ioques & le P. Bressani, que c'e-
stoit leur pensée, que le P. le Ioques leur
fut dérobé, & qu'ils auoient donné le P.

Bress
uoit
rame
peut
noyé
mou
mas
stez
mai
ne N
Le
nou
paré
m'or
ce q
mes
L
pais
les n
ches
Fran
sonn
sion
mes
tous
retir
rage
tion

Bressani aux Holandois , pour ce qu'il l'a-
uoit desiré , s'il eust eu patience ie l'aurois
ramené , que sçay-je maintenant où il est
peut-estre est-il mort , peut estre est-il
noyé , nostre dessein n'estoit pas de le faire
mourir. Si François Marguerie & Tho-
mas Godefroy , adjoustoit-il , fussent re-
stez en nostre pays , ils seroient mariez
maintenant , & nous ne serions plus qu'une
Nation , & moy ie ferois des vostres,
Le P. le Ioques entendant ce discours,
nous dit en souffriant, le bucher estoit pré-
paré si Dieu ne m'eut sauué, cent fois ils
m'ont osté la vie , ce bon homme dit tout
ce qu'il veut , le P. Bressani nous dit le
mesme à son retour.

Le seizième fut pour les recevoir en ce
pais icy quand ils y viendroient , & pour
les mettre à couuert pour arrester les ha-
ches des Alguonquins & les canots des
François; quand nous ramenâmes vos pri-
sonniers il y a quelques années, nous pen-
sions estre de vos amys , & nous entendis-
mes des arquebuses & des canons siffler de
tous costez : cela nous fit peur , nous nous
retirasmes, & comme nous auons du cou-
rage pour la guerre , nous prîmes resolu-
tion d'en donner des preuues pour le Prin-

69 *Relation de la Nouvelle France* ;
temps suiuant; nous parusmes sur vos terres, & prîmes le P. le Ioques avec des Hurons.

Le dix-septième present estoit le collier propre que Honatteuiate portoit en son pays. Ce ieune homme estoit l'vn des deux prisonniers derniers, sa mere qui estoit tante du P. Ioques au pays des Iroquois, enuoya son collier pour celuy qui auoit donné la vie à son fils, cette bonne femme apperceuant que le bon Pere qu'elle appelloit son Neveu estoit en ce pays-cy, en fut fort resioüye & son fils encore plus; car il parut tousiours triste iusques à tant que le P. Ioques fut descendu de Montreal, alors il commença à respirer & à se monstrer gaillard.

Après que ce grand Iroquois eut dit tout ce que dessus, il adjousta, ie m'en vay passer le reste de l'esté en mon pays en jeux, en dances, en réioüissance pour le bien de la paix: mais j'ay peur que pendant que nous danserons les Hurons ne nous viennent pincer & importuner. Voilà ce qui se passa en cette assemblée, chacun auoüa que cét homme estoit pathetique & eloquent, ie n'ay recueilly que quelques pieces comme decousües tirées
de la

bouche de l'interprete, qui ne parloit qu'a bastons rompus, & non dans la suite que gardoit ce Barbare.

Il entonna quelque chansons entre ses presens, il dança par resioüissance, bref, il se monstra fort bon Acteur, pour vn homme qui n'a d'autre estude que ce que la nature luy a appris sans regle & sans preceptes. La conclusion fut que les Iroquois, les François, les Alguonquins, les Hurons, les Montaignets, & les Attikamegues danceroient tous, & se resioüyroient avec beaucoup d'allegresse.

Le lendemain Monsieur le Gouverneur fit festin à tous ceux de ces Nations qui se trouuerent aux trois riuieres, pour les exhorter tous ensemble & de bannir toutes les deffiances qui les pourroient diuiser. Les Iroquois tesmoignerent toute sorte de satisfaction, ils chanterent & dancèrent selon leur coustume, & Kioisfaeton recōmanda fort aux Alguonquins & aux Hurons d'obeyr à Onontio, & de suivre les intentions & les pensées des François.

Le quatorzième du mesme mois Monsieur le Gouverneur respondit aux presens des Iroquois, par quatorze presens qui auoient tous leurs significations, &

qui portoient leurs parolles, Les Iroquois les accepterent tous avec de grands témoignages de satisfaction qu'ils faisoient paroître par trois grands cris, poussez à mesme temps du fond de leur estomach à chaque parolle ou à chaque present qui leur estoit fait. Ainsi fut concludë la paix avec eux à condition qu'ils ne feroient aucun acte d'hostilité avec les Hurons, ou enuers les autres Nations nos alliées, iusques à ce que les principaux de ces Nations qui n'estoient pas presens eussent agy avec eux.

Cette affaire estant heureusement concludë, Pieskaret se leuant fit vn present de quelque pelterie à ces Ambassadeurs, s'écriant que c'estoit vne pierre ou vne tombe qu'il mettoit dessus la fosse de ceux qui estoient morts au dernier combat, afin qu'on ne remuast plus leurs os, & qu'on perdit la memoire de ce qui leur estoit arriué sans plus iamais penser à la vengeance.

Noël Negabmat se leua en fuite, il mit au milieu de la place cinq grandes peaux d'Elans, voila dit-il aux Iroquois, dequoy vous armer les pieds & les iambes, de peur que vous ne vous blessiez au retour, s'il restoit encore quelque pierre au chemia

q
c
d
&
re
fa
ge
m
le
se
co
ain
he

vn
ne
lé,
Fra
ger
pei
l'au
pas
boi
cos
voy
des
mid
fait

que vous auez applaný. Il en presenta encore cinq autres pour enseuelir les corps de ceux que le combat auoit fait mourir, & pour appaiser la douleur de leurs parens & amys qui ne les pourroient souffrir sans sepulture, qu'au reste que luy & ses gens qui sont à Sillery n'ayant qu'vn meisme cœur avec leur frere aigné Monsieur le Gouverneur, ils ne faisoient qu'vn presentauec le sien. Finalement on tira trois coups de canon pour chasser le mauuais air de la guerre, & se resioüyr du bonheur de la paix.

Quelque temps apres cette assemblée vn Huron mal bastý abordant le Capitaine Iroquois, qui auoit tousiours agy & parlé, luy voulut ietter quelque deffiance des François; mais ce Capitaine luy repartit gentiment en ces termes: I'ay la face peinte & barboüillée d'vn costé, & de l'autre costé ie l'ay route nette, ie ne voy pas bien clair du costé que ie suis barboüillé, de l'autre i'ay la veüe bonne, le costé peint est le costé des Hurons, ie n'y voy quasi goutte, le costé net est le costé des François; i'y voy clair comme en plein midy, cela dit il se teut, & cét esprit mal-fait demeura confus.

Sur le soir le R. P. Vimont Superieur de la Mission , ayant fait venir les Iroquois dans nostre maison , leur fit quelques petits presents , leur donna du petun ou tabac , & à chacun vn beau calumet ou vne pippe pour le prendre. Kiotfaeton luy fit vn remerciement plein d'esprit, quand ie suis party de mon pays i'ay abandonné ma vie , ie me suis exposé à la mort, si bien que ie vous suis redevable de ce que ie suis encor vivant. Je vous remercie de ce que ie voy encore le Soleil , ie vous remercie de ce que vous m'avez bien receu , ie vous remercie de ce que vous m'avez bien traitté , ie vous remercie de toutes les bonnes conclusions que vous avez prises , toutes vos paroles nous sont extremement agreables , ie vous remercie de vos presens , vous nous avez couuers depuis les pieds iusques à la teste , il ne nous restoit plus que la bouche de libre, & vous l'avez remply d'vn beau calumet, & resioüye de la faueur d'vne herbe qui nous est tres-douce , ie vous dis donc adieu, non pour long-temps ; car vous aurez bien-tost de nos nouvelles : quand nous ferions naufrage dans les eaux, quand nous serions bien submergez , ie

ne
qu
de
qu
qu
vn
no
tro
leu
tar
car
me
pe
fes
au
sur
fre
rap
pay
Go
gra
rep
ne
por
neu
Me

ne croy pas que les Elemens ne rendissent quelque témoignage à nos compatriotes de vos bien-faits : & ie m'asseure que quelque bon genie nous a deuancé , & que nos compatriotes ressentent desia vn auant-goust des bonnes nouuelles que nous leur allons porter.

Le Samedi quinziesme ils partirent des trois Riuieres, Monsieur le Gouverneur leur donna deux ieunes garçons François, tant pour les aider à reconduire leurs canots , & leurs presens que pour tesmoigner la confiance qu'il auoit en ces peuples.

Le Capitaine Kiotfacton voyant tous ses gens embarquez esseua sa voix, & dit aux François & aux Sauvages qui estoient sur les riuies du grand fleue. Adieu mes freres, ie suis de vos parens, ie m'en vay rapporter de bonnes nouuelles en nostre pays, puis se retournant vers Monsieur le Gouverneur, Onontio ton nom sera grand par toute la terre, ie ne pensois pas reporter ma teste que i'auois hazardée, ie ne pensois pas qu'elle deust resortir de vos portes, & ie m'en retourne chargé d'honneur, de presens, & de bien-veillance. Mes freres parlant aux Sauvages; obeyf-

102 *Relation de la Nouvelle France,*
sez à Onontio & aux François, ils ont le
cœur & les pensées fort bonnes, tenez-
vous bien vnys avec eux & vous accom-
modez à leurs façons de faire, vous aurez
bien-tost de nos nouvelles. Les Sauvages
respondirent par vne gentile salue d'ar-
quebusades, & le Fort tira vn coup de ca-
non, ainsi se termina leur Ambassade.
Dieu fasse reüssir le tout pour sa plus gran-
de gloire.

Suite du traité de la Paix.

CHAPITRE X.

IL estoit necessaire pour conclure &
pour affermer la paix dans ce nouveau
monde que les deputez des Iroquois, les
deputez des Hurons & les principaux Ca-
pitaines de trois ou quatre peuples Al-
guonquins se trouuassent tous ensemble,
en vn mesme endroit avec Monsieur le
Gouverneur, & que toutes ces Nations
qui parlent de trois ou quatre langues dif-
ferentes qui ont des humeurs si esloignez
les vns des autres, & qui depuis tant d'an-

nées, se mangent, se deuorent & se brus-
lent comme des enragez, fissent vne
action de tres-grande sagesse, & que tant
de barbares inhumains trouuassent de la
douceur pour s'accorder, bref, il falloit
pour mettre tout dans l'assurance que les
vns allassent visiter les autres dans leur
propre pays, tout cela sembloit impossi-
ble à l'industrie humaine : mais quand
Dieu se mesle d'une affaire il ne peut man-
quer de conduite. Les ames saintes & es-
purées qui soustiennent ces pauures peu-
ples par leurs prieres & par leurs vœux ont
faits ce grand ouirage. Iamais toutes ces
Nations qui ont de coustume de nous ve-
nir voir tous les ans, n'estoient descen-
dus si tard, & si elles fussent arriuées plu-
tost elles n'auroient pû remonter les Am-
bassadeurs Iroquois qui tenoient le noëud
de l'affaire entre les mains n'y estans pas.
Nous estions tous les iours dans l'attente,
philosophans de loin sur les sujets qui
pouuoient causer vn retardement si ex-
traordinaire. Il n'estoit descendu pas vn
seul canot, ny des Algonquins, ny des
Nipisiniens, ny des Hurons pour nous
donner quelque connoissance de ce qui
se passoit en ce pays plus haut, chacun en

parloit selon son genie & conformement à son inclination. Les vns disoient que tous les François qui estoient montez au pays des Hurons avec nos Peres estoient massacrez, que le Demon auoit parlé à quelques Sauvages, & par consequent qu'il ne falloit plus attendre de nouvelles de ces contrées-là, d'autres plus enclins à prendre de bonnes pensées coniecturoient que ces peuples deuoient venir en grand nombre, & qu'il falloit beaucoup de temps pour les assembler. Cependant la saison se passoit, & nos doutes se vouloient changer en desespoir, quand tout à coup on vit parestre sur le fleuve de sainct Laurens soixante canots de Hurons chargez de François & de Sauvages & de pelteries. Le Pere Hierosme Lallemant attendu & souhaitté depuis vne année toute entiere, & dauantage estoit dans cette belle Compagnie, qui resioüynt infiniment tous ceux qui souhaittent le bon-heur du pays, & le salut de ces peuples. Les soldats François que la Reyne auoit enuoyez l'année passée retournoient en bonne santé, plus chargez de vertu & de connoissance des veritez Chrestiennes qu'ils n'en auoient embar-

quez au sortir de la France. Les principaux Capitaines des Hurons ramenoient l'un des deux Iroquois qu'ils auoient pris prisonniers l'année d'auarauant aupres de Richelieu, avec dessein de le presenter à Monsieur le Gouverneur, comme ils ont fait, ainsi que nous allons voir. Ces Capitaines auoient ordre de tout leur pays de traiter plainement de la paix, & de fuire les pensées d'Onontio. A mesme temps les Alguonquins des Nations plus hautes arriuerent; mais si à propos qu'on eut dit que quelque puissance superieure eut enuoyé des ouuriers pour les faire paroistre à point nommé. Tout cecy se passoit aux trois Riuieres, où ils ne manquoit plus que les Iroquois qui auoient donné parole de se trouuer dans peu de temps, s'ils eussent retardé quelques iours ce grand nombre de Sauvages, Attikamegues, Montagnais, Alguonquins de l'Isle de la Nation d'Iroquet, & autres Hurons se fussent bien-tost defilez & dispersés sans esperance de les pouuoir r'aller de long-temps. Mais Dieu prenoit plaisir de les faire venir tous les vns apres les autres au moment le plus à propos qu'on eut pû choisir. Les Montagnais s'y

trouuerent sur la fin du mois d'Aouſt, quelques Algonquins y arriuerent quelque temps apres. Les Hurons y aborderent le dixième Septembre, les Sauuages de l'Isle & d'autres nations y descendirent deux ou trois iours auparauant. Monsieur le Gouverneur y monta le douzième du mesme mois, on n'attendoit plus que les deputez des Iroquois. Enfin le quinzième il parut vn canot qui portoit cinq hommes de cette Nation, lesquels nous asseurerent que les presens d'Onontio auoient esté portez en leur pays pour la confirmation de la paix, & qu'en peu de iours on verroit quelques Ambassadeurs deleguez pour luy porter cette parole. En effet le dix-septième du mesme mois nous en vîmes quatre, l'vn desquels haranguant sur le bord du fleuue selon leur coustume, donna bien de la ioye à tous les François, & à plus de quatre cent Sauuages de diuerses nations qui se trouuerent pour lors aux trois Riuieres. Monsieur le Gouverneur les ayant apperceus de loin enuoyant au deuant vne escouade de soldats pour empescher le desordre, les soldats s'estans mis en haye les Iroquois passerent au trauers sans estre oppressez d'vn grand nom-

bre
 tou
 ste e
 ma
 Cha
 reit
 por
 suffi
 faisa
 tern
 Le
 ie m
 quir
 qui
 stre
 fait
 avec
 quoi
 dire
 huit
 ne au
 Le
 voix
 par t
 le pa
 & les
 qu'il
 long

est, el- e- ges ent eur du les me m- eu- ent ma- ver- uez et le vis- sur me, tois, e di- lors uet- uoya pour stans tra- nom-
bre de personnes qui les regardoient de tous costez , apres s'estre rafraischis le reste de la iournée on tint conseil le lendemain en la façon que ie l'ay marqué au Chapitre precedent. Il n'ay que faire de reiterer si souuent que les paroles d'importance en ce pays-cy sont des presens, suffit de dire que celuy qui harangue ne faisant point de presens , parle en ces termes.

Le n'ay point de voix, ne m'escoutez pas ie ne parle point, ie n'ay en main qu'un auron pour vous ramener vn François, qui a dans sa bouche la parole de tout nostre pays. Il parloit du François dont i'ay fait mention cy-dessus, qui auoit esté pris avec le Pere le Ioques , auquel les Iroquois auoient confié leurs presens, c'est à dire leurs parolles. Ce François tira dix-huit presens tous composez de porcelaine auxquels il donna cette explication.

Le premier disoit qu'Onontio auoit vne voix de tonnerre , qu'il se faisoit entendre par tout, & qu'au bruit de sa parole tout le pays des Iroquois auoit ietté les armes & les haches, mais si loin au delà du Ciel, qu'il n'y auoit plus de bras au monde assez longs pour les retirer de là.

Le second disoit que les armes estans hors de la veüe des hommes qu'il se falloit visiter sans crainte iouïssans de la douceur de la paix.

Au troisiéme present, voilà dit-il, representans les Iroquois, vne natte ou vn lit pour vous coucher mollement quand vous viendrez en nostre pays; car estans freres nous serions confus si nous ne vous traittions pas selon vos merites.

Au 4. ce n'est pas assez d'auoir vn bon lit, les nuits sont froides, voila dequoy allumer vn bon feu & vous tenir chaudement, marqué en passant que les Sauuages couchent ordinairement près du feu.

Au sixième, que seruiroit-il d'auoir vn bon lit, & d'estre dessus couchez chaudement si vous n'estiez bien nourris; ce present vous assure qu'on vous fera festin, & que vous trouuerez le pot au feu à vostre arriüée, il parloit toujours aux François.

Au sixième, voila vn peu d'onguent pour guerir les blessures que les François se font faits aux pieds, allans dans leurs pays heurtans contre des pierres ou contre des racines qu'on y rencontre assez souuent.

Au 7. il dit que depuis le lieu où on quitte l'eau pour prendre terre, il y auoit bien trente lieues de chemin iusques en leurs bourgades, & qu'il falloit porter tout le bagage à pied, que les François ayans eu de la peine, ce present adoucissoit vn petit leurs espauls déchirées par la pesanteur des paquets.

Au 8. voila pour donner assurance aux François que s'ils se veulent aller en leurs pays qu'ils y trouueront des femmes comme estans leurs amis & alliez.

Au 9. comme les Algonquins auoient dit au premier voyage des Iroquois, que les principaux de leur Nation estant absens ils ne pouuoient donner aucune parole assurée. Ce present fut fait afin qu'ils parlassent tous, & qu'ils ne s'excusassent point les vns sur les autres; mais qu'ils declarassent nettement leurs presens.

Au 10. voila dit celuy qui les expliquoit pour faire parler les Hurons, & pour tirer leurs sentimens du fond de leurs cœurs.

L'onzième present disoit que les principaux Iroquois ne faisoient rien que peruer en leurs pays, qu'ils auoient tousiours le calumet en la bouche. Ils vouloient dire qu'ils attendoient la parole des Al-

110 *Relation de la Nouvelle France,*
Algonquins & des Hurons.

Au 12. ils disoient que les ames de leurs parens tuez en guerre s'estoient si profondement retirez dans le centre de la terre, que jamais plus ils n'y pourroient penser, c'est à dire qu'ils auoient effacé la vengeance de leur cœur.

Au 13. ils ont obei à la voix de Monsieur le Gouverneur qui auoit ordonné qu'on suspendist les armes & qu'on cachast les haches, c'est pourquoy ils ont passé tout l'esté en dances & en festins sans penser à la guerre.

Au 14. Ils veulent sçauoir au plustost s'ils continueront leurs dances, & par conséquent ils desirerent que les Algonquins & les Hurons se hastent de parler, c'est à dire de porter des presens en leur pays s'ils veulent la paix.

Le 15. estoit pour adoucir les fatigues des François qui auoient esté en leur pays, lesquels faisans diligence de rapporter à Onontio des nouuelles des Iroquois, auoient pris beaucoup de peine.

Le 16. prioi Onontio de faire retourner dans le pays des Iroquois vne femme de leur pays, qui auoit esté prise en guerre par les Algonquins, & donnée aux

François. Cette femme fut menée en France il y a quelques années ; & apres auoir esté instruite & baptisée ; elle est morte au Couuent des Carmelites de Paris , avec de grandes marques de son salut ; comme il a esté remarqué *és Relations precedentes.*

Le 17. prioit Onontio de sonder les Hurons & les Alguonquins ; & de dire nettement qu'elle estoit leur pensée touchant la paix ou la guerre.

Le 18. estoit vn excuse de ce qu'ils n'auoient pas ramené vn petit François qu'ils tiennent ençor en leur pays. Il n'est point captif, disoit-il, il reuiendra avec ceux qui porteront la parole des Alguonquins & des Hurons.

Ces presens faits, le plus remarquable des Iroquois se leua, & tirant de son sac quelques presens de porcelaine, parla en ces termes.

Au premier present qu'il tenoit en la main, & qu'il monstroit à toute l'assemblée, se promenant par la place, dit que son pays estoit plein de Hurons & de femmes Alguonquines (car pour les hommes Alguonquins ils ne leur donnoient iamais la vie) qu'au reste ces hommes & ces

femmes estoient assis sur des busches ou des pieds de bois hors de leurs bourgades, c'est à dire, qu'ils n'estoient point reuenus & qu'ils estoient tous prests de retourner en leur pays, ainsi que le bois sec qui n'a point de racines sur lequel ils sont assis, peut estre facilement transporté.

Au 2. present il dit que la petite Huronne appelée Therese, qui auoit esté prise sortant du Seminaire des Ursulines comme on la ramenoit en son pays estoit toute prestée d'estre deliurée, & que si les Hurons entroient dans la paix, qu'elle s'en retourneroit avec eux si elle vouloit, sinon qu'ils la retiendroient comme un enfant nourrie de la main des François, pour preparer leur manger quand ils iroient en leur pays.

Le 3. portoit que tous les presens que M^r le Gouverneur auoit fait aux premiers Ambassadeurs auoient esté portez selon son ordre à toutes les Nations qui leur sont alliées. Il les nomma toutes.

Au 4. Il dit qu'Onontio auoit enfanté Ononjere, c'est vne bourgade qui leur est alliée, mais qu'estât encor enfât il n'auoit pu parler, que si M. le Gouverneur en auoit soin il deuiendroit grâd & qu'il parleroit.

Il vouloit

Il vo
bour
d'im
pou
l'Hi
prit
& v
liez
ce,
char
de l
A
nom
stic
Ces
con
rens
Fra
mes
l'H
nou
por
tu r
le d
qui
Cer
té d
gie

Il vouloit dire, que le present fait à cette bourgade estoit petit pour traiter vne paix d'importance, & qu'il le falloit aggrandir pour auoir leur parole. Ce discours finy, l'Hiroquois se mit à chanter & à danser, il prit vn François d'vn costé, vn Algonquin & vn Huron de l'autre, & se tenant tous liez avec les bras, ils dansoient à la cadence, & chantoient d'vne voix forte vne chanson de paix, qu'ils pouissoient du fond de leur estomach.

Après cette danse vn Capitaine Huron, nommé Iean Baptiste Atironta, bon Chrestien, se leua & harangua fort & ferme. C'en est fait, dit-il, nous sommes freres, la conclusion est prise, nous voila tous parens, Hiroquois, Hurons, Algonquins & François, nous ne sommes plus qu'vne mesme chose. Ne trahy personne, dit-il à l'Hiroquois, pour nous autres sçachez que nous auons le cœur droit. Il s'entend, respondit l'Hiroquois, ta parole est bonne, tu me trouueras veritable. Et puis esleuant le dernier present il s'escria, tout le pais qui nous separe est remply d'Ours, de Cerfs, d'Elans de Castors, & de quantité d'autres bestes, pour moy ie suis auueugle, ie chasse à l'auenture, quand i'ay rüé

vn Castor, ie pense auoir fait vne grande prise: mais vous parlant des Algonquins, qui auez des yeux clair-voyans, vous ne faites que lancer l'espée & voila la beste à bas. Ce present vous inuite à la chasse, nous joiurons de vostre industrie, nous ferons rostir les animaux dans vne mesme broche, & nous mangerons d'vn costé, & vous de l'autre.

Vn Algonquin repartit à cela: Ie ne puis plus parler, mon cœur a trop de joye, i'ay de grandes oreilles, & tant de bons discours y entrans à la foule me noyent de plaisir. Il est vray que ie ne suis qu'vn enfant, cét Onontio qui a les grandes paroles en bouche, c'est luy qui fait la terre, & qui resioiuit tous les hommes.

Pour conclusion de ce conseil Monsieur le Gouverneur fit remercier ces trois Nations des bonnes paroles qu'elles auoient données, les exhortans de tenir ferme dans leurs desseins, & les assurant qu'il leur seroit tousiours amy & parent fidel.

*De la dernière assemblée tenue pour
la paix.*

CHAPITRE XI.

LE vingtième du mesme mois de Septembre, fut tenue la dernière assemblée entre les François, les Algonquins qui comprennent plusieurs petites Nations, les Hurons & les Hiroquois. Voicy en peu de mots tout ce qui s'y passa de plus remarquable.

Monsieur le Cheualier de Montmagny ayant receu tous les presens dont il est fait mention au Chapitre precedent, les fit distribuer en trois parts, s'accommodant aux coustumes de ces peuples. Et apres auoir fait parler ses Truchemens, il en offrit vne partie aux Hurons, vne autre partie aux Algonquins, & la troisiéme fut pour les François. Nottez en passant qu'il falloit parler en quatre sorte de langues, en François, en Huron, en Algonquin, & en Hiroquois. On trouue icy des Interpretes de toutes ces langues. Ces presens faits Mon-

La Relation de la Nouvelle France,

seur le Gouverneur en fit deux autres aux Hiroquois, l'un pour essuyer les larmes des parens de la femme Hiroquoise qu'ils auoient demandé, & qui estoit morte en France; l'autre pour reposer ses os en son pais, ou pour la faire reuiure, faisant porter son nom à quelque autre femme. De plus il en fit encore deux autres aux Hurons & aux Algonquins, pour les inuiter de dire librement leurs pensées sur le dessein de la paix: car c'estoit luy, à proprement parler qui en estoit l'auteur, & qui la procuroit à ces peuples.

A cette parole vn Capitaine Huron s'éleua & dit, qu'au parauant que de respondre à la voix d'Onontio, il luy vouloit faire present de la part de tout son pais d'un Hiroquois prisonnier qu'il auoit tesmoigné desirer dès l'année precedente: il prend donc ce prisonnier d'une main, & de l'autre il tenoit vne branche de Porcelaine en baston, & passant au trauers de la place met ce pauvre Hiroquois au pied de Monsieur le Gouverneur, avec cette Porcelaine qui representoit son lien, marque de sa captiuité.

Monsieur le Gouverneur ayant agréé ce prisonnier, le fit conduire aussi-tost avec

son lien de Porcelaine au quartier ou estoient assis les Hiroquois, luy donnant la liberté, & le remettât entre les mains de ses Compatriotes. Ce ieune soldat fit assez paroistre à sa mine qu'il prenoit grand plaisir de se voir doucement conduit vers son Capitaine, apres auoir eschappé le feu & la dent de ses ennemis, qui deuiennent ses amis.

Cette ceremonie faite, le Capitaine Huron respondit à la sommation de Monsieur le Gouverneur par quatorze presens qu'il fit aux Hiroquois, dont voicy l'explication. Ces presens estoient composez de peaux de Castors, & de Porcelaine.

Au premier, voila, dit-il, le lien du prisonnier qui s'eschappa de nos mains, l'Automne passé. Vous sçaurez en passant que les Hurons auoient pris trois Hiroquois auprès de Richelieu, qu'ils en auoient donné vn aux Algonquins, lequel fut mis par apres entre les mains de M^r le Gouverneur. Ils menerent les deux autres dans leur pais. En chemin l'vn de ces deux prisonniers s'eschappa: mais le froid, la faim & la misere le firent mourir dans les bois. Il estoit d'vne bourgade nommée Ononjoté, animée au dernier point contre les Hurons:

dautant que ces peuples dans vn combat exterminerent quasi tous les hommes de cette bourgade, laquelle fut contrainte d'enuoyer demander aux Hiroquois, nommez Aguerronons, avec lesquels nous auons fait la paix, des hommes pour se marier aux filles & aux femmes qui estoient restées sans maris, afin que leur nation ne perit point. C'est pourquoy les Hiroquois nomment cette bourgade leur *Enfant*; Et pource que Monsieur le Gouverneur leur a enuoyé des presens, & fait la paix avec ceux qui les ont repeuplez, ils le nomment aussi le *Pere* de cette bourgade. Rentrans, s'il vous plaist, en discours. Ce Capitaine Huron offrit donc les liens de ce prisonnier eschappé pour marque qu'on ne l'auroit pas fait mourir, & qu'on auoit dessein de le mettre en liberté.

Au second present, voila, dit-il, pour reporter les os de vostre enfant dans son pais. C'est la coustume des Hurons de decharner les os de leurs gens, & de les porter avec ceux de leurs parens, en quelque quartier du monde qu'ils meurent.

Au troisieme, voicy le lieu qui rassemblera ces os, & qui vous les fera rapporter plus aisément: En vn mot, il les vouloit

consoler & essuyer leurs larmes à la façon des Barbares qui font des presens aux parens de leurs amis trespassez.

Au quatrième pour marque que nous sommes amis, ce present fera vn chemin de vos bourgades dans les nostres.

Le cinquième faisoit l'ouuerture des portes de leurs villages & de leur maisons.

Le sixième les inuitoit d'aller visiter quelques prisonniers Hiroquois que les Hurons tenoient en leur pays, c'estoit leur demander qu'ils portassent des presens pour les aller requerir en assurance.

Le septième, comme les Hiroquois auoient dit dans l'assemblée precedente que Onoujoté estoit leur enfant, & l'enfant de Mr le Gouverneur, & qu'il ne scauoit pas encore parler: Voila, dit ce Capitaine, pour luy faire vn berceau denotant que les Hurons desiroient la paix avec cette bourgade.

Le huitième fut donné pour faire tomber toutes les armes & toutes les haches qui se pourroient encor trouuer dans les mains des Iroquois.

Le neuvième pour arracher leur bouclier de dessus leur dos où ils le portent ordinairement l'auançant ou l'essoignant comme

ils veullent dans le combat.

Le dixième pour mettre bas leur Eten-
dard de guerre.

Le vnziesme pour arrester le bruit de
leurs arquebuzes.

Le douzième pour effacer la peinture
de leur visage, les Sauvages ont coustu-
me quand ils vont en guerre de se peindre
de diuerses couleurs & de s'huyler ou de
se greffer la teste & le visage ; Voila, dit-il,
pour emporter les taches de vostre visage
& de vos yeux afin que le iour soit tout
beau & tout ferain.

Le trezième fut pour briser la chaudi-
re dans laquelle ils faisoient bouillir les
Hurons qu'ils pouuoient attraper en guer-
re pour les manger.

Le quatorzième demandoit qu'on pre-
parast vne natte c'est à dire vn liét ou vn lo-
gis aux Hurons qui se deuoient bien-tost
transporter au pays des Hiroquois.

Tous ces presens, adjousta-il, ne font
rien, nous en auons bien d'autres dans no-
stre pays qui vous attendent.

Les Hurons ayans respondu à la deman-
de de Monsieur le Gouverneur, & témoi-
gné par tous ces presens qu'ils souhai-
toient la paix, vn Algonquin se leua & fit

quelques presens , dont voicy la signification.

Au premier iettant vn paquet de Castors, voila pour me faire connoistre , & de quelle nation ie suis, moy qui demeure dans des maisons volantes basties de petites escorces, c'est ainsi qu'ils distinguent les Algonquins Errans d'avec les Hurôs sedentaires.

Au deuxiême , ce present arresterá vos plaintes, il estouffera vos ressentimés & fera disparbistre le sang respandu dans nos riuieres & dans les vostres des Algonquins & des Hiroquois.

Ce troisiême present nous donnera libre entrée dans vos maisons ayans brisé les portes de vos bourgades.

Le quatriême , voila pour petuner les vns avec les autres Hiroquois & Algõquins dans vne mesme pipe, comme font les amis qui prennent du tabac par ensemble.

Le cinquiême nous fera nauiger dans vn mesme vaisseau, ou dans vn mesme canot, en sorte que n'estant plus qu'vn il ne faudra plus qu'vne même bourgade, vne mesme maison, vn mesme Calumet & vn mesme canot. Le reste de nos paroles ou de nos presens sera porté en vostre pays, voila comme il finit son discours.

Monſieur le Gouverneur fit parler en ſuite les interprètes, offrant vn preſent qui donnoit aſſurance aux Hiroquois qu'il tiendrait la main que ces deux grandes nations tinſent leur paroles.

Il fit encor vn autre preſent pour eſtre porté dans la bourgade d'Onjoté, afin de donner des nouvelles à ſon enfant (pour ſ'accommoder à leurs termes) qu'il auoit deſir d'embellir toute la terre, & de l'applanir en ſorte qu'on peuſt aller par tout ſans treſbucher & ſans trouuer aucun mauvais rencontre.

Le Capitaine Hiroquois auant receu ces preſens ſe leue & regardant le Soleil & puis toute l'aſſemblée, Onontio, dit-il, tu as diſſipé tous les nuages, l'air eſt ſerein, le Ciel paroiſt à deſcouuert, le Soleil eſt brillant, ie ne vois plus de trouble, la paix a tout mis dans le Calme, mon cœur eſt en repos, ie m'en vais bien content.

Onontio, auant fait exhorter tous ces peuples à la conſtance & à la fidelité, rompit l'aſſemblée, & le lendemain il fit vn feſtin à plus de quatre cens perſonnes à la façon des Sauvages.

Voilà qui va bien, diſoient tous les conuiez, nous mangeons tous enſemble, &

n'auons plus qu'vn meſme plat. Le Reuerend Pere Hieroſme Lalemant qui eſtoit party des Hurons dans les craintes de rencontrer des Hiroquois, les vid d'vn œil tout plein de ioye dans ces aſſemblées. Il eſtoit rauy voyant vn changement ſi miraculeux, il en fit benir Dieu & en public & en particulier.

Enfin le 23. de Septembre ces Ambaſſadeurs Hiroquois accompagnez de deux François, de deux Algonquins & de deux Hurons, s'en retournerent en leurs pays, laiſſant parmy nos Sauuages, maintenant leurs alliez, trois hommes de leur nation, comme pour hoſtages ou plutoſt pour marque d'amitié.

Que le Dieu des Dieux ſoit beny à iamais, que ſon Nom ſoit glorieux dans toutes les Contrées de la Terre. Si ces Barbares qui pour ne pas connoiſtre Dieu n'ont guere de iuſtice, ny de fermeté ne trouuent cette paix conclüe pour les François & bien auancée pour les Sauuages, il y aura moyen d'aller ſouffrir pour I E S U S-CHRIST dans vn grand nombre de peuples.

De ce qui s'est passé à Miscou.

CHAPITRE XII.

DIeu continuë ses graces sur nos nau-
 ures Sauvages, ils ouurent mainte-
 nant les yeux, desirerent le Baptesme, & de-
 mandes les instruxions Chrestiennes: ie ne
 les ay iamais veu en meilleure disposition,
 dit le P. Ricbard, nous en auõs baptisé 14.
 depuis ma derniere, vne famille de huit
 personnes, & six en extremite de ma'adie,
 qui sont quasi tous morts peu apres, entre
 lesquels vn ieune garçon tout plein d'es-
 prit fit paroistre en ses responses & en sa
 ferueur que c'estoit vne ame destinée pour
 le Ciel, pour cette famille elle deuoit estre
 baptisée dès l'an passé, mais le chef nom-
 mé Iarier, ayant fait quelque excez de
 boisson, donna sujet de ce retardement: sa
 femme toutefois craignant de mourir
 dans ses couches, dont le terme estoit pas-
 sé, disoit-elle, long-temps y auoit, & se
 trouuoit extraordinairement indisposée,
 desira le Baptesme auant nostre départ, &
 l'obtint, non seulement à raison du dan-
 ger où elle se trouuoit, mais aussi pour ses

merites, qui la font passer aupres d'un chacun pour la plus honneste, la plus sage & modeste de toutes les femmes Sauvages, on differa les ceremonies au temps du Baptesme de son mary. Ce fut le 30. de Juillet qu'on luy accorda ce bien & à toute sa famille, il fut nommé Denis par Monsieur Preuost Capitaine pour le Roy en la marine, commendant le Nauire de S. Ioseph, & sa femme Marguerite. Cette bonne femme non contente de respondre à tout avec la deuotion & les sentimens que le S. Esprit luy inspiroit, aydoit encor à son mary l'exhortoit & luy suggeroit les responce, ils receurent en suite la benediction Nuptiale & furent admis à la table de Nostre Seigneur, au sortir de là Denis l'ariet me dist: C'est à cette heure que tout de bon ie vais prier & seray homme de bien, i'ay regret de ma vie passée, ie hay le peché ie veux mener d'oresnauant vne meilleure vie: & tirant peu apres quantité de Porcelaine ie suis marry, disoit-il de me voir si pauvre, ie n'ay ny Orignac, ny Castor à presenter à ces Messieurs qui nous ont tant obligé à nostre Baptesme, ie voudrois auoir dequoy reconnoistre le bien que nous auons receu, mais puis que ie n'ay

126 *Relation de la Nouvelle France,*

rien autre chose , ie seray content s'ils daignent recevoir ce petit present de ma part. On le remercia , & se contenta-on des témoignages de sa bonne volonté. Il se retire donc fort satisfait , & s'en retourne à N-pegigouit pour continuer la chasse de Castor, & ayder en ce qu'il pourroit à acheuer le bastiment que M^r l'Abbé de sainte Magdelene & Messieurs les Associez pour Mis-kou , ont fait commencer auprès de nous pour luy & pour Ioseph Nepsuget baptisé l'an passé. Ils sont tous deux de bonne intelligence , se tiennent bonne compagnie, font leur chasse ensemble l'Esté & l'Hyuer, ils eurent beaucoup à souffrir au commencement de l'Hyuer passé , & Dieu esprova leur constance & courage. Ils auoient pris le quartier de leur chasse bien auant dans les bois y pensans trouuer mieux leur compte , ils deuoient faire prouision de Saulmon mais les gelées les preuinrent , & fermerent les riuieres , ce qui les mit desia dans la necessité , ils roulerent comme ils peurent iusques aux Aduents , ce fut lors qu'ils se trouuerent tout à fait depourueus de viures, ils cherchent & chassent par tout sans pouuoir rien trouuer que quelques Porcs Espics & ce fort rarement, ils font

con
cuit
iour
tem
Fran
qu'o
vie à
soien
peu
autre
l'on
on l'a
le luy
croit
despe
luy to
aucu
il vift
ges o
qui o
Ce
point
ont
é , &
noins
uent
oisse
es : il

contraints de manger leurs chiens, leurs
cuirs & fouliers, & passer souuent plusieurs
iours sans manger, il arriua pendant ce
temps-là vne chose estrange à vn ieune
François qui hyuernoit avec eux, vn iour
qu'on auoit tué vn chien pour conseruer la
vie à quantité de personnes qui languis-
soient: ce garçon n'estant pas content du
peu qu'on luy auoit donné comme aux
autres, se iette sur le foye de la beste que
l'on auoit ietté, le fait cuire & le mange,
on l'aduertit de quitter cette viande, qu'el-
le luy fera tort, & tomber la peau, il n'en
croit rien, il continuë son repas, mais à ses
despens, car il luy en cousta la peau, qui
luy tomba toute par grands lambeaux sans
aucune douleur, si bien qu'en peu de temps
il vist sa peau toute changée, les Sauua-
ges ont l'experience de cet effet en ceux
qui ont vsé de cette viande.

Cette affliction cependant ne desgousta
point nos gens de la priere, au contraire ils
ont recours dans leur plus grande foibles-
se, & en sortent à ce qu'ils m'ont dit,
moins incommodez de la faim, ils attri-
buent ce mal-heur à leurs pechez & recon-
noissent que Dieu les punit pour leurs fau-
tes: il est vray, disoit Ioseph Nepsuger,

que nous auons donné sujet à Dieu de se fâcher contre nous, mais moy principalement par mes choleres & impatiences, par mes yurognerie passées, c'est iustement qu'il nous punit; Sus recourons à luy, demandons-luy pardon il aura pitié de nous, il est nostre Pere, il ne m'arriuera iamais plus de l'offencer, iamais plus ie ne me laisseray transporter à la cholere, ny à la boisson, ie veux contenter Dieu desormais, & estre homme de bien. En suite ils se mettent en prieres qu'ils continüent longuement & recommencent souuent. Enfin Dieu eust pitié d'eux, & apres les auoir laissé tremper dans cette grande famine depuis le huietième Decembre iusques au sixième Ianuier ils leur enuoya des viures abondamment & au triple des autres Sauuages. Ils tuerent premierement vn Orignac avec bien de la peine, car ils estoient extremement foibles, & à peine se pouuoient-ils soustenir, cette nourriture leur ayant vn peu fait reuenir les forces & le courage ils se mettent en campagne d'vn costé & d'autre, & en peu de temps ils réplirent leur cabane de viade, ils n'en sont pas ingrats, ils remerciét Dieu à chaque beste qu'ils mettent bas, & à la fin de l'Hyuer

racontent

racontent par tout les biens que Dieu leur a fait, Ioseph se rend auprès de nous aussitost que les glaces eurent laissé les riuieres libres, & Denis peu apres, ils nous font recit du bien & du mal qu'ils ont eu pendant l'Hyuer, du soin qu'ils auoient de prier Dieu, de garder les Dimanches, & se souuenir de ce qu'on leur auoit enseigné: Pour moy, disoit Denis Iariet pour lors Catechumene, j'ay veu souuent par experience que ie n'aduançois & ne gagnois rien pour chasser les Dimanches, mais si apres auoir chommé ce iour-là, ie me mettois le lendemain en deuoir de chasser ie ne manquois d'y trouuer du bon-heur, aussi ne feray-je iamais rien qui y contreuienne. Il y a de la consolation à voir le soucy que ces bonnes gens ont d'observer les Festes & les Dimanches, ils n'auoient pas eu le loisir de mettre tout leur petit mesnage en ordre, & leurs prouisions en estat & hors de danger de se gaster, si n'osoient-ils pourtant y toucher sans auoir au prealable sceu de nous si cela estoit permis: de mesme pour les Vendredis & iours de ieunes, ie les ay souuent veu beaucoup patir plustost que de rien faire contre l'abstinence de ces iours-là.

Mais quoy nous sommes hommes & les plus fermes ne sont point assurez de demeurer debout. Ce Ioseph dont nous parlons ayant trouué moyen d'auoir quelque baril de vin se laissa emporter à la boisson, & en suite dans vn desordre & vne faute scandaleuse. C'est le mal-heur que nous déplorons icy il y a long-temps, & la liberté de cette pernicieuse traite ruine tout comme nous auons souuent escrit à V. Reuerence, ils seroient, disent-ils, eux-mesmes desia tous Chrestiens, n'estoit la boisson qu'on leur traite. Ce pauvre homme estant reuenu à soy, fut si confus qu'il n'osoit paroistre, mais comme sa faute estoit publique, il falloit aussi faire vne satisfaction publique, qu'il accepta volontiers, vn Dimanche matin en la Chappelle en presence de tous, tant François que Sauvages avec de grands signes de douleur. Dieu luy veille continuer ses graces, & fortifier le courage.

Pour le reste de nos Sauvages, ils sont pleins de bonne volonté & de disposition. Plusieurs d'entr'eux, quoy qu'infidelles sont soigneux de procurer le Baptesme à leur malades, nous aduertissent volontiers si tost qu'ils voyent quelqu'un en danger

& nous prient de les aller baptiser, les plus apparens font gloire d'appeller & faire venir les autres aux prieres : les assemblent, les hastent & les pressent, quoy qu'ils n'ayent pour la pluspart besoin d'esperon. Nostre Chappelle est souuent trop petite pour les tenir tous, il faut faire les prieres à diuerses fois, & monstrent bien par leur ferueur & modestie qu'ils les goustent. En effect, depuis que nous auons mis leurs prieres en chant, ils prennent vn singulier plaisir d'y assister, & se piquent de bien chanter, aussi y en a-il qui ont de tres-belles voix, & ceux qui ont veu & demeuré à Kebec, ne trouuent point nos Sauages moins louüables que les Montagnets. Deux personnes de consideration parmy eux, vinrent vn iour que toutes les prieres estoient acheuées demandans qu'on les fist prier Dieu: Et où estiez-vous, leur dit-on, quand on a fait les prieres? Pourquoy ne vous y estes-vous trouué, nous n'en scauions rien, dirent-ils, nous estions vn peu esloignez & n'en auons rien ouïy, faites-nous prier Dieu, nous sommes tristes d'auoir manqué à ce deuoir, il les fallut contenter, & apres auoir satisfait à leur deuotion, ils tesmoignerent d'effect & de paroles qu'ils

estoyent contens, mais ce qui est rauissant, c'est de voir aux Catechismes qu'on leur fait, le soin & la peine que les parens prennent de rēdre attentifs leurs enfans & leur inculquer ce qu'on leur enseigne, & aux grands par ce moyen, ils prendront deuant eux leurs enfans qu'ils cherissent tendrement, leur feront faire le Signe de la Croix, leur repeteront ce que le Reuerend Pere dit, l'emplifieront vn peu & l'expliqueront en d'autres termes, les exhorteront à bien retenir, & n'oublieront pas de leur ietter l'horreur du peché dans l'ame. Vne troupe de Sauuages & des principaux de l'Acadie, conduite par vn braue Capitaine nommé Herout passa par icy, s'en allant en guerre au Printemps, ils assisterent aux prieres & exhortations qu'on faisoit en leur langue dans la Chappelle de cette habitation, & tous ravis d'entendre des choses si belles & si nouvelles; Helas, disoient-ils, il y a tant de temps que nous hantons les habitations Françoises qui sont en nos costez, & iamais on ne nous a enseigné de la façon, nous ne sçauons que c'est de prier au moins en nostre langue, on n'instruit point nos enfans comme vous faites par deçà. Quoy que s'en soit, ils s'en sont re-

tournez dans de bõs sentimēs, & peut-estre que cette semēce Diuine portera son fruit en son temps. Au retour de leur guerre vne partie passa par nostre Maison de Nepegigouit, où ils se monstrent aussi assidus & zelez pour les prieres qu'ils auoient fait à Miscou, ils venoient se conjoüir avec nos Sauuages des beaux exploits de guerre qu'ils auoient fait à Chichedek, Pays des Bersiamites, où ils auoient tué sept Sauuages & emmené treize ou quatorze prisonniers la pluspart enfans. Ceux de cette Baye-cy, qui auoient pris le deuant dans le mesme dessein de leur guerre, se monstrent bien plus reseruez & n'oserent iamais offenser quelques Canots qu'ils rencontrerent de ces quartiers-là sur l'opinion qu'ils cõceurent à leur parole qu'ils prioïēt Dieu. Mais ces autres moins affectionnez à la priere & moins instruits, ne se mirent point en peine sur cela, ils se iettent sur la premiere proye qui leur tombe entre les mains, & s'en reuiennent victorieux, & desireux d'appaiser par ces massacres l'ennuy & la tristesse de tout le Pays affligé de la mort de quantité de personnes decedées depuis quelques années. Ils iettent d'abord les cheuelures des pauures massacrez à ter-

re, & espandent en mesme temps la ioye par toutes les cabanes. Ce fut à qui d'entre les femmes se faisoit la premiere de ces Trophées, chanteroit & danseroit le mieux, il n'y auoit ny pluye ny vent qui les empeschast depuis le matin iusques au soir. C'est chose estrange comme l'affiduité & continuation de ces danses & chansons pendant plusieurs iours ne les lassoit ou ennuyoit point; mais vne fausse alarme, & le bruit que l'ennemy auoit paru, interrompit cette ioye, & les ietta dans les craintes & apprehensions des mains des Hiroquois, & les fist penser à la fuite: ils se retirèrent tous à Miskou, où ils continuerent encore long-temps leurs funestes chansons à la cadence de ces cheuelures.

Voila pour ce qui est de nos Sauvages: pour les François, Vostre Reuerence sçait bien que nous nous employons pour les hyuernans en cette habitation, & pour plusieurs nauires pescheurs qui viennent tous les ans & demeurent tout l'Esté à ces Costes, & ie puis dire à la gloire de Dieu, que cette Mission ne sert pas moins pour le spirituel à ceux-cy, qu'à ceux-là & aux Sauvages du Pays. Les Predications & Catechismes, la frequence des

Confessions & Communions, les differens & les querelles vuidez & appeidez ; mesme entre les principaux qui en estoient venus iusques à vn appel , montrent assez l'importance de ces excursions dans lesquelles les Sauvages ont encore part : Car comme ils sont volontiers auprès des nauires , nous ne pouuons assister les vns que nous n'ayons encore moyen d'ayder les autres. Mais la boisson qui s'y traite & debite impunément est le fleau de ce quartier : Quand est-ce que le Ciel y mettra remede , puis qu'en vain nous l'attendons de la terre , ce sera par les prieres de V. Reuerence , ausquelles ie me recommande instamment.

*Lettre du P. Hierosme Lalemant, escripte
des Hurons au R. P. Provincial de la
Compagnie de I E S V S.*

MON Reuerend Pere,

Je fus priué l'an passé d'une singuliere consolation, les lettres que V. R. m'escriuoit estant tombées entre les mains des Hiroquois nos ennemis. J'appris toutefois sur la fin de l'Esté, les ordres qu'elle auoit enuoyé: en suite desquels i'ay laissé le soin de cette Mission des Hurons au P. Paul Ragueneau, & me suis disposé au depart de ces contrées plus hautes, pour descendre à Kebec.

Dans l'incertitude de ce qui me peut arriuer en chemin, i'ay pensé à propos d'escrire la presente auant mon depart, & la laisser icy pour estre enuoyée apres moy, afin qu'en tout cas V. R. puisse auoir mes dernieres pensées, & les sentimens que i'ay touchant la conuersion de ces Pays, apres y auoir demeuré quasi sept ans, tesmoin des traux des Peres de nostre Compa-

gnie ; veu les fruicts que le Ciel en a recueilly, & les esperances que ny laisse pour l'aduenir, si Dieu continué ses benedictions sur ces Peuples, comme il a commencé.

Lors que i'arriuy icy dans les Hurons, es maladies contagieuses, qui auoient precedé, auoient donné de l'exercice au zele de nos Peres, & les auoient obligé de baptizer quelques Sauvages dans l'extremité de leur mal. Mais vn grand nombre avans pris leur party dans le Ciel, mourans heureusement dans l'innocence du Baptisme ; La vie fut mal-heureuse aux autres, qui abandonnerent & la Foy, & le nom de Chrestien, quasi en mesme temps qu'ils recouurerent la santé: excepté vne ou deux familles, qui à peine ozoient leuer la teste, au milieu d'une terre infidelle depuis tant de milliers d'années. Mais neantmoins ce fut vn grain, qui depuis a multiplié au centuple. Et nonobstant mille persecutions eleuées contre nous ; quoy que l'Enfer & ses Demons ayent excité toute leur rage, la Foy a depuis esté tousiours croissant, & en sainteté, & en nombre : elle a paru avec éclat, & fait gloire de se voir esprouvée par tout ce qui est comme plus redou-

table en ce monde, au moins à ceux qui n'ayans point ce courage indomptable, que donne la vraye Foy, craignent moins Dieu que les miseres. Je veux dire que toutes sortes de mal-heurs sont venus à la foule sur cette pauvre Eglise, pour l'estouffer en son berceau.

Les maladies se sont suiuiues les vnes a pres les autres, & il sembloit qu'elles en voulassent plus aux Chrestiens qu'aux Infidelles, dépeuplant plus cruellement leurs familles, & pardonnant le plus souuent à ceux qui auoient refusé le Baptesme; en mesme temps que dans vne mesme cabane. & dans vn mesme liêt, la mort nous rauissoit les autres qui auoient embrassé la Foy. Quoy qu'en effet par cette voye Dieu accreût dans le Ciel le nombre de ses Eleus, pour lesquels seuls il a voulu que son sainct Nom soit annoncé à ces Peuples barbares; toutefois ce n'estoient pas ce semble des dispositions souhaitables pour rendre nostre Foy plus aymable, & augmenter le nombre de cette Eglise militante; c'estoit plustost pour en donner de l'aersion & de l'horreur autant qu'on en a dela mort.

Les Famines ont eu leur tour; & l'on a

creù q
mettan
cu'aux
attiré
luy qu
à nous
d'amo
pour l
Les
& quo
leur fu
pardon
aucune
nous p
que D
nos Eg
le cœu
ou la
les Hi
massac
& qui
vie, pa
des pa
animo
qualite
chans
deurs
Sainte

creù qu'ayant changé de Maistre, & que mettant ses confiances plustost en Dieu qu'aux Demons de l'Enfer, la Foy auoit attiré ces mal-heurs apres soy; & que celly qu'elle adoroit, estoit ou impuissant à nous faire du bien, ou qu'il manquoit d'amour pour ceux qui vouloient en auoir pour luy.

Les guerres ont esté plus impitoyables; & quoy qu'elles ayent esté rauageant dans leur fureur plus cruellement ce Pays, sans pardonner à aucun sexe, à aucun aage ny à aucune condition de personnes; toutefois nous pouons dire en verité, qu'il semble que Dieu ait voulu moissonner la fleur de nos Eglises par ce glaiue tranchant. Dans le cœur du Pays, & aux portes des bourgs ou la Foy estoit le plus dedans son regne, les Hiroquois sont venus de cent lieuës y massacrer ceux qui en estoient le soustien, & qui par l'exemple & la saincteté de leur vie, par l'ardeur de leur zele, & l'efficace des paroles enflammées que le S. Esprit animoit en leur bouche, auoient desia les qualitez d'Apostres de leur patrie, y preschans plus puissamment que nous, les grands de celly qui des barbares en fait des Saints.

C'estoient des pertes bien sensibles à vne Eglise qui ne faisoit que de naistre : mais celles qui ont suiuy, depuis nos dernieres Relations, ont paru plus funestes, non seulement pour l'aduancement de la Foy, mais pour tous ces Pays, qui vont s'affoiblissant de iour en iour, & tirent ce semble à leur ruine, si quelque bras plus puissant que les nostres, ou quelque coup du Ciel n'arreste l'insolence & la prosperité de leurs Ennemis.

Nos Chrestiens, il y eût vn an l'Esté passé, auoient fait vne bande d'environ cent hommes choisis, se ioignans à quelques guerriers Infidelles, pour aller dresser des embusches sur les frontieres du Pays ennemy : ils furent rencontrés par sept ou huit cens Hiroquois, & apres le combat d'vne soirée, & d'vne nuit entiere, demeurèrent tous sur la place, ou pris captifs, sans qu'aucun se pût eschapper.

Vn mal-heur en attire vn autre, la mesme année deux bandes de Hurons tomberent entre les mains d'autres Hiroquois plus voisins de Kebec, qui les attendent au passage sur la Riuiere qu'ils descendent pour alier trouuer les François, & traiter avec eux leurs Castors & leur pelleterie.

Et
part
mesm
té: le
res, le
Mari
plus l
de ch
où on
nemy
la ri
qui le
vous
lieu
comb
ou de
cach
croye
V
gers,
dit le
ce de
ble; &
Cha
cour
mem
fraise
Bress

Et l'an passé, trois autres flottes, la plus-part des Chrestiens, trouuerent aussi sur le mesme chemin ou la mort, ou la captiuité: les vns dès leur despart des Trois-riuieres, les autres vn peu au deffous de Ville-Marie, les derniers enuiron soixante lieuës plus haut; car le peril continuë cent lieuës de chemin, n'y ayant pas vn seul moment où on puisse estre en assurance d'vn enemy caché dedans des joncs qui bordent la riuiere, ou dans l'espaisseur des forests qui les couurent à vostre veuë, lors qu'ils vous voyent venir de quatre, cinq ou six lieuës, ayans tous le loisir de se disposer au combat, s'ils vous voyent les plus foibles; ou de songer à leur retraite, ou demeurer cachez dans leurs embusches, s'ils vous croient les plus forts.

Vne seule bande ayant trauersé ces dangers, retourna icy à bon port, & nous rendit le Pere Iean de Brebeuf, dont l'absence de trois ans, nous auoit esté bien sensible; & les Peres Leonard Gareau, & Noël Chabanel, venus de nouueau à nostre secours, dont l'arriuée nous consola extrêmement dans les regrets de la perte que fraichement nous auions faite du Pere Bressany tombé entre les mains des Hiro-

142 *Relation de la Nouvelle France,*
quois. Cette bande fut escortée du secours
que Monsieur de Montmagny nostre
Gouverneur nous enuoya tres-heureuse-
ment, non seulement pour la conseruation
de ces pauvres Hurons, qui couroient vn
grand risque de tomber pareillement dans
les embusches des ennemis; Mais plus en-
core pour affermir ce Pays qui estoit me-
nacé de voir en Hyuer vne armée d'Hiro-
quois venir rauager leurs bourgades, &
traisnant apres soy vne desolation genera-
le mettre tout à feu & à sang: mais la venue
de ce secours leur a fait changer de des-
sein. Que si cette mesme escorte de Soldats
François, qui est sur le point de s'en retour-
ner, pour accompagner les Hurons qui
descendent la riuere, arriuet avec autant
de bon-heur à Kebec, qu'ils monterent
icy l'an passé: le Ciel aura beny entiere-
ment tous les desseins de Monsieur no-
stre Gouverneur. Quoy qu'il en soit, ie
prie Dieu de conseruer tousiours à la Nou-
uelle France vne petsonne qui nous doit
estre si precieuse, car ie ne croy point de-
puis neuf ans qu'il en a le Gouvernement,
qu'on eust peu agir avec vn plus grand ze-
le qu'il en a fait paroistre, vne prudence
plus dégagée des propres interests, vne

force
blem
quaf
trées
ferm
Ma
dire
i'ay
luy c
loit i
ces co
ce hu
lieu a
aux I
lemer
lettre
& au
le mo
ment
croy p
libres
voir l
puiffa
res n
fans,
Loix
tant c
mettre

force d'esprit , & vn courage plus veritablement Chrestien , dans les difficultez quasi insurmontables qui se sont rencontrées, & qui eussent abattu vn cœur moins ferme que le sien.

Mais pour reprendre mon discours , & dire à vostre Reuerence les sentimens que j'ay , touchant la conuersion de ce pays ; ie luy confesseray ingenuëment, que s'il falloit iuger de l'establissement de la Foy en ces contrées, selon les veuës de la prudence humaine, à peine croirois-je qu'il y eust lieu au monde plus difficile à soumettre aux Loix de I E S V S-CHRIST. Non seulement à cause qu'ils n'ont aucun vsage de lettres , aucuns monumens de l'Histoire, & aucune idée d'une Diuinité qui ayt créé le monde , & ayt soin de son gouuernement : mais plus encore par ce que ie ne croy pas qu'il y ayt peuples sur la terre, plus libres que ceux-cy , & moins capables de voir leurs volontez contraintes à quelque puissance que ce soit : en sorte que les Peres n'ont icy aucun pouuoir sur leurs enfans , les Capitaines sur leurs sujets & les Loix du pays sur les vns & les autres, qu'autant qu'il plaist à vn chacun de s'y soumettre ; n'y ayant aucun chastiment dont

144 *Relation de la Nouvelle France,*
on punisse les coupables, & aucun criminel qui ne soit assuré que sa vie & ses biens ne seront en aucun danger, fut-il conuaincu de trois & quatre meurtres, d'auoir receu pension des ennemis pour trahir sa patrie, ou de son propre mouuement d'auoir rompu la paix qu'on auroit arrestée par vn consentement general de tout le pays: Ce sont crimes que i'ay veu commettre, & dont ie vois les auteurs en tirer leur gloire, se vantans que les guerres qu'ils ont suscitées rendront leur nom immortel: Ce n'est pas qu'il n'y ayt des Loix & des punitions proportionnées aux crimes, mais ce ne sont pas les coupables qui en portent la peine, c'est au public à satisfaire pour les fautes des particuliers: en sorte que si vn Huron auoit tué vn Algonquin, ou quelque autre Huron, tout le pays s'assemble, on conuient du nombre de presens qu'il faut faire à la Nation, ou aux parens de celuy qui a esté tué, afin d'arrester la vengeance qu'ils en pourroient prendre. Les Capitaines exhortent leurs sujets à fournir ce qui est necessaire; pas vn n'y est contraint, mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, & ce semble à l'ennuy

l'un de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, & que le desir de la gloire & de paroistre affectionnez au bien public les inuite en semblables occasions. Or quoy que cette forme de iustice contienne tous ces peuples, & empesche ce semble plus efficacement les desordres, que ne fait en France la punition personnelle des criminels; c'est toutefois vn procedé qui n'est remply que de douceur, & qui laisse les particuliers dans cet esprit de liberté; de ne se voir iamais soumis à Loix aucunes, & ne suivre aucuns mouuemens sinon celuy de leur volonté, ce qui sans doute est vne disposition toute contraire à l'esprit de la Foy, qui doit soumettre non seulement nos volontez, mais nostre esprit, nos iugemens, & tous les sentimens de l'homme à vne puissance inconnue, à nos sens; à vne Loy qui n'a rien de la terre, & qui en tout est opposée aux loix & sentimens de la nature corrompue.

Adjoustez à cela que les loix du Pays, qui leur paroissent les plus iustes, combattent en mille choses la pureté du Christianisme: principalement en ce qui est des mariages, dont la dissolution, & en suite la liberté de songer à vn autre party, est

146 *Relation de la Nouvelle France,*
icy plus frequente & plus libre qu'il n'est
en France à vn maistre de prendre vn au-
tre seruiteur, celuy qu'il a ne luy aggreant
pas: en sorte qu'à vray dire, en leurs ma-
riages les plus fermes, & qu'ils estiment
les plus conformes à la raison, la foy qu'ils
se donnent n'a rien de plus qu'une promes-
se conditionnelle de demeurer ensemble,
tandis qu'un chacun continuera à rendre
les seruites qu'ils attendent mutuellement
les vns des autres, & n'offensera point l'a-
mitié qu'ils se doiuent, cela manquant on
iuge le diuorce estre raisonnable du costé
de celuy qui se voit offensé, quoy qu'on
blasme l'autre party qui y a donné occa-
sion.

Mais la plus grande opposition que nous
voyons en ces Pays à l'esprit de la Foy, est
en ce que leurs remedes contre les mala-
dies, leurs plus grandes recreations lors
qu'ils sont en santé, leurs pesches, leurs
chasses & leur trafic, la prosperité de leurs
champs, de leurs guerres, & de leurs con-
seils, tout est quasi remply de ceremo-
nies diaboliques. De sorte que la supersti-
tion ayant corrompu quasi toutes les actions
de la vie, il semble que pour estre Chre-
stien, il faut se priver non seulement des

passé-temps, qui d'ailleurs sont tout à fait dans l'innocence, & des douceurs les plus aymables de la vie; mais des choses les plus nécessaires, & en vn mot mourir au monde, en mesme temps qu'on veut prendre la vie de Chrestien.

Non pas qu'ayant examiné leurs superstitions de plus près, nous voyons que le Diable se mesle & leur preste aucun secours qui surpasse l'operation de la nature; mais toutefois ils ont recours à luy, ils croyent qu'il leur parle en songe, ils l'inuoquent à leur ayde, ils luy font des presens & sacrifices, tantost pour l'appaiser, tantost pour se le rendre fauorable, ils luy referent leur santé, leurs guerisons, & tout le bon-heur de leur vie: en cela d'autant plus miserables qu'ils se font esclaves du Diable sans rien gagner à son service, non pas mesme en ce monde, dont il est appelé le Prince, & semble auoir quelque pou- uoir.

Si de moindres difficultez ont donné de la peine à conuertir des Peuples policez; & s'il a fallu des siècles entiers pour y planter la Foy, quoy que Dieu assistast pour lors ceux qui annonçoient sa parole d'vne infinité de miracles, du don des guerisons,

148. *Relation de la Nouvelle France,*
du don des langues, des propheties, & de
tout ce qui est capable d'estonner la na-
ture, & faire reconnoistre aux plus impies
le pouuoir & la majesté de celuy dont on
publioit la grandeur. Que doit-on atten-
dre de ces peuples barbares, n'ayant pas
plû à Dieu nous benir de la frequence des
miracles; & leur rendre la Foy plus ayma-
ble par les douceurs qu'elle feroit pleu-
voir du Ciel dès cette vie, sur ceux qui se
soumettroient à ses Loix; mais mesme
n'ayans pas icy ces aydes temporels des se-
cours, des bien-faits & des dons, dont aux
autres contrées du Monde on s'est seruy
auprès des Sauvages, pour procurer leur
conuersion. En fin ne pouuans pas auoir
icy la force en main, & le soustien de ce
glaiue tranchant qui sert sainctement à
l'Eglise, pour authoriser ses Arrests, sou-
stenir la Iustice, & reprimer l'insolence de
ceux qui foulent aux pieds la saincteté de
ses Mysteres.

La Foy n'estant pas naturelle à ces peup-
les, comme il semble qu'elle soit en Fran-
ce, où on la succe avec le lait, ce n'est qua-
si rien fait, d'auoir fait homme vn Chre-
stien. Il faut plus de combats, plus de pei-
nes & plus de sueurs, pour le conseruer &

retenir dedans l'Eglise , que pour l'auoir gagné à Dieu. Les tentations leur font connoistre leur foiblesse ; leur esprit n'est pas tousiours dans la ferueur ; le Ciel n'arreste pas tousiours leur veuë , la terre n'a pas perdu tous ses attraits pour eux , il est aisé dans la suite de plusieurs années qu'ils tōbent dans leur foiblesse : la grace est passagere, la nature demeure tousiours , en vn mot , ie veux dire que la perseuerance dans l'exercice de la Foy , n'est pas icy moins difficile, qu'il est en France à la pluspart de conseruer leur innocence du Baptesme , & ne point perdre par le peché la grace , qui nous rend agreables à Dieu.

Adjoustez à cela les fureurs d'vn ennemy Hiroquois, qui va nous fermant le passage, qui nous rait les necessitez de la vie, & les secours qu'on nous peut enuoyer en vn pays abandonné : qui tuë & qui massacre ceux qui viennent à nostre ayde, qui chaque année va croissant en son insolence, qui va dépeuplant ce pays , & qui fait prendre à nos Hurons, les desseins d'abandonner leur commerce avec les François, voyans qu'il leur couste si cher, & aymans mieux se passer des marchandises de l'Europe, que de s'exposer chaque année, non

150 *Relatoin de la Nouvelle France,*
pas à vne mort, qui seule seroit tolerable,
mais à des feux & à des flammes, dont on a
mille fois plus d'horreur.

Or en fuitte que pouuons-nous attendre
au milieu d'vne nation barbare, où nous
n'aurons plus les secours de la vie, où on
n'osera plus nous enuoyer le renfort d'ou-
uriers qui seroient icy necessaires pour y
auancer les affaires de Dieu; où tous ceux
qui y resteront, seront abandonnez à la ra-
ge d'vn peuple desesperé, & qui ne sera
plus retenu de nous massacrer tous, par la
crainte de perdre leur commerce avec les
François, qu'ils verront leur estre impossi-
ble, & estre pour eux entierement ruiné.
Ou alors les Chrestiens qui composent
cette Eglise naissante, se verront sans Pa-
stEURS, sans Sacremens, sans Sacrifice, &
hors des moyens de retourre à ceux, qui
seuls sont leur refuge en leurs desolations,
leur appuy dedans leur foiblesse, le nœud
sacré qui les lie avec Dieu, & le renfort
qu'ils ont contre les puissances d'Enfer.

Sans doute ce sont là des craintes rai-
sonnables, des difficultez capables d'arre-
ster les esprits, des obstacles insurmonta-
bles à nos foiblesse, & des mal-heurs ce
semble ineuirables, si la France ne fait des

efforts extraordinaires pour renuerfer cét ennemy qui va ruinant d'vn mesme coup, & ces Peuples & la Foy qu'on leur presche. Et à dire vray, tant de mal-heurs suruenus l'vn sur l'autre, & des oppositions si puissantes aux desseins qui nous amenant icy, nous auroient fait perdre courage, si nous ne leuions les yeux plus haut, & si le Ciel n'estoit l'appuy de nos confiances. Mais quand nous pensons que ce sont les affaires de Dieu plus que les nostres, que la Foy n'a esté fondée en aucun lieu du Monde qu'au milieu des tempestes, que tousiours Dieu s'est pleu de faire paroistre son pouuoir où il y auoit moins de l'humain, que sa main n'est pas racourcie, quand nous pensons que le Sang de IESVS-CHRIST n'a pas esté moins respandu pour ces peuples que pour le reste de la terre, & que les fruiets de son amour ne sont pas épuisez sur ceux qui l'ont desia reconnu pour leur Sauueur, qu'il doit estre adoré de tous les peuples de la terre, & loué d'autant de langues qu'il y en a dans l'Vniuers. Quand nous voyons des Peuples qui nous environnent de toutes parts, & vn monde quasi entier ou son saint Nom n'a esté iamais adoré,

152 *Relation de la Nouvelle France,*
& ou toutefois il faut que l'Euangile ait
penetré auant la fin des siecles , puisque
Dieu y a engagé sa parole. Quand nous
voyons de nos yeux ce qu'il y a desia com-
mencé, & que luy seul y a trauaillé plus
que nous , qu'il y fait tous les iours des
miracles plus grands que ne seroit la crea-
tion d'un Monde tout nouveau , chan-
geant des cœurs de Barbare en des cœurs
de Chrestiens. Enfin quand nous pensons
que Dieu ne laisse iamais son ouurage im-
parfait, qu'il y va de sa gloire & non pas
de la nostre : alors nous ne iugeons rien
impossible , nous esperons contre toute
esperance, nos confiances sont aussi for-
tes que iamais , & des gages de son amour
parle passé dessus ces peuples, & de ce qu'il
y fait maintenant , nous prenons assuran-
ce qu'il ne leur manquera pas à l'aduenir.

Car nonobstant tous ces rauages, de pe-
stes, de famines, & de guerres, quelque
opposition qu'ayent ces peuples en leur na-
turel, en leurs loix & en leurs coustumes
à la saincteté de la Foy, quelque Empire
qu'y ayent les Demons , nous n'auons pas
laissé chaque année d'en baptiser bon nom-
bre, & encore cette derniere année plus
de cent septante, & quoy que Dieu ait dis-

posé de la pluspart, dont plusieurs sont dans le Ciel, comme nous auons tout sujet de croire. Nous auons toutesfois la consolation de voir au milieu de cette barbarie sept petites Eglises, où la main de Dieu a trauaillé bien plus que nous, où l'Esprit de la Foy y regne, & ne trouue rien de barbare, dans les cœurs qu'il veut s'affujettir, où l'Innocence se conserue au milieu de l'impureté. Ce qui nous fait dire, sans qu'il nous en reste aucun doute, *Digitus Dei est hic*. Or si Dieu est pour nous, pourrions nous bien craindre au milieu de nos entrepises, sans nous exposer aux reproches que fist le Sauueur du monde à S. Pierre: *Modice fidei quare dubitasti?*

Mais ie crains qu'on ne craigne par trop pour nous, & i'ay peur que les deffiances de ceux qui sont éloignez des combats, n'arrestent le cours des victoires qu'emporte icy la Foy sur l'impieté. Je veux dire que les doutes qu'on pourroit auoir dans la France de la conuersion de ces peuples, ne soit vn des plus grands empeschemens qu'on y pût apporter, & que Dieu ne retiré ses faueurs de dessus ces pays infidelles, à cause qu'au milieu des tempestes, on auoit retiré ses confiances en luy. Car en

154 *Relation de la Nouvelle France,*
effet il est aisé de desespérer de la conuer-
sion de ces peuples , mesme dans ce seul
preiugé qu'estans barbares , à peine d'au-
cuns peuuent croire qu'ils soient hommes,
& qu'on puisse en faire des Chrestiens.
Mais on a tort d'en iuger de la sorte , car
ie puis dire en verité que pour l'Esprit ils
n'ont rien de moins que les Europeans, &
demeurant dedans la France , ie n'eusse
iamais creu , que sans instruction la nature
eust pû fournir vne eloquence plus prom-
pte & plus vigoureuse , que-i'en ay admiré
en plusieurs Hurons ; ny de plus clair-
voyant dans les affaires , & vne conduite
plus sage dans les choses qui sont de leur
vsage. Pourquoi donc seroient-ils incapa-
bles des connoissances d'un vray Dieu ?

Leurs coustumes en mille choses sont en
effet barbares ; mais apres tout , dans les
choses qui parmy eux sont censées au nom-
bre des mauuaises , & condamnées par le
public , nous y voyons sans comparaison
beaucoup moins de desordre qu'il n'y a
dedans la France, quoy qu'icy la seule hon-
te d'auoir commis le crime soit la peine du
criminel. Quelle seroit donc leur innocen-
ce, si la Foy regnoit parmy eux ?

Maintenant nous auons plus grande

conn
leurs
tenir
leur
gner
coup
de m
nous
se de
tiere
ont
passe
ne pe
la Lo
chor
possi
dans
deda
leur
deda
se re
natu
etes
de l'
de l'
train
des c
font

connoissance que iamais de leur langue, de leurs coustumes, & des moyens qu'il faut tenir pour entrer dans leur esprit, dedans leur cœur, & les gagnant à nous, les gagner pour le Ciel. Nous trouuons beaucoup de facilité à leur expliquer les veritez de nostre Foy, qui du commencement nous sembloient les plus ineffables, à cause de la pauureté de leur langue en ces matieres, & de l'ignorance dans laquelle ils ont tousiours vescu, des choses qui surpassent la portée de la veüe & des sens. Ils ne peuuēt plus nous respondre, qu'en effet la Loy de IESVS-CHRIST, que nous preschons est sainte, mais qu'elle leur est impossible, ayant veu leurs compatriotes nays dans la barbarie aussi bien qu'eux, éleuez dedans leurs coustumes, nourris dedans leurs vices, & abyfmez autant qu'ils sont dedans l'impieté qui inonde tous ces pais, se retirer de ce naufrage, despoüiller la nature, se reuestir des Vertus les plus saintes du Christianisme, & n'auoir plus que de l'horreur pour les plaisirs du monde, ny de l'amour que pour le Ciel. Ils sont contrains de confesser que Dieu est le maistre des cœurs, & qu'il a plus de bonté que nous n'auons de malices, lors qu'ils voyent

tous les iours que ceux qu'y ont eu plus d'auersion de nos Mysteres, sont des premiers à se rendre à la verité, que la Foy leur ouure l'Esprit, & que Dieu ayant pris possession de leur ame ils sont plus fortement touchez du bien, qu'ils n'auoient d'attraits pour le mal.

La constance & longanimité de nos Peres en vne vie si penible, dans vn employ dont la nature & tous les sens ne peuuent auoir que de l'horreur, en vne affaire qui n'est pas nostre, ou au moins dont nos Sauvages voyent bien que nous ne retirons aucun profit, vn courage si inuincible dans des oppositions si puissantes aux desseins qui nous amenant icy; leur seruent maintenant d'un tres-puissant motif, qui leur rend plus croyables & plus adorables les veritez de nostre Foy. En vn mot, ils aduoient qu'il faut sans doute que les plaisirs du Ciel surpassent tous ceux de la terre, puisque la seule esperance d'y paruenir, fait mépriser à ceux qui viuent en cette Foy, tout ce qu'il y a de plus doux en la vie, & leur adoucit les amertumes & de la vie & de la mort.

● N'auons-nous pas raison apres cela de releuer nos confiances plus que iamais? &

de cr
qui
men
le S.
& q
tions
pere
faire
infid
mon
Si
uert
fer, c
vne
s'exp
de p
nous
qui
Chin
breu
voyo
on n
te où
nous
uer c
estre
com
in pa

de croire que cette main toute-puissante, qui d'un rien a produit ces commencemens, continuera dans son ouvrage, que le S. Esprit benira cette heureuse semence, & qu'ayant mis luy-mesme des dispositions si aduantageuses à ce qu'on peut esperer de plus, il la rendra feconde, pour faire d'une terre infertile, & d'un monde infidelle, vne terre de saincteté, & vn monde Chrestien.

Si nous n'auions que les Hurons à conuertir, encôre pourroit-on peut-estre penser, que dix & vingt mille ames ne sont pas vne conqveste si considerable qu'il faille s'exposer à tant de hazards, & essuyer tant de perils pour les gagner à Dieu. Mais nous ne sommes qu'à l'entrée d'une terre, qui du costé de l'Occident iusques à la Chine, est remplie de Nations plus nombreuses que les Hurons: vers le Midy nous voyons d'autres Peuples innombrables où on ne peut auoir aecéz que par cette porte où nous sommes. Puis donc que Dieu nous a appellé les premiers pour luy cultiuer cette vigne, n'est-ce pas à nous à luy estre fidelle, avec cette patience qu'il recommande à ses Apostres: *Fructum afferet impatientia*, attendant que luy-mesme en

recueille les fruits, aux temps & aux moments qu'il luy plaira. Si nous n'auons cette consolation en ce siecle, ce nous sera vne assez grande recompense d'y auoir employé nos efforts, & quoy qu'il en arriue, au moins nous mourrons volontiers dans la pensée que ces paroles de Nostre Seigneur s'accompliront en nous : *Alius est qui seminat, & alius qui metit* ; que d'autres entreront dans nos trauaux, qu'ils iouyront de la moisson dont nous auons ietté les premieres semences, qu'ils cueilliront les fruits arrousez de nos sueurs & de nostre sang ; Et qu'enfin Dieu tirera sa gloire & le salut de ses Esleus, des volontez que nous auons de viure & de mourir dans ce saint employ, où nostre vocation nous engage si heureusement, que ie puis dire en verité que Dieu a surmonté mes esperances, & qu'auant mon départ de ces Pays des Hurons, dont l'obeyssance me rappelle, ie voy de mes yeux accompli au bout de sept ans, ce que ie me fusse estimé heureux d'apprendre de bien loin à la fin d'une longue vie, & que peut-estre i'eusse eu de la peine à me persuader, si moy-mesme ie n'en auois esté vn témoin oculaire.

Nos precedentes Relations ont pû en

don
les
n'a
Am
que
nos
plus
Cie
por
ture
pas
ont
deu
tem
des
leur
ceu
C
roit
ent
plus
lett
pre
aur
uoi
par
ple
mif

donner quelque idée, & peut-estre qu'elles auront assez fait connoistre, que Dieu n'a point acception de personnes, que son Amour, ne desdaigne point les Barbares, que ces douceurs se font sentir autant à nos pauvres Sauvages, qu'aux peuples les plus policez de la terre, que les graces du Ciel ne tombent pas sur les pays, à proportion qu'ils ont les richesses de la nature, & en vn mot que nos Hurons ne sont pas moins nays pour le Ciel, que ceux qui ont jouï des thresors de la Foy, mille & deux mille ans deuant eux. Or depuis ce temps-là Dieu n'a pas retiré ses faueurs de dessus ces petites Eglises, il est tousiours leur Pere, & tousiours riche à l'endroit de ceux qui l'inuoquent.

C'est en deux lignes auoir dit ce qui seroit capable de fournir vne Relation toute entiere, si i'auois pris dessein de descendre plus en particulier, & si la briefueté d'vne lettre ne m'obligeoit de songer à finir la presente. Mais toutesfois, pour éuiter vne autre extremité, & peut-estre le blasme d'auoir esté trop court, en des choses qui font paroistre les bontez de Dieu sur ces peuples, & qui nous obligent d'en louer ces misericordes: i'en rapporteray quelques-

160 *Relation de la Nouvelle France,*
vnes, mais sans autre ordre, que celuy que
la memoire confuse que i'en ay me les pre-
sentera.

Vn Chrestien fraichement échappé de
la captiuité, se voyant à son arriuée enui-
ronné de ses parens, qui venoient pour le
consoler, estonna toute l'assistance dans
les paroles qu'il leur tint. Mes amis, di-
soit-il, Dieu ne m'a pas abandoné dans
ma captiuité, s'il faut souuent songer en
luy dans les prosperitez, on doit sans cesse
le prier au fort de nos miseres. On entend
comme vne voix en soy qui nous res-
pond, Que les mal-heurs de cette vie ne
sont rien, qu'il y a vn Paradis qui nous at-
tend, & que la mort, qui est d'autant moins
éloignée de nous, que nous sommes plus
auant dedans les souffrances, nous mettra
bien-tost dans la possession d'vn bon-
heur, que nos plus cruels ennemis ne
pourront nous raur.

C'estoient là, disoit-il, les pensées qui
me consoloyent, au milieu des plus effroya-
bles tourmens, que les Hiroquois me fi-
rent endurer, lors qu'ils appliquoyent des-
sus moy les feux & les flammes ardentes.
Alors ie sentoys bien que Dieu m'aydoit,
qu'il estoit dedans moy, & animoit mon
cœur :

cœur : ie ne ſçay comment cela ſe pouuoit faire, mais il eſt vray que mō ame reſſent oit des plaiſirs ineffables, à meſme temps que mon corps eſtoit dans le plus fort de ſes douleurs. Apres ces premières ſouffrances on conſulta ſi ie ſerois deſtiné à la mort, ou ſi on me deuoit donner la vie : ie ne ſçauois que deſirer des deux, & n'oſois demander à Dieu, ſinon qu'il m'enuoyast ou la vie, ou la mort, ſelon qu'il le iugeroit pour mon ſalut : puis que ie n'eſtois qu'un enfant, & qu'il eſtoit mon Pere, qui ſeul auoit plus de connoiſſance de mon bien, & plus d'amour pour moy, que ie n'en puis auoir moy-meſme.

Quaſi en meſme temps vn autre Chreſtien qui alloit à la guerre, eſtant interrogé comment il ſe comporteroit, s'il eſtoit pris des ennemis. Ie ne puis pas, reſpondit-il, me promettre rien de moy-meſme, connoiſſant le peu que ie puis pour le bien : mais il y a plus de ſix mois que ie m'interroge moy-meſme, & que ie ſonde la portée de mon cœur ; & il me ſemble à chaque fois, que choſe au monde ne ſeroit capable de me faire oublier du Ciel. Dieu, diſoit-il, m'a rauy quaſi tous mes parens, il m'a deſpoüillé de mes biens, i'attens maia-

tenant qu'il m'esproue en ma propre personne, & peut-estre il permettra que ie sois pris des ennemis, & que ie brûle dedans leurs feux, i'en ay peur, il est vray, mais toutesfois ie me retiens lors que ie luy fay mes prieres: Je luy dy seulement qu'il void bien ce que mon cœur redoute dauantage, mais que ie n'ose luy demander qu'il m'endeliure, si bien qu'il me conserue dans l'Espirit de la Foy, & dans l'esperance du Paradis; me promettant qu'apres cela ny les feux, ny les flammes des Hiroquois ne me rauiront pas les desirs que i'ay de viure & de mourir Chrestien, en quelque estat que ie me voye.

Vn autre qui cét Esté fust pris des Hiroquois, & rompist ses liens deux heures auant qu'on le brûlast, se sauuant tout nud, à la fuite, à trauers les ronces & les espines, par ou les ennemis le pourfuiurent vne iournée quasi entière, trouue qu'ayât euité vn mal-heur il estoit tombé en dix autres. Il fust errât dedans les bois, trois iours sans manger, les moufquites & nuit & iour luy ostoient le repos, le perçant de leurs esguillons depuis les pieds iusqu'à la teste; tout son corps n'estoit plus qu'vn vlcere, & enfin il se croyoit dans le desespoir de sa

vie, se voyant encor éloigné plus de soixante lieues de toute habitation, en vn pays où les Hiroquois sont tousiours à la chasse des hommes, & ou à chaque pas qu'il faisoit pour euitter cét ennemy, il craignoit que ce ne fust celuy qui le menoit dans leurs embusches. Enfin les forces luy manquant, & ne pouuant plus auancer, il s'estoit resolu de mourir sur vne roche nuë, qu'il choisissoit pour son tombeau, lors que quelques canots Hurons l'apperceurent heureusement, & le recueillirent des portes de la mort. Helas ! disoit ce bon Chrestien, ie ne songeois pas à mes maux, ou au moins ils m'estoient supportables dans la pensèe que l'éuitois vn plus grand mal ; Que si la crainte d'vn feu, qui ne m'eust brûlé qu'vne nuit, me rendoit quasi insensible à tant de miseres ; pourtois-je maintenant, disoit-il, trouuer le ioug de la Foy difficile ; & les peines qu'il faut souffrir au seruice de Dieu peuuent-elles nous paroistre des peines, si vraymēt nous croyōs qu'il y ait vn Enfer, & qu'il faut souffrir en ce monde pour ne pas souffrir vn iamaist ?

Lors que ie me trouuay dessous les feux des Hiroquois, disoit vn autre Chrestien, qui en auoit esproué les rigueurs, cette

164 *Relation de la Nouvelle France,*
pensée me contoloit, que Dieu en auoit
ainsi ordonné. Mes douleurs estoient ex-
cessiues, & toutesfois ie ne pouuois aucu-
nement me plaindre de sa bonté, & quel-
que mal qu'il veuille permettre m'arriuer,
ie croy d'oresnauant que ce ne peut estre
que par amour, depuis qu'il me l'a fait pa-
roistre m'appellant à la Foy, & m'ayant
ouuert son Paradis. Apres cela qu'on me
brusle, qu'on me tourmente, qu'on me
fasse endurer mille morts, on ne pourra
m'empescher de l'aymer.

Dedans ce mesme sentiment vn bon
Vieillard respondist à des Infidelles qui
luy reprochoient que sa Foy luy estoit inu-
tile, puis que le Dieu qu'il adoroit ne le
guerissoit point d'vne maladie douloureu-
se, qui luy rendoit la vie, non plus vn bien
dont il le deust remercier, mais vne charge
insupportable. Mes amis, leur respondist-
il, vous condamneriez vos paroles, si vous
leuiez les yeux au Ciel ou ietasse de re-
tirer mon cœur attaché. Vous contez les
maladies du corps au nombre des mal-
heurs, & en effet elles sont vn mal-heur
pour vous, qui ne connoissez point d'au-
tre bon-heur qu'en cette vie; mais les
Chrestiens les enuisagent comme vn bien.

lors qu'ils pensent à ce que la Foy nous enseigne, que Dieu nous recompensera dans le Ciel, selon la mesure de nos douleurs & de nos joyes, pourueu, que nous le bénissions également des deux, comme en effet il en ordonne & de l'un & de l'autre pour nostre bien, estant sans doute qu'il nous ayme dès cette vie, puis qu'il nous aymera à jamais.

La responce d'un autre Vieillard aagé de 70. ans, n'estoit pas moins dans l'Esprit de la Foy, lors qu'on luy reprochoit, que Dieu n'auoit aucunement pitié de luy dedans vne paralytie qui luy auoit osté l'usage d'un bras. Hé quoy, respondiit-il, voudriez vous qu'il n'y eust point d'arbres secs dans les bois, & point de branches mortes dans un arbre qui va vieillissant? pour moy ie prends plaisir à voir mes membres deslecher, & les approches de la mort, ne m'ont plus estonné depuis que j'ay la Foy, qu'un jour ie resusciteray pour la gloire, & que ce corps mourant doit pourrir dans la terre auant qu'il deuienne immortel.

Le mesme ayant appris qu'un sien fils unique, qui luy restoit pour le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains des ennemis, voyant tout le monde de sa

Cabane dans les pleurs, à l'abord de cette nouvelle : pour moy, dit-il, ie n'ay point de larmes pour luy, il m'auoit fuiuy en la Foy, & il m'a deuancé dans le bon-heur qui nous attend apres la mort. A ce mesme moment, il vient promptement en l'Eglise à dix heures du soir, offrir à Dieu ce fils vnique, mais avec vne resignation digne d'un cœur vrayment Chrestien. Mon Dieu, s'escria-il, que la Foy est vn don ay-mable, & qu'elle appaise doucement les esmotions d'un cœur, qui met ses confian-ces en vos promesses; Vous me l'auiez don-né auant que i'eusse le bon-heur de vous reconnoistre pour mon Dieu, & pour mon bien-facteur : depuis que i'ay la Foy, ie vous l'ay présenté mille fois, & vous qui penetrez le fonds des cœurs, auez con-nu que mon offrande n'estoit point par feintise; Vous m'auiez pris au mot, rece-uant ce qui estoit à vous, auant mesme que ie vous l'eusse offert. Puis ie me plaindray de ce que vous auez agréé le don que ie vous auois fait: Soyez beny, mon Dieu, & si apres l'Enfant vous daignez receuoir le Pere, ie m'offre à vous de mes-me cœur que ie vous ay offert mon fils, auez pitié & de l'un & de l'autre. A peine

autoit-il acheué sa priere , qu'un nouveau Messager qui s'estoit trouué au combat, arriue hors d'haleine , & dit que ce fils, qu'on auoit creu pour mort, s'estoit échappé avec luy , les autres estant demeurez sur la place. Ce fust comme cét Ange qui retint l'épée d'Abraham , desia leuée sur l'Innocent Isaac. Mon Dieu, (s'écria ce bon Pere , continuant sa priere) si j'ay receu de vostre main les mauuaises nouvelles, n'ay-ie pas maintenant sujet de vous benir de la vie de mon fils , que vous me rendez comme vn homme ressuscité au moment que ie le pensois mort. C'est vous qui l'auiez retiré du peril ; mais ie vous prie que ce soit, afin que iamais il ne tombe en peché , & faites-moy la mesme grace, afin que luy & moy nous vous benissions dans le Ciel de cette faueur , & des autres que nous ne pourrons iamais reconnoître icy bas en terre.

La Foy ne trouue point de distinction entre les sexes , & tout aage est meur pour le Ciel. Vne femme Chrestienne parlant vn iour à quelques infideiles , qu'elle exhortoit à embrasser la Foy. Helas ! leur disoit-elle , quand il n'y auroit point de Paradis apres la mort , & que nostre Foy

nous trompast, ie voudrois croire nonobstant, pour jouir mesme dès cette vie d'une paix & d'un repos d'esprit, qui est inconceuable à ceux qui demeurent dans l'infidelité. I'estois tous les iours remplie d'inquietudes avant mon baptesme, les maux presens me tourmentoient, les craintes des miseres, qui pouvoient m'arriuer, & qui peut estre n'arriueront iamais, ne laissoient pas de m'affliger avant leur temps; La nouvelle des maux passez renouuelloit en moy les tristesses, & les larmes que i'auois desia essuyées, & mesme le souuenir de mes anciens plaisirs, me caufoit des regrets, parce qu'ils n'estoient plus, & que ie ne pouuois les regarder sinon comme perdus pour moy. Maintenant rien de tout cela ne m'afflige, mais plustost ie tire mon bien de mon mal, parce que chasque fois que les craintes, les tristesses où les malheurs m'acueillent, ie pense au bon-heur que nous promet la Foy, qui n'est detrempé d'aucune amertume.

Il n'y a pas long-temps, adjoustoit-elle, que ie pleurois la mort d'un de mes freres, & d'un de mes enfans, ie n'eusse iamais creu que les larmes eussent tant de douceur, mais en mesme-temps qu'elles

découloient de mes yeux, mon cœur estoit tout consolé dans la pensée, que ceux que ie pleurois estoient dedans le Ciel, & qu'une Eternité nous joindroit ensemble, sans que la mort nous peust separer. Mais, luy dit-on, que dirois-tu si ton mary mourroit, luy qui refuse de se faire Chrestien? Ie me consolerois, répondit-elle, dans la pensée, que c'est Dieu qui doit disposer à sa volonté de ce qui est à luy: il sçait ce qui est pour le mieux, & peut estre qu'il attend à l'heure de la mort, à luy faire vne grace dont il se rend indigne durant le cours de sa vie.

Vne ieune femme Chrestienne dans ses premieres couches n'auoit pas témoigné aucun sentiment de douleur; comme on luy demande si en effect elle n'auoit point pâty? Helas, répondit-elle, ce sont des douleurs excessiues, mais i'auois ma pensée en Dieu, & ie songeois au bon-heur de la Foy, qui m'a deliuré d'un tourment eternal: ie luy offrois en mesme-temps l'enfant que ie mettois au monde & le priois que plustost il mourust apres auoir receu le sainct Baptisme, que de permettre qu'il tombast en vn peché mortel.

Ce n'est pas que tous nos Chrestiens

170 *Relation de la Nouvelle France,*
soient dans ces sentimens , il y en a qui
n'ont pas ce courage , d'autres tombent
dans le peché, & font des cheutes assez fu-
nestes, quelques-vns perdent cœur au
milieu de leur course ; tous ne sont pas
robustes en l'esprit de saincteté. Mais ie ne
sçay en quel lieu de la terre nous trouue-
rons tout le monde parfait ; si la semence
que I E S V S- C H R I S T estoit venu ietter
luy-mesme en terre, est tombée tantost
sur les espines, tantost sur des rochers, &
en des lieux steriles ; Et si vne grande par-
tie qui estoit tombée en vn terroir fecond
a esté enleuée des oyseaux, auant que d'a-
uoir produit les fruiçts qu'on en attendoit,
il ne faut pas nous estonner que le mesme
nous arriue icy ; *Non erit discipulus super
Magistrum.* C'est assez qu'une partie vien-
ne à maturité, & c'est beaucoup qu'en
quelques-vns cette semence fructifie au
centupie. Mais ie ne puis assez le dire, qu'il
faut en tout vne patience à l'espreuue,
qui ne se rebute de rien. Tel est mainte-
nant des plus foibles, qui vn iour sera vn
grand Sainct.

Je me souuiens à ce propos d'une ré-
ponce que fist il y a quelque temps vn bon
Chrestien à vn de nos Peres, qui le voyant

dans des sentimens d'une perfection éminente, & s'estonnant des graces que Dieu luy faisoit, luy demanda depuis quand il estoit venu à ce point-là. Vous me mettez autant en peine, respondit-il, que si vous me demandiez depuis quand i'en suis venu au point de la grandeur que j'ay. Comme mon corps a creu depuis ma naissance, sans que ie m'en fois apperceu; de mesme en a-il esté de ma Foy depuis mon Baptisme. Je ne sçay pas, ajoutoit-il, ce qu'il faut faire pour répondre à ces graces, ny mesme comment il faut prier, mais ce que ie ne puis me lasser de dire à Dieu lors que ie prie, est, que ie croy de tout mon cœur, & qu'il m'en-voye plustost la mort que le peché.

Vn Capitaine des plus considerables de tout le Pays, estant interrogé avant son Baptisme, si vraiment il croyoit les veritez de nostre Foy. Ma parole, dit-il, peut tromper, mais ie veux que mes actions & mes déportemens vous répondent au lieu de ma langue. Attendez que l'Hyuer soit venu, que les diables soient déchaînez, & qu'on me sollicite au peché, c'est alors que vous & moy pourrons voir sans estre trompez, si la Foy regne dans mon

cœur. En effet ses actions du depuis n'ont dementy ses paroles, sa vie a esté sans reproche, & tousiours on a reconnu sa Foy dedans ses œuures. Mille fois il s'est veu attaqué de médifances & calomnies, ses parens se sont soufleuez contre luy, ses amis luy ont fait ouuertement la guerre, & en secret les beautez qui autrefois l'auoient vaincu ont entrepris en l'aymant de le perdre, mais tousiours il a esté luy-mesme, & en tout armé de la Foy, il s'est rendu victorieux.

Peu de temps apres son Baptême, voyant que selon le deu de sa charge de Capitaine, on vouloit l'obliger d'assister à quelques superstitions defenduës aux Chrestiens, il sortit de la Compagnie, commande en sa cabane, qu'on porte ailleurs les marques de son autorité, & les presens publics dont il estoit chargé; ce ne sont pas des Royautez, & des richesses immenses des Princes de l'Europe, mais c'est icy ce qu'il y a de plus éclatant en l'honneur, & les thresors les plus précieux du Pays. Les Infidelles s'estonnent de ce coup, son pere, sa femme, ses parens, luy demandent ce qu'il pretend faire? Je suis Chrestien, répondit-il, & si pour éui-

ter le peché il faut encore quitter la vie, mon ame ne tient rien en mon corps. Le bourg est en émeute, le conseil s'assemble là-dessus : on luy depute les plus considerables, qui le prient de ne pas les abandonner : Je suis Chrestien, leur dit-il pour toute réponce, la Foy m'est plus chere que l'honneur & les biens, on passe & la nuit & le iour pour flechir son esprit : mais il n'a point de repartie, sinon qu'il est Chrestien. Il faut donc, disent les Anciens, se resoudre à voir nostre País perdu, puisque nos premiers Capitaines se rangent du party de la Foy, comment empescherons-nous ce desordre ? Vous y pensez trop tard, leur respondit-il, il falloit vous opposer aux progrez de la Foy, avant qu'elle entrast dans nos cœurs ; Maintenant elle y regnera mal-gré vous, & plustost on nous arrachera l'ame du corps, que la crainte du feu d'Enfer, & le desir du bon-heur qui nous attend dedans le Ciel sortent de nostre esprit. Enfin pour trouuer iour en cette affaire dont les Anciens craignoient la dissolution de leur bourg, le premier ou du moins des plus considerables qui soient dans les Hurons, & le Conseil resolut qu'il falloit partager cette charge, dont ce Ca-

174 *Relation de la Nouvelle France,*
pitaine Chrestien vouloit opiniaſtremēt
ſe dēmettre. Que quelqu'autre prendroit
d'oreſnauant le ſoin des choſes que la Foy
deffend , & qu'on le pourroit appeller le
Deputé des Diabes : Que le Chreſtien
contineroit dans le maniement des affai-
res publiques , & touſiours ſeroit reconnu
pour leur vray Capitaine. On le pria de
l'aggréer , puis qu'ainſi le deliurant des
choſes qui luy faiſoient hōrreur , il n'auoit
plus de quoy ſe plaindre ; Oüy bien main-
tenant , leur dit-il , mais ſçachez vne fois
pour toutes , qu'un vray Chreſtien , n'eſti-
me rien plus precieux que la Foy , & que
la terre luy eſt peu de choſe quand il enui-
ſage le Ciel.

Des hommes de la ſorte ſont ſans doute
de puiffants ſupports pour la Foy : mais il
ſemble que Dieu ne veuille pas que nous
mettions nos conſiances en autre qu'en
luy ſeul. Nos Chreſtiens eſtant allez en
guerre , auoient attiré avec eux deux Ca-
pitaines Infidelles des plus belliqueux du
pays , & ayant entrepris de les gagner à no-
ſtre Foy , les inſtruiſirent ſi heureuſement
l'eſpace de deux mois qu'ils furent en cam-
pagne , qu'ils ſe virent obligez de les bap-
tiſer , ne pouuant reſiſter aux demandes

pressantes qu'en faisoient ces bons Catechumenes, qui, disoient-ils, ne pouuoient plus marcher avec courage dans les terres ennemies, quand ils pensoient que chaque iour seroit peut-estre le dernier de leur vie. Que s'ils mouroient auant que leurs pechez eussent esté noyez dans les eaux du Baptesme, ils se voyoient damnez pour vne eternité, & qu'ainsi chacun de leurs pas les conduisoit autant à l'Enfer qu'à la mort.

Il fallut donc leur obeir en vne demande si iuste; ils se prosternent à genoux au riuage du lac des Hiroquois; Deux Chrestiens qui auoient pris soin de leur instruction, les baptizent publiquement, chacun celuy qu'il auoit eu pour disciple. Je croy que les Anges du Ciel prenoient plaisir à considerer ce spectacle de saincteté, en vn lieu ou iamais ils n'auoient veu Dieu adoré: & sans doute que les Anges tutelaires de ces deux nouveaux baptizez auoient pressé cette action, preuoyans le moment de leur bon-heur & de leur mort. Car l'ennemy ne fut pas long-temps à paroistre; nos Chrestiens firent incontinent leurs prieres publiques, pour se disposer au combat. Ces deux bons Neophytes se

176 *Relation de la Nouvelle France,*
iettent à la teste de leur armée, & soustinent long-temps l'effort de l'ennemy : enfin leur mort fut la perte de nos Hurons, & laissa la victoire entiere aux Hiroquois, qui estoient sept contre vn. Mais quoy, si nostre Eglise a perdu en la mort de ces deux Capitaines, & de quantité de Chrestiens, qui y, demurerent avec eux, pas vn seul n'ayant pris la fuite, ce nous doit estre assez que Dieu en ait tiré sa gloire, & que le Ciel soit enrichy de nos despoüilles : *Novit Dominus qui sunt eius.* Dieu connoist ses Eleus, & choisit le moment qu'il faut pour leur ouvrir son Paradis. En voicy vn exemple qui m'a fait souvent adorer ses diuines conduites.

Vn ieune homme Catechumene n'ayant pû obtenir de nous le Baptesme, à cause que nous ne voyons pas assez clair en sa Foy, se resolut d'aller en guerre avec quelques Chrestiens. Ils font soir & matin les prieres publiques, le plus ancien des Chrestiens y preside, & les Dimanches il les exhorte à passer plus sainctement ce sacré iour, & puis qu'ils ne peuvent iouïr du bon-heur de la confession, au moins qu'ils ayent recours à Dieu, detestent leurs pechez, & se tiennent prests pour la mort.

Je ne sçay pas qui pressoit si fortement ce ieune Neophyte, mais il fut plus de septante iours à solliciter son Baptesme aupres du plus ancien de nos Chrestiens, avec tant de ferueur en ses poursuites, qu'enfin on luy promit, que le Dimanche il seroit baptisé. Non, disoit-il, mon ame ne respire que les eaux sacrées du Baptême, ie deteste de tout mon cœur les pechez de ma vie passée, & i'espere que Dieu aura pitié de moy, parce qu'il a veu les desirs veritables que i'ay de viure & de mourir Chrestien. On le baptise donc, chose estrange! on n'auoit pas encor acheué les prieres, que les avant-coureurs apportent la nouvelle qu'ils ont apperceu l'ennemy. On court incontinent aux armes, on se iette en campagne, l'ennemy prend la fuite, on le poursuit six heures entieres, ce nouveau baptisé laisse apres soy ses camarades, & aduance si puissamment qu'il se trouue engagé luy seul au milieu de trente Hiroquois, qui le perçent à coups d'épée, luy enleuent sa chevelure, & continuent dedans leur fuite, sans qu'on en peust atteindre aucun.

Vn des meilleurs esprits de ce País, & des mieux informez de la Foy, auoit six ans

178 *Relation de la Nouvelle France,*
entiers refusé le Baptesme, nous auoiant
qu'il voyoit bien la verité, mais qu'il ne
fentoit pas en soy assez de forces pour se
resoudre à quitter tout de bon le peché.
Vn iour enfin il vint trouuer vn de nos Pe-
res: maintenant, luy dit-il, ie te prie de
me baptiser, mon cœur me dit que ie por-
teray dans le Ciel mon innocence du Bap-
tesme, pourquoy donc differer plus long-
temps? On le baptise au commencement
de l'Automne, tout le long de l'Hyuer,
les Chrestiens & les Infidelles admirent
en luy la force du Baptême. Il se priue
volontairement des festins, crainte de s'y
voir engagé dans quelque occasion de pe-
ché, il s'absente des compagnies; les fem-
mes qui auoient plus possédé son cœur
n'y trouuent plus d'entrées, il n'a plus
d'yeux ny de langue pour elles; le plus
doux de ses entretiens est en la compagnie
du Pere qui l'instruit; l'Esté venu il s'em-
barque pour descendre à Kebec, & pour
dernier Adieu à sa femme & à ses enfans;
Je ne sçay, leur dit-il, si ie ne vay point à
la mort, mais quoy qu'il me puisse arriuer,
sçachez que ie mourray Chrestien: & si
vous me cherchez estant party de cette
vie, & s'il vous reste quelque amour pour

moy, leuez vos yeux au Ciel, car c'est là où respire mon ame, & où ie croy sans aucun doute que la Foy me conduit pour vne Eternité: en effect il fit rencontre des ennemis, & se deffendant vaillamment, il auoit desia renuersé vn de leurs Canots dedans l'eau, lors qu'un coup d'arquebuzé luy transperce la teste de part en part, & le mit dans la iouissance du bon-heur qu'il auoit esperé, puis qu'une vie si innocente ne pouuoit pas estre suiuié que d'une sainte mort.

Nous sommes témoins tous les iours de mille rencontres semblables où nous voyons les bontez de Dieu sur ces peuples, son amour sur ces pauures barbares, & les diuines Prouidences sur ses Estes, dont pas vn ne luy fera rauy, quelque opposition que l'enfer & les diables suscitent contre les progresz de la Foy.

Mais c'est estre trop long pour vne simple lettre, & le peu que i'ay dit, est assez pour nous faire raisonnablement esperer que le Ciel ne retire pas ses benedictions de dessus cette Eglise naissante, puis qu'il en prend vn soin si amoureux.

Des sept Eglises que nous auons icy, il y en a six à demeure. La premiere en no-

stre Maison de sainte Marie, les cinq autres dans les cinq principales bourgades des Hurons; de la Conception, de saint Joseph, de saint Michel, de saint Ignace & de saint Iean Baptiste. La septième Eglise dite du saint Esprit, est composée d'Algonquins, qui ont hyuerné cette année plusieurs Nations ensemble, sur le grand Lac de nos Hurons, enuiron à vingt cinq lieuës de nous. Ce qui a obligé le Pere Claude Pijart, & le Pere Leonard Gareau destinez à leur instruction, de passer l'Hyuer avec eux, avec des peines & des trauaux inconceuable, mais non pas sans consolation, lors qu'ils voyent qu'ils vont formant des Epouses à IESVS-CHRIST dedans ces bois, ces lacs & ces riuieres.

Voila mon Reuerend Pere, vne partie de ce que ie m'estois obligé de représenter à V. R. en cette lettre, vne grossiere idée de l'estat où ie laisse cette Mission de nostre Compagnie dans les Hurons; & les sentimens qui m'en restent auant mon depart, apres y auoir demeuré sept ans seruiteur inutile. Car si Dieu tire sa gloire en ces Pais, & s'il y a eu quelque bien dans les commencemens de la conuersion de ces Peuples, il faut aduoüer qu'apres

Dieu tout est deu aux traux de nos Pe-
res , dont Nostre Seigneur a voulu que
i'aye esté témoin , voyant la ferueur de
leur zele , leur courage indomptable , leur
patience à tout souffrir , leur actiuité à tout
faire , leur humilité dans vne vie vraye-
ment cachée en vn monde inconnu ; per-
sonnes qui d'ailleurs ne manquent pas
pour la pluspart de qualitez qui les eussent
rendus recommandables en France.
Quand ie les voy embrasser la Croix
avec plaisir , les souffrances avec ioye , &
les mépris avec amour , qu'ils portent cha-
que iour leur ame entre leurs mains , estans
continuellement exposez à mille dangers
de la mort ; & que peut-estre la pluspart
sont pour mourir au milieu des feux & des
flammes d'un ennemy cruel , qui va de
iour en iour rauageant ces Pais : quand ie
voy que ces dangers les animent plustost
que d'affoiblir le moins du monde leur
courage , il me vient souuent en penséo
que Dieu vouloit qu'une vertu si forte,
si constante & si vigoureuse , 'suppleast au
defaut des miracles , dont il semble que
sa diuine Prouidence ne veuille pas se fer-
uir en ces siecles derniers , pour aduancer
la conuersion de ces terres infidelles.

Mais quoy, le nombre de ces ouuriers est trop petit pour tant de peuple; nous auons besoin de secours plus en cela qu'en aucune autre chose; nous demandons de l'ayde, & nous esperons que l'Ancienne France ne le deniera pas à la Nouvelle. Il est vray que les dangers sont redoutables, & que quiconque voudra venir à nous, il doit auoir quitté dès la France tout l'amour de la vie, pour s'abandonner sans reserue à ce dont la nature peut auoir plus d'horreur. Mais c'est ie croy ce qui doit animer vn bon cœur au desir de venir en ces terres perduës, pour s'y perdre sainctement soy-mesme, & ne trouuer plus en ce monde rien d'aymable que Dieu. Si des personnes de merite, dont la vie est precieuse à vn Royaume tout entier, s'exposent volontiers à l'assaut d'vne brèche, qui souuent n'est pas raisonnable; & si la mort de ceux qui ont aduancé les premiers, n'arreste pas vne Noblesse courageuse, qui la pluspart n'est picquée bien souuent que des interests d'vn honneur ou d'vn bien temporel; sans doute que la conqueste de tant d'ames, dont chacune est vn Royaume à IESVS-CHRIST, la veüe d'vne recompense eternelle, & les desirs

és Années 1644. & 1645. 183

de viure & de mourir au service d'un Dieu, qui le premier est mort pour nous, aurons mille fois plus de force pour soustenir le courage de ceux que Nostre Seigneur, voudra nous enuoyer au trauers des perils qu'il faut essuyer quoy qu'il couste, si on veut aduancer sa gloire en ces Pais, où nous voyons qu'il veut estre adoré.

C'est l'unique demande que ie fais à V. R. en quittant ces Pais, la priant de nous procurer ce secours, & nous enuoyer ceux que Dieu voudra choisir par son moyen, & c'est dans cette esperance que ie finiray la presente, la suppliant de recommander cette Mission aux prieres de tous nos Peres & Freres, & s'en ressouuenir particulièrement en ses saints Sacrifices. C'est mon R. Pere,

De Vostre Reuerence,

Des Hurons, ce 15. May 1645.

Le tres-humble & tres-obligé
seruiteur en N. Seigneur,
HIÉROSME LALEMANT.